

Marcel D el eze

R esister   l'endoctrinement religieux

Essai

2026-05-27

Pour parvenir à une certaine lucidité, il faut s'autoriser à libérer l'esprit critique de l'étouffoir religieux.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	
Valais	4
Fribourg	13
1. RÉSISTER AU CONTRÔLE SOCIAL EXERCÉ PAR L'ÉGLISE	
Résister à l'enseignement de l'Église	19
Quelques manquements de l'Église catholique à la morale laïque	30
Écologie et judéo-christianisme	39
L'autorité : la parabole du pacte magique	41
Les croix dans les espaces publics	45
2. RÉSISTER À LA FOI RELIGIEUSE	
Dieu est-il bon ou paradoxal ?	49
Le paradis et l'Enfer	59
La vérité absolue	61
Foi, sciences et épistémologie	65
De l'agnosticisme à l'athéisme	74
3. SE DÉTACHER DE LA RELIGION	
Les ressorts de la foi	85
Croyances à l'épreuve de la raison	90
Les contours de l'athéisme	95
Dédramatiser la mort pour alléger la vie	98
Se libérer de l'emprise de la religion	106
Une thérapie de substitution : les Adeptes de Terminus	119
CONTES PHILOSOPHIQUES	
L'humanité en spectacle	121
Le sens de la vie	122
La quête du bonheur	124
ÉPILOGUE	127
ANNEXES	
Quatre arguments à opposer au pari de Pascal	128
Critique du néo-thomisme	148
BIBLIOGRAPHIE	154

PRÉFACE

À tout propos, on entend que la religion est une affaire personnelle qui se traite en conscience. Fort bien, mais cela ne correspond pas vraiment à la situation actuelle, et pas du tout à ce que j'ai vécu.

Durant des décennies, dans des cantons catholiques romands, j'ai subi des interventions massives de l'État en matière religieuse. D'abord, cinq ans d'école primaire où l'on devait réciter le catéchisme tous les jours et aller à la messe en colonne par deux, puis trois ans d'école secondaire avec cours de religion obligatoires. Puis, parce que j'ai voulu devenir instituteur, on m'a imposé cinq années supplémentaires de lavage de cerveau dans un internat tenu par une congrégation religieuse. Il était exigé que je sois catholique engagé et catéchiste scolaire.

Mon sentiment est que la religion était, et est encore dans une mesure certes réduite mais encore présente, une affaire d'État contre laquelle je me sens en conscience obligé de résister.

Valais

Dans le canton du Valais (Suisse), le catholicisme a été religion d'État jusqu'en 1973, ce qui m'a valu de passer toute mon enfance et ma jeunesse dans une société profondément cléricale.

L'école primaire (1955-1960, Fully)

Les garçons et les filles étaient séparés dans deux bâtiments distincts. À l'école publique obligatoire, la journée type commençait par la récitation du catéchisme. Le livre, constitué de questions-réponses, devait être récité par cœur. Arrivés à la fin du livre, nous recommencions au début, et ainsi de suite pendant toute la durée de l'école primaire.

Le dimanche, les écoliers avaient rendez-vous devant l'école afin de se rendre à la messe, en colonne par deux, sous la conduite du « régent » (nom régional donné à l'instituteur). Les présences étaient contrôlées.

Outre le catéchisme, il y avait encore des cours d'instruction religieuse. Pour préparer la première confession, j'ai appris par cœur une liste de péchés avec une insistance telle que je peux encore la réciter :

Prières, Saint Nom de Dieu, Sainte Messe, Parents, Maîtres, Camarades, Pureté, Vol, Mensonges, Vendredi, Orgueil, Paresse, Devoir d'état : école, maison.

Lors de la confession, il fallait réciter la liste et commenter chaque rubrique : « Prières : il m'arrive de manquer à mes prières du matin une ou deux fois par semaine. Saint Nom de

Dieu : je dis des gros mots, mais pas de blasphème », et ainsi de suite. « Vendredi » est une référence à l'interdiction de manger de la viande le vendredi.

Dans le cadre des cours de chant, nous passions plusieurs mois à préparer la messe de Noël durant laquelle les enfants des écoles devaient chanter « Il est né le divin enfant », « Entre le bœuf et l'âne gris », etc. J'ai dû participer aux processions des Rogations et de la Fête-Dieu. A la confirmation, j'ai déclaré, comme il se devait, « Je renonce à Satan et à ses pompes ».

Un régent attribuait des « bons points » aux élèves qui participaient à la messe matinale du mercredi. J'y suis allé quelques fois pour compenser mes bavardages et améliorer mes notes.

Les cours de français pouvaient également contribuer à notre édification. Âgé de onze ans, j'ai étudié par cœur « La conscience » de Victor Hugo, poème de 68 vers qui se termine par « L'œil était dans la tombe et regardait Caïn ».

Le président de la Commission scolaire, qui était le curé de la paroisse, effectuait des visites périodiques. Il nous posait une question de français, une d'arithmétique et une de catéchisme. Celle-ci revenait souvent : « Pourquoi sommes-nous sur la terre ? ». L'élève devait répondre « Pour sauver notre âme », sans quoi l'instituteur passait un mauvais quart d'heure !

La politique en Valais vers 1960

L'appartenance à un parti était d'abord une question d'hérédité. On naissait conservateur ou radical selon le même atavisme que tout le monde naissait catholique. (Depuis lors, le *Parti Conservateur* a été renommé *Parti Démocrate Chrétien*, puis *Le Centre*.) Avant de devenir personnelle, l'opinion politique était d'abord une question de loyauté et fidélité à sa famille, d'esprit de corps. Bien sûr, il y avait quelques citoyens « qui s'étaient laissés acheter et avaient retourné leur veste », mais ces transfuges étaient répertoriés, surveillés et commentés. La question fréquemment posée « Toi, t'es le fils à qui ? » permettait de connaître, non seulement la fortune en bâtiments et terrains agricoles, mais aussi l'appartenance politique.

Parti largement majoritaire, les conservateurs imposaient le cléricisme. [Rappel historique : avant 1965, la liberté religieuse n'était pas reconnue par l'Église catholique, c'est-à-dire il était moralement légitime que l'État contraigne les individus à adopter une attitude catholique.] Représentant l'opposition, le parti radical était anticlérical. Enfant, je croyais qu'« anticlérical » qualifiait celui qui s'oppose au clergé mais adhère à la religion, c'est-à-dire qui traite directement avec Dieu sans passer par des intermédiaires. Malgré toutes les conversations entendues, l'aspect politique m'avait échappé, ce qui montre que les radicaux

valaisans étaient modérés ou résignés. Les radicaux adultes étaient des chrétiens comme les autres, quoique moins pratiquants : certains n'allaient que rarement à la messe, tandis que d'autres y allaient tous les dimanches, mais en se tenant au fond de l'église. Dans certaines familles radicales, on récitait des parodies du catéchisme, par exemple :

- *Qu'est-ce qu'un sacrement ?*
- *Un sacrement est un sac de froment*
Qui nourrit deux fainéants
Comme le curé et le régent.

L'intonation était plus humoristique que sarcastique. C'était une manière de dire à leurs enfants « Ne prenez pas à la lettre tout ce que l'on vous enseigne à l'école ».

« Les noirs », tel était le surnom donné aux conservateurs par allusion à la couleur des soutanes. Les conservateurs les plus zélés allaient faire une retraite spirituelle à Chabeuil (France). Beaucoup de conservateurs voyaient déjà « ces impies de radicaux » griller en Enfer. Symétriquement, de nombreux radicaux imaginaient « ces tartuffes de noirs » sous les fourches du diable. Quelques conservateurs adressaient aux radicaux pratiquants des propos incisifs : « Pourquoi aller à la messe puisque tu seras damné quand même ? ».

Les deux camps étaient organisés pour se rencontrer le moins possible. Les bistros étaient fréquentés par les partisans du parti politique de leurs propriétaires respectifs. Dans ma commune de domicile, il y avait une fanfare conservatrice et une fanfare radicale. Aucun enfant conservateur n'aurait envisagé de faire de la gymnastique, car la société de gym était radicale et qu'il était impudique d'exposer ses cuisses en public. Aucun enfant radical n'aurait imaginé devenir scout puisqu'il s'agissait d'une organisation conservatrice qui se réunissait à la salle paroissiale sous le patronage du vicaire. Il y avait un Noël des enfants conservateurs et un Noël des enfants radicaux qui se déroulaient en même temps dans deux salles différentes : après les chants des enfants, les pères Noël conservateur et radical distribuaient à chacun une orange et un petit sachet de cacahuètes. Mais les passions politiques des adultes ne pouvaient pas empêcher les enfants de tous bords de jouer ensemble.

Dans une autre commune, il y avait un alpage pour les vaches conservatrices et un autre pour les vaches radicales. Dans une autre commune encore, tous les citoyens étaient conservateurs ; mais il y avait quand même deux fanfares et deux partis politiques formés de clans familiaux : les blancs et les jaunes, d'après les couleurs des instruments de leurs fanfares respectives.

L'appartenance politique était un critère décisif pour obtenir un emploi. Pour devenir employé communal dans une commune conservatrice ou employé d'État, il fallait être

conservateur. Pour obtenir un mandat public, les entreprises devaient remplir des conditions non écrites mais bien connues : dirigeants et employés devaient être du bon parti politique. Par conséquent, les patrons devaient contrôler les opinions politiques de leurs ouvriers et n'engager que des personnes du bon bord politique.

Il y avait aussi des saisonniers italiens. Ils n'avaient pas le droit de faire venir leur famille en Suisse. Comme ils étaient catholiques et n'avaient pas le droit de vote, ils ne perturbaient pas l'ordre social.

1960 marque la fin d'une période : l'évolution des mœurs, quoique discrète encore, est en marche et se prépare à tout bouleverser. L'ouverture au monde par la construction des barrages, le tourisme et la télévision, la nécessité de quitter le canton pour fréquenter l'université, ainsi que le recul de l'agriculture seront des facteurs importants. L'évolution sera rapide dans beaucoup de domaines, mais le cléricisme, particulièrement virulent et tenace en Valais, ne refluera que lentement : l'interdiction du concubinage ne sera levée qu'en 1995.

Le degré secondaire I (1960-1963, Martigny)

La pression religieuse y était moins forte : à part quelques leçons hebdomadaires de religion, il n'y avait plus de catéchisme, ni de contrôle des présences par les enseignants aux messes dominicales. Mais, tant que l'enfant était en âge de scolarité obligatoire, presque tous les parents demandaient à leurs enfants d'aller à la messe le dimanche, y compris chez les radicaux non pratiquants. C'est ainsi que la messe buissonnière devenait possible.

Comme j'étais astreint à des travaux agricoles pendant tout l'été, je voyais arriver la rentrée scolaire comme une libération. Je me plaisais beaucoup à l'école, et décidais de faire des études.

Le degré secondaire II (1963-1968, Sion)

Toutes les écoles secondaires et les collèges étaient tenus par des congrégations religieuses. À moins d'un coûteux exil, il n'y avait aucune échappatoire à l'endoctrinement systématique.

À cette époque, l'orientation scolaire était inexistante. Je n'ai appris que plus tard que j'aurais pu fréquenter le collège scientifique de Sion.

A l'âge de 15 ans, mon choix s'est porté sur l'École Normale des Instituteurs dont le nom usuel était *École Normale des Garçons*. Il existait bien sûr une *École Normale des Filles* complètement séparée. Comme il se devait, j'ai dû rendre visite au curé afin qu'il m'accorde un certificat de bonnes mœurs et qu'il soutienne mon projet. Malgré que l'École Normale

était un élément stratégique du régime conservateur et que ma famille était radicale, j'ai été admis, car orphelin de père et de mère.

Nous étions internes, durant cinq ans. Tous nos actes quotidiens étaient accompagnés de prières : au lever, aux repas, au début des cours, au coucher. Nous faisons en quelque sorte ménage commun avec des religieux de la congrégation des Marianistes. Cinq années scolaires, c'est très long !

Nous n'avions pas le droit de dire, par exemple « J'adore le football », car on n'adore que Dieu.

À propos de toute entorse à la bonne conduite, on nous serinait le refrain « C'est inadmissible pour un futur instituteur ! ». Pour nos dirigeants, cela signifiait que nous aurions l'immense responsabilité de catéchiser tous les petits valaisans. Manquer la messe dominicale était sanctionné par un avertissement. Le troisième avertissement entraînait l'exclusion. C'est ainsi que mon camarade R. D. a été exclu de l'établissement.

Dans toutes les disciplines, les préoccupations religieuses étaient obsessionnelles. En français, j'ai testé une fois que la méthode suivante fonctionnait : en terminant une rédaction par un couplet sur la reconnaissance envers Dieu pour les bienfaits dont Il nous comblait, j'ai obtenu une note qui dépassait nettement mes scores habituels. J'ai cependant renoncé à jouer cette comédie.

Nous devions éviter de nous référer aux « droits humains », car le bon chrétien se préoccupe d'abord de ses devoirs ; il s'appuie sur la Parole de Dieu, et non sur une idéologie profane héritée de la Révolution française. [Rappel historique : Les droits humains, condamnés par l'Église, ont été réhabilités par le Concile Vatican II en 1965 ; nos professeurs se sont abstenus de nous en informer.]

Pendant une année scolaire entière, nous devions suivre un cours intitulé « Sociologie » qui consistait à lire et commenter les Encycliques sociales du pape. « Le socialisme et le communisme sont les ennemis de l'Église », tel était le message martelé. Mon camarade M. G. a demandé « Qu'en est-il du socialisme à l'anglaise ? Doit-on aussi le condamner ? » Le professeur, un prêtre, a vu dans cette question une forme de contestation. Il s'est alors déchaîné et nous a prodigué une grande leçon sur le devoir d'obéissance : avant d'adopter une opinion, il faut d'abord s'informer de la position du Vatican sur la question. Il nous a rappelé l'enseignement de l'Église (encore en vigueur aujourd'hui) :

Le pontife romain et les évêques en « docteurs authentiques, pourvus de l'autorité du Christ, prêchent au peuple à eux confié la foi qui doit être crue et appliquée dans les mœurs » (LG 25). Le magistère ordinaire et universel du Pape et des évêques en communion avec lui enseigne aux fidèles la vérité à croire, la charité à pratiquer, la

béatitude à espérer. Le degré suprême dans la participation à l'autorité du Christ est assuré par le charisme de l'infaillibilité. [... Les fidèles] ont le devoir d'observer les constitutions et les décrets portés par l'autorité légitime de l'Église. Même si elles sont disciplinaires, ces déterminations requièrent la docilité dans la charité. [...] En même temps, la conscience de chacun, dans son jugement moral sur ses actes personnels, doit éviter de s'enfermer dans une considération individuelle. De son mieux elle doit s'ouvrir à la considération du bien de tous, tel qu'il s'exprime dans la loi morale, naturelle et révélée, et conséquemment dans la loi de l'Église et dans l'enseignement autorisé du Magistère sur les questions morales. Il ne convient pas d'opposer la conscience personnelle et la raison à la loi morale ou au Magistère de l'Église.

Les Encycliques nous demandent de voter pour un parti chrétien. Remettre en cause l'autorité du Magistère de l'Église est une faute grave. La conclusion est imparable : celui qui ne vote pas pour le Parti Conservateur commet un péché. CQFD.

Ainsi donc, le catholicisme consiste essentiellement à reconnaître ceci : « Après m'avoir recruté au berceau, la société m'a attribué une autorité ecclésiastique à laquelle je dois une soumission totale. Je suis un petit soldat du Vatican qui doit marcher au pas ». En bref, je ne dois pas penser, mais obéir.

Le cléricisme est une collusion entre l'Église et l'État qui vise le contrôle total de la société, depuis l'organisation politique jusqu'aux consciences des individus. La religion d'État possède le monopole de la pensée conforme. Ainsi sont mises à jour les ficelles de la manipulation mentale. Je sentis la révolte gonfler : dans les prisons, les détenus sont plus libres que moi, car ils conservent la liberté de penser ce qu'ils veulent.

Endoctrinement religieux

Dès ce jour, tout fut éclairé d'un autre point de vue : ayant eu l'impression d'avoir subi un viol de ma conscience, j'avais compris que jamais je ne pourrais renoncer à l'exercice du libre arbitre et subordonner mon jugement à l'autorité de l'Église. J'ai décidé de ne déléguer à qui que ce soit le soin de décider de mes opinions. Développer mon autodéfense intellectuelle devenait une nécessité vitale. J'ai résolu de me libérer progressivement de l'idéologie dominante dont la pesanteur devenait insupportable. J'ai pensé « Tout ce qui est excessif est insignifiant. Donc le catholicisme est insignifiant. Je refuse d'être ainsi embrigadé et enchaîné ! » L'agnosticisme et le socialisme me sont devenus sympathiques mais, sachant qu'une révolte ouverte conduirait à mon exclusion, j'ai gardé un prudent silence. Comme j'avais été emporté très loin dans une direction non souhaitée et conduit dans un ghetto religieux, le chemin de retour à des vues raisonnables ne pourrait être que long et pénible.

Notre professeur de chant nous a demandé de composer des prières, paroles et musique, afin de varier celles du début des leçons. Comme, dans le cadre du cours de français, nous

venions d'étudier le jansénisme, j'ai proposé une peau de banane théologique : « Seigneur, que notre prière serve à Ta gloire comme Ta grâce à notre salut. » C'est avec une gêne manifeste que notre professeur a écarté mon projet et mis fin à la création de prières.

Le règne d'une religion d'État entraîne automatiquement celui d'une philosophie d'État. Dans le cours de philosophie, le thomisme était l'unique référence ; toute autre doctrine n'était énoncée que pour être aussitôt condamnée [Bibliographie : Régis Jolivet, *Cours de philosophie*, Éditeur : Vitte]. Sous l'effet de ce harcèlement idéologique, j'ai ressenti un sentiment d'étouffement : un rempart inexpugnable contre les hérésies s'élevait tout autour de moi. Lors d'une interrogation écrite portant sur les preuves de l'existence de Dieu selon Saint Thomas d'Aquin, je me suis permis de les contester, ce qui m'a valu la note 2 sur 6 ; le prêtre professeur m'a fait comprendre avec insistance que les conséquences d'une récidive seraient graves.

Puisque « La théologie est la reine des sciences », le même livre nous a servi de manuel pour de larges pans du cours de psychologie, une branche professionnelle dont nous puisions les fondements dans la doctrine d'Aristote. Un chapitre était consacré aux preuves de l'immortalité de l'âme. L'apparent mélange des disciplines scolaires pouvait être unifié : Dieu est partout. À défaut de psychologie, nous avons approfondi les racines culturelles que l'Église s'est forgée au XIII^e siècle.

Chaque professeur réprimait à sa manière les opinions personnelles des élèves. Au cours de gymnastique, cela donnait : « Pour philosopher, attends d'avoir plus de 40 ans ». Aux travaux manuels, nous avons fabriqué une vierge ainsi qu'une croix latine en fer forgé. Pour couronner l'ensemble, des périodes de retraite spirituelle, à plein temps, étaient réservées à l'approfondissement personnel de notre vie religieuse.

Je ressens l'École Normale comme une duperie : j'y étais venu pour recevoir des éléments de culture, mais c'est essentiellement le catholicisme qu'on y inculquait. Alors qu'ils dénonçaient avec véhémence l'endoctrinement au communisme en URSS, nos professeurs ne parvenaient pas à percevoir qu'ils opéraient dans le même registre. C'est ainsi que des enseignants, en s'acharnant à modeler la pensée d'autrui dans un moule étroit et réducteur, s'étaient transformés en geôliers de prison mentale, de cachot culturel. Si on peut porter à leur décharge qu'ils avaient été endoctrinés et avaient obéi aux injonctions de l'Église catholique et de l'État du Valais, on peut leur reprocher le manque de recul critique nécessaire dans l'enseignement public orienté vers l'enseignement obligatoire. Le sentiment d'avoir été manipulé et instrumentalisé en matière religieuse m'a traumatisé et révolté. Cette période me laisse le goût amer du lavage de cerveau.

Une exception cependant, un trait de lumière dans la pénombre : bravant les mises en garde du Saint-Siège, un jeune religieux nous enseignait avec ferveur et passion les idées de Theillard de Chardin qui a tenté de fusionner évolutionnisme et christianisme. Une nouvelle génération spirituelle, formée à l'université et manifestant une part d'indépendance intellectuelle, avait éclos. Malheureusement, malgré son aspect sympathique, la démarche était brûlante de prosélytisme.

A l'École normale, j'ai reçu des bases solides en français et en mathématiques. J'ai profité des longues heures d'étude pour lire beaucoup. Je n'ai pas perdu mon temps et, de plus, j'ai pu jouir de la franche camaraderie qui régnait. En 1968, j'ai quitté le Valais pour entreprendre des études universitaires. Le travail, ainsi que les circonstances de la vie, ne m'y ont pas ramené. Il s'est avéré par la suite que l'absence de rudiments d'anglais était une lacune handicapante.

Contre le retour aux « vraies » valeurs

L'histoire a montré qu'une forte influence de l'Église conduit à des dérives néfastes, mais la société a beaucoup évolué depuis les années 1970. Si « aujourd'hui, l'Église n'est plus comme ça », c'est uniquement dans la mesure où elle a été mise à l'écart du pouvoir. Son enseignement n'ayant que peu changé, il reste nécessaire de se prémunir contre son influence.

J'ai appris par la presse l'histoire suivante qui s'est déroulée dans une école publique du Haut-Valais. Au printemps 2009, l'enseignant Valentin Abgottspon a décroché le crucifix qui trônait contre le mur de sa classe. Il a été sommé de le remettre en place en vertu de la loi cantonale qui stipule que l'école doit préparer l'élève « à sa tâche de personne humaine et de chrétien ». Ne s'étant pas exécuté, il a été licencié avec effet immédiat le 8 octobre 2010.

Quand j'entends de pieuses personnes geindre sur la baisse de la pratique religieuse et regretter le bon temps où les vraies valeurs avaient encore cours, j'ai envie de crier « Plus jamais ça ! » Je me réjouis chaque jour que le contrôle social exercé par l'Église sur la société se soit allégé. Comme on peut l'observer, hier chez les chrétiens, aujourd'hui chez les musulmans, une société est d'autant plus fermée à l'évolution que la religion y joue un rôle dominant. C'est parce que j'ai vécu dans une société cléricale que, en connaissance de cause, je milite pour l'anticléricisme, la laïcité et la séparation complète de l'Église et de l'État. J'y inclus le rejet des facultés de théologie hors des universités d'État. Ce n'est pas l'affaire de l'État de légitimer la levée d'un impôt ecclésiastique par l'octroi d'un statut ecclésiastique. L'anticléricisme n'est pas une opinion religieuse, mais une revendication politique.

Quant à ceux qui prétendent que « les musulmans qui veulent lier politique et religion pensent encore comme au Moyen Âge », ils feraient bien de combler leurs lacunes en histoire

suisse. Au cœur de l'Europe et ailleurs, les cléricaux n'ont pas cessé de marquer leur présence. Ils sont restés sourds à l'argument « Les autres citoyens ont droit à la liberté d'avoir d'autres conceptions du bonheur. »

L'Église se prétend inspirée par le Saint-Esprit, mais je ne parviens pas à y voir le souffle divin qui surclasserait une simple construction humaine. Mettre une religion aux commandes de l'enseignement public - en prétendant respecter les convictions religieuses des minorités - est une hypocrisie. Beaucoup trop de mes enseignants, se croyant investis d'une mission confiée par Dieu lui-même, ont œuvré à ce que nous adhérons à leur obsession religieuse et ont ainsi magistralement illustré certaines conséquences fâcheuses de la foi. Le seul remède crédible consiste à séparer complètement l'Église et l'État.

Au lieu de n'admettre, dans le registre des valeurs, que les religieuses, et d'ainsi reporter nos espoirs dans un autre monde, donnons du sens à l'univers dans lequel nous vivons. Retournons aux fondamentaux : l'humanisme hérité du siècle des Lumières, avec les droits humains, la démocratie, la laïcité et la recherche du bien commun. Réservons notre engagement à ce qui est universel, à l'écart des chapelles. L'infini existe dans ce qu'il nous est possible de construire, de créer ou d'aimer. Fondons l'enseignement, non sur l'autorité fût-elle d'Église, mais sur le développement de la raison et du sens critique dans un cadre laïque. Ceux en qui s'élève un irrépressible besoin de foi n'ont pas à faire de l'État leur propagandiste.

Fribourg

En 1978, quand j'ai été engagé comme professeur dans un collège public en Gruyère (« collège » est le nom régional du lycée), il était impératif d'avoir une confession agréée, même pour enseigner les mathématiques et la physique. Dans mon curriculum vitae, j'avais volontairement omis la rubrique religion. Le directeur d'établissement a déclaré « Vous avez oublié d'indiquer votre religion, mais, comme vous venez de l'École Normale du Valais, je peux écrire *catholique* ». En 1980, soupçonné d'entretenir des rapports avec une secte, un collègue professeur de français a été licencié. L'État s'occupait de la vie privée des enseignants afin de s'assurer de leur conformité idéologique. Un trait caractéristique de l'intolérance consiste à diaboliser celui qui ne partage pas les pseudo-vérités de la communauté. Dans ce contexte, j'ai dû cacher mon agnosticisme (l'athéisme est arrivé plus tard). C'est ainsi que j'ai été privé de liberté religieuse durant de nombreuses années. La situation n'ayant évolué que lentement, je n'ai jamais su à quel moment j'ai recouvré ma liberté de croyance.

Le cours de philosophie était assuré, à partir de 1977, par un prêtre zélé de la Vérité absolue qui allait être promu au rang d'évêque. Un élève a suivi cette trace jusqu'à, lui aussi, prendre la tête de l'évêché du diocèse de Lausanne, Genève et Fribourg. Le collège était un creuset du catholicisme.

La philosophie instrumentalisée par la religion n'est pas la philosophie, mais de la propagande. Un de ses objectifs tendancieux est, comme mentionné dans le plan d'études, de « disposer son cœur pour que Dieu lui donne de croire ». Sous le couvert qu'il faut soigneusement mettre en place les fondements de la philosophie en faisant une large place à l'Antiquité grecque, l'enseignement de la philosophie s'attardait sur Aristote en insistant lourdement sur les traits de sa pensée qui ont été repris par Thomas d'Aquin pour former l'ossature du thomisme.

Cet endoctrinement, présenté comme neutre et patronné par l'État, a été imposé à des classes entières jusqu'en 1994. Lorsque l'étiquette ne correspond pas au contenu, on peut parler de tromperie. Cette situation hypocrite a fait de moi un partisan de la laïcité.

La philosophie m'est tombée dessus, à l'âge où l'on ne se méfie pas, à l'âge où l'on craint surtout les oreillons. Elle m'est tombée dessus à doses forcées de thomisme, des heures et des heures d'un catéchisme hebdomadaire. Après avoir subi saint Thomas d'Aquin, j'ai acquis une conviction définitive : on ne peut pas être à la fois saint et philosophe, il faut choisir son camp, la réflexion ou la foi.

Jean Ammann, La Liberté du 19 août 2017, Peut-on pardonner aux philosophes ?

La plupart des autres professeurs de philosophie, quoique moins engagés dans le thomisme, manifestaient néanmoins un haut degré de prosélytisme religieux, ce qui montre que le problème ne se limite pas au thomisme, mais consiste dans le caractère chrétien que l'on veut porter haut à l'école publique.

En Suisse, la majorité religieuse légale a été fixée à 16 ans. À partir de cet âge, l'élève peut décider lui-même s'il veut recevoir enseignement religieux, mais on ne lui demande pas son avis, ce qui est illégal. Pas de problème : il suffit de prétendre que l'enseignement est religieusement neutre et de laisser la charge de la preuve à celui qui affirme le contraire.

J'ai essayé de dire que j'y voyais une dérive. Les professeurs concernés m'ont répondu que je n'étais pas habilité à parler de philosophie. J'y vois l'aveu que c'est une chasse gardée. Étant moins sectaire, je les autorise à parler de mathématiques.

Une autre dérive se dévoilait dans l'organisation des journées thématiques, en particulier « Les journées Blaise Pascal ». C'était l'occasion de multiplier les interventions pour présenter le pari de Pascal dans un contexte de prosélytisme catholique brûlant. Peut-on charitablement espérer qu'aujourd'hui la philosophie soit enseignée d'une manière neutre, et que l'on ait renoncé à la mettre au service d'une religion ?

Le cléralisme s'est atténué, mais il demeure bien présent. Aujourd'hui encore, des dispositifs essentiels subsistent :

- l'attachement de l'État au christianisme ancré dans la constitution,
- l'impôt ecclésiastique fixé par une loi ; la rubrique « Religion » doit disparaître de la déclaration d'impôt fribourgeoise,
- des leçons de religion catholique ou réformée à l'école obligatoire,
- le financement par l'État de la faculté de théologie catholique romaine.

Il faut encore y adjoindre la mentalité, héritière d'une longue tradition, qui sous-tend tout l'enseignement. Une forme atténuée de cléralisme consiste à promouvoir un humanisme fondé sur les valeurs chrétiennes. Pratiquement, les enseignants chrétiens sont autorisés à prêcher la Bonne Parole, tandis que les autres sont priés de se taire. Agacé par la pluralité des croyances, le cléral exige que l'État soit taillé à la mesure de sa foi. De même qu'il existe une raison d'État, peut-on invoquer une raison d'Église qui l'emporterait sur le respect des personnes ?

Celui qui adhère à la foi enseignée s'en trouve comblé. Si ce qu'on nous demande correspond à notre désir, la démarche se fait dans la sérénité. Malheureusement, l'aspect le plus pesant que j'ai ressenti dans l'enseignement que j'ai reçu, c'est la prétention de régner sur la conscience d'autrui. Il faut alors faire un effort pour imaginer l'inconfort de celui qui doit, en conscience, refuser la foi proposée.

Présenté comme une justification, l'humanisme chrétien est une expression trompeuse : le côté humain sert à faire diversion. Il s'agit en fait d'une vision théologique de l'homme dans laquelle Dieu est au centre, une sorte de théocratie ornée de démocratie, dans laquelle le clergé se pose en guide de l'État. Alors que l'humanisme chrétien est une cité bâtie autour d'une cathédrale et d'une faculté de théologie catholique patronnée par un état clérical, le tout cerné par le rempart de la culture gréco-latine, l'humanisme véritable place au centre l'agora, les droits humains, la démocratie et la culture laïque.

Je me méfie des humanismes qui ont pour vision des lendemains qui chantent, que ce soit dans ce monde ou dans un autre. L'humanisme véritable refuse de se subordonner à quelque religion que ce soit, sinon il perd sa qualité d'humanisme. L'humanisme consiste renforcer la primauté de l'homme sur toutes les idéologies qui exigent la soumission à d'autres valeurs.

Aujourd'hui, par manque d'engagement confessionnel des jeunes, le système clérical s'affaiblit, mais il demeure bien en place. Le règne sans partage du parti conservateur nous a légué de beaux restes. La sécularisation s'est faite de manière à conserver un maximum de privilèges confessionnels compatibles avec l'évolution de la société. Que ce fut pire autrefois ne suffit pas à justifier la situation actuelle. Je demande que l'État se comporte de la même manière envers tous, dans la neutralité religieuse.

Le passé nous instruit sur la vraie nature de l'Église. Je ne suis pas d'accord avec ceux qui pensent que, étant donné que ça va mieux qu'avant, nous devons bravement supporter les outils du cléricalisme qui ont survécu. Si un système est injuste, il ne suffit pas de l'atténuer ; il faut l'abroger. La politique actuelle doit prendre des mesures structurelles afin que les erreurs du passé ne puissent plus se reproduire : il s'agit de passer à la laïcité et de séparer l'Église de l'État. Pour ce faire, il faudra modifier la constitution cantonale fribourgeoise.

Il est admis que l'école ne soit pas politiquement engagée. Il devrait être de même en matière religieuse. Au lieu de s'attacher au formatage de l'esprit des élèves en favorisant la diffusion de mythes et de fables qui ne tiennent pas la route, la Direction de l'instruction publique ferait mieux de développer l'aptitude à prendre du recul et d'éduquer à la pensée critique. L'esprit critique est reconnu comme l'une des compétences clés du XXI^e siècle par l'OCDE, en particulier pour faire face à la profusion d'informations disponibles dans le monde numérique. Quelques rudiments d'épistémologie mettraient en évidence la distinction entre idéologie et connaissance objective.

Le développement de l'esprit critique commence à être introduit en tant que tel dans l'enseignement. Des cours sont donnés pour repérer les théories aberrantes, prévenir

l'adhésion à des idéologies irrationnelles et se prémunir contre les dérives liées à de fausses informations : le conformisme, les stéréotypes, les croyances infondées telles que l'astrologie, le soucoupisme, le conspirationnisme, le climato-scepticisme, l'homéopathie, le catastrophisme, etc. Et, dans une société laïque, on peut aussi mentionner la vie après la mort : il s'agit d'une croyance, pas d'un fait établi. Divers moyens peuvent être mis en œuvre, tels que la vérification des sources, les éléments du raisonnement et la détection des arguments fallacieux, tous appliqués à des cas concrets comme la critique de certaines rumeurs qui circulent sur les réseaux sociaux.

Mais, dans le canton de Fribourg, on préfère enseigner la philosophie filtrée par le catéchisme catholique.

Une gestation de 61 ans

Dans ce collège, j'ai enseigné les mathématiques, la physique et l'informatique pendant 30 ans. Certains éléments de l'endoctrinement catholique subi par mes élèves sont remontés à mes oreilles, ce qui a réactivé mes souvenirs d'adolescent. Compte tenu que nous étions dans une école publique, j'y ai vu des entorses à la liberté de croyance et même un viol des consciences, ce qui m'a soulevé d'indignation.

J'ai été le témoin du détournement de l'État au profit d'une Église. J'ai voulu m'évader de ce cadre idéologique en construisant une défense contre l'agression missionnaire de l'environnement social, en refusant de me soumettre à un carcan doctrinal, en exprimant l'impérieux besoin de protéger ma liberté de conscience, en m'indignant du comportement l'Église au cours de son histoire, en me révoltant contre l'endoctrinement religieux dispensé par les écoles publiques, etc. Il s'est agi de passer du stade de membre docile d'une communauté caractérisée par une vision archaïque du monde à celui d'une personne à la pensée autonome, le tout envisagé comme un sursaut vital.

La première page manuscrite a été écrite en 1978. Au premier abord, mes « pensées » paraissaient disparates, mais, une fois réarrangées, il s'est dégagé une certaine cohérence. Cette étape m'a permis de bâtir un socle qu'on pourrait appeler "Voici mon opinion". Cette opinion ayant été mise sous une forme communicable, il devenait possible de l'exprimer socialement. Ensuite, en procédant par étapes, je me suis mis à afficher mon orientation spirituelle, d'abord dans ma famille, puis publiquement.

Au fil des ans se sont ainsi accumulées de nombreuses feuilles. À partir de 2012, j'ai publié ces textes sur mon site internet *www.deleze.name*. Ce livre est un prolongement du site.

Quand j'ai annoncé publiquement ma sortie de l'Église, plusieurs personnes m'ont dit que j'avais beaucoup de courage. Cela m'a étonné, car je n'ai jamais ressenti ce sentiment. La

démarche n'est pas volontariste, mais répond à une nécessité intérieure. On m'a demandé « pourquoi j'avais fait ça ? ». Je soupçonne ces personnes de juger que j'avais commis une grave faute morale. Cependant, par charité, supposons qu'il s'agisse, non d'un reproche, mais d'une vraie question. La société ayant fait de moi un catholique, il me paraît naturel de m'interroger : est-ce que j'assume ou je décline l'héritage ? Il m'a paru nécessaire de me soustraire à la houlette des idéologues religieux. Je n'aime pas parler d'effort, car la retenue m'aurait plus coûté. Je ne comprends pas pourquoi tant de gens s'interdisent tout travail critique, s'autocensurent, et marchent la tête basse dans le silence de la soumission. Cette attitude est irresponsable, car elle laisse le champ libre aux activistes religieux. Je désire simplement exercer mon métier d'homme, et on ne peut pas devenir un être humain véritablement accompli sans conquérir son autonomie et sa liberté de conscience. Nous ne sommes pas les victimes du Destin ; il faut au contraire avoir la clairvoyance de prendre en main notre vie.

S'interroger sur le statut de l'homme est une nécessité épistémologique : ne pas se contenter de ce que l'on en dit, écarter ce qui n'est pas établi, se défaire de ce que l'on désire, mais simplement rechercher ce qui est réel. Si on recherche ce qui réchauffe le cœur, on recherche dans nos aspirations. C'est dans le réel qu'il faut chercher.

D'un autre point de vue, j'ai reçu des messages de personnes qui souffrent d'avoir été fortement endoctrinées, cherchent à se dégager de dilemmes moraux, veulent résoudre des conflits de loyauté, ou sont immergées dans une situation douloureuse provoquée par la foi de leur entourage. Ces êtres en souffrance me disent que la lecture de mes textes leur fait beaucoup de bien. Puisque mes réflexions répondent à un besoin, il valait la peine que je les diffuse.

J'ai commencé à cogiter en 1964 et les dernières corrections ont été apportées en 2025. Une si longue gestation montre que la blessure de l'endoctrinement subi a laissé des séquelles durables. Pour me dégager de cette mainmise, j'ai dû déployer beaucoup d'énergie. Il m'a fallu prendre progressivement conscience que la religion chrétienne est aberrante et reconstruire une vision cohérente du monde à l'écart des religions. Ce livre témoigne de la démarche qui m'a permis de m'extraire du carcan religieux qu'on a voulu m'imposer.

Alors que beaucoup de croyants sont prêts à rédiger un essai intitulé « Ce que je crois », mes propos pourraient porter le sous-titre « Ce que je refuse de croire ». Comme indiqué dans ma déclaration d'impôts, je n'ai « aucune religion ».

PREMIÈRE PARTIE

RÉSISTER AU CONTRÔLE SOCIAL EXERCÉ PAR L'ÉGLISE

L'Église en quête de pouvoir à travers l'État et la famille

Par analogie avec la biologie et l'écologie, c'est la diversité culturelle, religions incluses, qui offre les meilleures opportunités d'adaptation et d'évolution des civilisations. Le développement a besoin de liberté et profite de la pluralité des croyances. Ce n'est pas la diversité religieuse qui est source de tensions, mais l'intolérance. Actuellement, l'Occident est mieux caractérisé par la démocratie que par le christianisme.

Il est dangereux de laisser libre cours à une idéologie religieuse déterminée sans lui opposer les contre-pouvoirs de la pluralité et de la liberté. Il faut fuir les organisations qui œuvrent à établir une société idéologiquement homogène. Pour s'en prémunir, il faut informer les nouvelles générations du poids de la religion en Occident au XX^e siècle et au XXI^e encore.

Notre vie est trop précieuse pour que nous en déléguions la conduite à une autorité religieuse. Pour gagner notre autonomie intellectuelle, philosophique et morale, il faut faire le ménage dans la propagande religieuse.

L'exemple du catholicisme développé ici pourrait être adapté, dans une large mesure, à n'importe quelle autre religion.

Résister à l'enseignement de l'Église : droits humains, morale, culture laïque

En Europe occidentale, nous observons que les religions séculaires s'effritent tandis que d'autres s'infiltrent. Assurément, nous sommes loin d'en avoir fini avec les zéloteurs de la Vraie Foi Révélée qui présente la bizarrerie d'être plurielle. Il s'en dégage l'image d'un Dieu qui se cache, délivre des messages contradictoires et présente un trouble dissociatif de l'identité. La diversité des croyances révèle qu'elles sont des constructions culturelles dépourvues de fondements objectifs. Il n'est pas raisonnable d'obéir aux propagandistes d'un Dieu si mal défini.

Pourquoi l'homme s'accroche-t-il à des croyances dites sur l'au-delà, mais qui sont en fait au-delà de toute vraisemblance ? La réponse est - ô révélation - à situer entre nos deux oreilles. La religion est un effet secondaire de l'illusion de se croire immortel. Se contenter d'arguments d'autorité est une capitulation de l'esprit.

La religion ne permet pas d'accéder à la paix intérieure, car elle développe une rhétorique d'intimidation qui met le fidèle sous pression et exige de lui toujours plus, sans fin. Celui qui ne met pas en place une défense se fait phagocyter. Méfions-nous d'une religion qui sanctifie la soumission et l'obéissance : croire rend captif ! Résister un peu pour éviter la dérive extrémiste ne suffit pas ; il est nécessaire de résister fermement pour éviter l'engrenage de l'emprise.

L'enseignement religieux

L'enseignement religieux consiste à dramatiser l'existence : l'œil de Dieu qui nous observe, le péché, le Jugement dernier, l'Enfer, la vie éternelle, etc. Le but est d'enfermer l'esprit dans un système de pensée qui accorde à l'Église du pouvoir sur votre conscience.

Ne serait-il pas préférable de dédramatiser l'existence ? Il vaut mieux développer la créativité et l'esprit critique plutôt que la fidélité à une religion ou une tradition.

Les miracles

Toutes les religions sont fondées sur des miracles. En se basant sur la preuve par les miracles, toutes les religions disent vrai. Faudrait-il donc toutes les pratiquer ? Il semblerait que les miracles soient bien plus répandus que l'esprit critique !

Être modéré en religion

Il est communément admis que, en matière religieuse, il faut absolument éviter de se radicaliser, d'être extrémiste. Donc, il faut rester modéré, se fixer des barrières à ne pas dépasser. Cela implique de prendre de la distance par rapport à la religion, d'émettre des

jugements critiques, de refuser d'appliquer littéralement certains textes sacrés, bref de développer une capacité d'indépendance capable de tenir tête à la facilité de l'obéissance servile. Il serait fort imprudent se lancer en religion sans retenue et sans être doté de moyens de freinage.

Quelles sont ces limites et comment les définir ? Puisqu'elles ne peuvent pas se fonder sur des valeurs religieuses, ce sont forcément des valeurs humaines. Le bon sens et l'empathie sont respectables, mais leurs contours sont trop flous et mal définis pour constituer une référence fiable. Il n'y a qu'une barrière à opposer aux dérives religieuses : le respect des droits humains.

Les valeurs religieuses ne sont donc ni absolues et ni fondamentales. Elles ne peuvent s'exercer que dans un cadre laïque qui l'englobe et lui est supérieur. En fait, notre culture n'est que partiellement fondée sur des valeurs religieuses puisées dans l'Antiquité. Plus essentiellement, elle est basée sur les valeurs laïques apparues au XVIII^e siècle telles que les droits humains et la démocratie moderne.

C'est curieux : les croyants affirment généralement se situer très loin de l'extrémisme, car on peut toujours trouver pire. Cependant, les religions enseignent qu'il faut s'extraire de la mollesse et manifester plus d'engagement dans la foi, bref qu'il est mal de se complaire dans la modération.

Aussi longtemps que nous acceptons le principe que la foi religieuse doit être respectée simplement parce que c'est la foi religieuse, il est difficile de refuser ce respect à la foi d'Ousama ben Laden et des auteurs d'attentats suicides. L'alternative, si évidente qu'il est inutile d'en souligner l'urgence, est d'abandonner le principe du respect automatique de la foi religieuse. C'est une raison pour laquelle je fais l'impossible pour mettre les gens en garde contre la foi elle-même, et pas seulement contre la prétendue foi "extrémiste". S'ils ne sont pas extrémistes en soi, les enseignements de la religion "modérée" sont une invitation ouverte à l'extrémisme.

Richard Dawkins

Quelles valeurs opposer à la barbarie ?

Comment l'Église, qui a organisé plusieurs croisades contre les musulmans, pourrait-elle condamner les guerres offensives ? Comment peut-elle prêcher la tolérance, alors qu'elle a pratiqué une répression impitoyable par l'Inquisition ? Cette attitude s'appelle « Faites ce que je dis, mais pas ce que j'ai fait. » Les lacunes éthiques sont abyssales. Le crédit de l'Église repose sur l'amnésie sélective.

La question du fondement des valeurs est cruciale. Par exemple, quelles valeurs opposer à l'esclavagisme ? La question se pose à propos de certains mouvements islamistes radicaux.

Attendu que l'Église catholique a, dans un but expansionniste, durablement soutenu l'esclavage et accompagné les esclavagistes, les valeurs chrétiennes sont inopérantes dans ce contexte. Il est nécessaire de faire appel à des valeurs laïques comme les droits humains. Les valeurs religieuses doivent impérativement être subordonnées aux valeurs laïques. On peut même avantageusement s'en passer.

Le fondement des valeurs du monde occidental est moins dans le christianisme, comme le prétend la propagande chrétienne, que dans les valeurs héritées du siècle des Lumières et développées depuis lors : les droits humains, la démocratie, la liberté individuelle, l'état de droit, la séparation de la sphère étatique des sphères religieuses, la confiance en la raison, l'école obligatoire pour tous, l'égalité des sexes, la liberté d'expression, etc. Plus que toutes les autres valeurs culturelles ou religieuses, ces valeurs laïques sont à la source du succès de la civilisation occidentale.

Le message divin est cacophonique

Aujourd'hui, un tiers de la population mondiale se rattache au christianisme à des degrés divers. Pour une intervention divine aussi majeure que la venue du Christ, après 2000 ans d'efforts intenses comprenant les croisades, l'inquisition, les guerres de religion, la colonisation et d'innombrables conversions obtenues par la force, le résultat est décevant.

Du point de vue de ceux qui croient à la Vérité, les deux tiers des humains restent dans l'ignorance ou l'erreur. De plus, les chrétiens sont divisés, sans parler du degré de foi de chacun. La Providence et le marketing céleste sont à la peine. Dans la cacophonie des croyances, aucune religion ne prend l'ascendant et ne parvient à s'imposer par l'évidence de son ancrage divin.

On pourrait juger la Révélation comme un ratage partiel. Cependant, en la considérant comme une fable d'origine humaine, l'impossible établissement d'une foi unique est mieux expliqué. Il n'y a pas de quoi s'en plaindre, car le sens de la vie, le même pour tous et dicté par une religion, n'est guère attractif.

Le problème n'est pas l'homosexualité, mais la Bible

En 2015, l'évêque de Coire Mgr Vitus Huonder, lors d'un colloque catholique à Fulda, a lu et commenté ce verset :

L'homme qui couche avec un homme comme on couche avec une femme : c'est une abomination qu'ils ont tous deux commise, ils devront mourir, leur sang retombera sur eux.

Le Lévitique 20 13

Comme ce propos contrevient à l'article 259 du Code pénal suisse qui condamne les incitations publiques au crime, une plainte pénale a été déposée. Mgr Huonder a été blanchi par la justice suisse, au motif que cet appel au meurtre ne doit pas être interprété comme devant être exécuté. Dit plus crûment, la Bible peut être prise plus ou moins au sérieux, mais pas vraiment. Le respect des personnes passe avant.

L'Église n'a pas levé la condamnation de l'homosexualité, mais admet une certaine tolérance, un accueil qui se veut bienveillant envers des pécheurs impénitents.

La Fédération des Églises protestantes de Suisse a ouvert la porte à l'introduction du mariage religieux pour les homosexuels. Elle admet ainsi officiellement que certains versets doivent être ignorés et que la Bible contient des incohérences. Or, à partir d'une contradiction, on peut déduire ce que l'on veut. On en voit d'ailleurs un effet : l'homosexualité pose encore problème chez les catholiques alors qu'elle est en voie d'être acceptée chez les protestants. Puisqu'on ne peut pas se fier à la Bible, on peut estimer qu'elle a été écrite sans intervention divine par des êtres humains pas toujours inspirés.

L'homosexualité doit être acceptée comme un phénomène naturel sans motif de discrimination. Le problème est que la Bible prône l'intolérance. Une prise de distance par rapport à la religion permet de s'alléger d'un conflit moral illusoire.

L'enseignement de l'Église devient flou

Aujourd'hui, la religion est souvent envisagée comme une méthode de mieux-être. À ce titre, il est impératif qu'elle s'adapte aux besoins spirituels de ceux qui y font appel. Dans ce contexte, l'Autorité et la doctrine officielle sont des trouble-fêtes dont il est souhaitable de réduire les rôles.

D'une part, l'Église officielle, définie par ses dogmes et son catéchisme, campe dans son conservatisme. À force d'avoir multiplié les proclamations de vérités immuables et de règles intangibles, elle s'est rigidifiée et volontairement privée de moyens pour s'adapter et évoluer. D'autre part, les réformistes, des plus modérés aux plus radicaux, forment une large constellation. La distinction entre croyants et incroyants est insuffisante : il y a tous ceux, et ils sont fort nombreux, qui ne croient que partiellement, beaucoup, moyennement ou seulement un peu. Les fidèles font leur marché, prennent ce qui leur plaît, l'amour et le paradis, et rejettent ce qui les rebute comme l'Enfer et la soumission à l'autorité pontificale. Qui reconnaît que manquer la messe et l'eucharistie dominicales est un péché mortel qui condamne à l'Enfer éternel ? Qui admet que, après un divorce, il est interdit de se remettre en couple ? Qui croit encore être né coupable et devoir être racheté ?

Beaucoup de catholiques s'attachent à vider le péché de sa rigueur d'antan de manière que seuls les criminels soient menacés de l'Enfer, ce qui leur ouvre une voie sans entrave

vers le bonheur éternel. C'est la démocratisation du paradis. Ce faisant, au nom du principe « Prendre à la lettre l'enseignement religieux officiel, c'est de l'intégrisme », ils refusent de croire que l'Église parle au nom de Dieu. Le sentiment religieux devient une technique de mieux-être. Les catholiques ont trouvé ce moyen pour se libérer de la fêrule du Vatican.

À la manière des mythes, les religions sont perpétuellement réinterprétées. Leur signification actuelle n'est donc pas fixée. Elles s'adaptent aux aspirations de ceux qui y placent leurs espoirs. Ainsi, les références à la Bible, il y a quelques décennies, étaient différentes de celles d'aujourd'hui : étaient mis en évidence le péché, la tentation, le démon, la damnation et l'Enfer, alors que maintenant tous ces épouvantails ont été repoussés sur les bas côtés.

La majorité des gens qui se disent catholiques ne sont en fait que des demi-catholiques, car, obéissant à leurs sentiments, ils préfèrent occulter une grande partie du corpus catéchétique. L'Église est une institution schizophrène dont les ministres ne proclament plus que la partie la plus présentable de la doctrine. Certaines personnes mènent, avec l'Église, une querelle d'amoureux égocentriques : chacune exige, par des reproches très durs, que l'autre change, sans se remettre en question, ni songer à une séparation. Beaucoup prennent de la distance, selon des modalités les plus diverses, mais sans rompre. Néanmoins, un nombre grandissant de personnes vont plus loin encore et quittent le troupeau.

Les attitudes religieuses variées qui en résultent diffèrent tellement du catholicisme romain qu'il faudrait leur attribuer de nouvelles dénominations. Assistons-nous à l'émergence de nouvelles religions édulcorées ? Dans l'une, seuls les actes comptent, et l'Église ne joue qu'un rôle facultatif. Dans une autre, celle de l'Amour, le péché et l'Enfer ont été exclus ; puisque nous serons presque tous sauvés, les pratiques religieuses sont facultatives. La mise à l'écart de la morale de rétribution sape un fondement essentiel de la religion. Le clergé participe à cet adoucissement. Pourquoi adhérer au christianisme si cela est sans effet sur notre avenir dans l'au-delà ?

L'Église a vu son pouvoir fortement s'altérer. Cependant, le label catholique demeure un talisman apprécié, car il ouvre la porte aux services de l'Église tels que les mariages et les enterrements dont on apprécie l'ancrage social. Les catholiques, même pratiquants, sont de plus en plus nombreux à être hétérodoxes. Il en résulte une séparation entre les aspects culturels et les aspects proprement religieux du christianisme, d'où l'apparition d'une sorte de religion séculière insubordonnée à l'autorité romaine. La doctrine officielle du Vatican n'a pas changé, mais elle n'est plus suivie ; c'est pourquoi l'Église ne culpabilise plus comme autrefois.

Ces bouleversements montrent que l'évolution de la société transforme les mouvements religieux. Le catholicisme est une construction humaine sur laquelle il est difficile de voir le souffle de l'Esprit-Saint !

L'Église a-t-elle beaucoup changé ?

L'Église n'a que peu changé par rapport aux profondes mutations de la société, et la petite évolution qu'elle a faite est essentiellement le fruit de l'influence de la modernité laïque. Ce sont des mouvements politiques se réclamant des droits humains qui ont exigé l'abandon du cléricalisme et la fin de la protection des pédophiles. Celui qui déclare « Maintenant, ce n'est plus comme avant » insinue qu'il faut pardonner à l'Église et lui attribuer des mérites qui devraient revenir à ceux qui ont résisté à l'endoctrinement religieux. Si la situation s'est améliorée, le mérite n'en revient pas à l'Église, mais à la sécularisation de la société.

L'évolution rapide de la culture occidentale s'apparente à une révolution durant laquelle les fondations religieuses sont progressivement remplacées par des fondements laïques : l'appel aux droits humains au lieu de références à la morale religieuse, la liberté et la démocratie au lieu de l'obéissance aux autorités civiles et religieuses, l'égalité des sexes au lieu de la soumission traditionnelle au père de famille, etc. D'une certaine manière, les événements de mai 1968 sont une réactivation des idéaux de la révolution de 1789.

Une attitude répandue consiste à penser que, la situation s'étant nettement améliorée, on peut maintenant s'en satisfaire. D'une part, c'est reconnaître qu'il y a eu des périodes durant lesquelles on ne pouvait pas faire confiance à l'Église, ce qui peut se reproduire dans le futur. D'autre part, cela signifie « à partir de maintenant, ça ira mieux », ce qui n'est qu'un espoir. En se tenant plus proche des faits, la situation est simplement devenue moins inacceptable, et l'amélioration doit être poursuivie. On ne peut pas allégrement et en toute impunité tirer un trait sur le passé pour la seule raison qu'il présente le visage du discrédit de l'Église. Une mémoire courte n'apporte qu'un bien faible soutien à une idéologie partielle.

Pour prouver que l'Église se comporte bien, qu'elle se mette dès aujourd'hui à respecter intégralement les droits humains : l'égalité entre hommes et femmes dans l'Église, la non discrimination des homosexuels, la séparation complète de l'Église et de l'État, l'abolition de la peine de mort. Tant qu'elle soutient des archaïsmes, elle demeure anachronique. Il reste encore un long chemin à parcourir. Pour effacer le discrédit, qu'elle se soumette à une période probatoire qui ne peut être que longue au regard de nombreux siècles de dérapages.

La spiritualité

La spiritualité est une attitude qui tend à nous mettre en harmonie avec nous-même, avec les autres et avec l'environnement. Elle opère par l'introspection afin qu'elle nous

renvoie une incitation à nous améliorer. Elle s'inscrit dans la recherche du mieux être et, si possible, du bonheur.

Contrairement à ce que le christianisme nous enseigne, la croyance en Dieu n'est qu'une manière, parmi d'autres, de pratiquer la spiritualité. L'examen de conscience paraît être un moyen de progresser, mais, mesuré à l'aune des exigences religieuses, il tend à développer des sentiments de culpabilité et à renforcer une sensation de malaise, ce qui montre que la doctrine religieuse est toxique et qu'il nous faut s'en libérer. En nous abreuvant de prières et d'examens de conscience, l'Église nous retire toute sensation d'harmonie. La notion de péché n'est pas la plus pertinente pour guider notre vie, car il y a généralement plus à regretter parmi les actions que l'on n'a pas entreprises que de contrition à présenter pour des actes inappropriés. L'examen de conscience devrait être plus constructif et porter prioritairement sur ce qu'il est souhaitable d'entreprendre, mais il faut pour cela avoir un projet de vie.

La divagation mystique est un exercice jouissif, mais trop subjectif pour être généralisé. La spiritualité fondée sur l'émotion est chimérique, alors que l'éveil à la raison est sage et libérateur. Malheureusement, les personnes qui parlent de spiritualité ont souvent pour but de faire partager leur foi.

Que les croyants pratiquent la spiritualité qu'ils veulent, mais qu'ils comprennent que d'autres chemins existent. La spiritualité bouddhique ne se réfère à aucune divinité, ce qui montre que la spiritualité peut être laïque. Par nature, elle ne peut être que personnelle et subjective. Elle consiste à remplacer les angoisses et les émotions négatives par les lumières de la raison et à se mettre en accord avec soi-même pour affronter la vie et la mort avec sérénité. L'athéisme offre une bonne voie pour pratiquer une méditation laïque qui inclut des préoccupations philosophiques, religieuses, morales, politiques et historiques. Réfléchir à la place de l'homme dans l'univers, tracer une frontière entre l'utopie et le réel, œuvrer à se détacher des croyances infondées, se construire une représentation cohérente du monde et mettre de l'harmonie dans nos désirs, c'est encore de la spiritualité. Il ne faut pas rétrécir le champ de vision en déclarant que les spiritualités hors des religions ne méritent pas le nom de spiritualité.

L'objet central de la spiritualité est la pleine acceptation que rien en nous n'est assurément immortel. Vu la culture religieuse dans laquelle nous baignons, le travail à faire sur soi est gigantesque.

La prière

La prière consiste à confier une tâche à « Quelqu'un qui gère » - un super-sous-traitant des problèmes - ce qui procure un sentiment de soulagement et d'apaisement.

Cependant, comme le remarque justement le proverbe « Aide-toi et le Ciel t'aidera », il est plus efficace de gérer soi-même les problèmes en prenant les mesures appropriées. Dans une reformulation plus laïque, il faut prendre le temps d'organiser sa vie, ce qui apporte aussi - plus constructivement que la prière - soulagement et apaisement. Et surtout, le taux de réussite est meilleur.

L'héritage chrétien

La diversité religieuse de la Suisse ne permet pas d'utiliser la religion comme facteur d'identité. Le christianisme a été largement amendé par des valeurs laïques telles que la démocratie et les droits humains. L'ancrage de l'identité a renouvelé sa source dans le siècle des Lumières et est largement laïque. C'est aussi à cette période que, le carcan sur la culture imposé par l'Église s'étant quelque peu desserré, les fondements des sciences qui caractérisent notre culture occidentale ont pu progressivement se mettre en place dans leurs acceptions modernes : physique, chimie, biologie, médecine, ... La liberté de pensée permet le foisonnement culturel et favorise le développement.

À contrario, le catholicisme craignait l'industrialisation qui soustrait l'ouvrier à l'influence du curé du village et l'expose au socialisme des milieux urbains. Afin de conserver son identité religieuse, l'État avait le devoir de se protéger au moyen du cléricisme. La population est traitée comme un troupeau devant être conduit par le bon pasteur.

Celui qui se trouve à proximité de plusieurs fontaines peut choisir la source où s'abreuver. Si l'identité est en rapport avec la société à laquelle on désire fièrement appartenir, alors l'aspiration à l'identité chrétienne est en déclin. Certes, l'héritage chrétien fait partie de notre histoire, mais n'est plus caractéristique de notre identité.

Une partie de la population suisse se réclame du christianisme tout en ne le pratiquant pas. Dans le fait que l'étiquette ne correspond pas au contenu, on peut voir une analogie avec la politique aux Royaume Uni : l'attachement à la royauté est plébiscité, mais c'est quand même la démocratie sous une forme moderne qui est pratiquée. Pour beaucoup de gens, les religions chrétiennes sont des coquilles vides que l'on peut décorer.

La tradition

La tradition nous permet de participer à la sagesse de nos ancêtres. Si la tradition est une valeur primordiale, alors les chrétiens ont eu tort de se séparer de la tradition judaïque, et ils seraient bien avisés de se convertir au judaïsme. Il ne faut pas s'arrêter à cette vision étriquée et à courte vue de la tradition. En poussant l'idée plus loin encore, il s'agit de retrouver la vraie tradition, celle des chasseurs-cueilleurs, que nous avons malheureusement perdue, mais que les paléontologues pourraient tenter de reconstituer.

Malheureusement, le rôle de la religion dans l'histoire donne de nos ancêtres une image qui est loin d'illustrer leur sagesse. Aussi, rien ne nous assure que des ancêtres plus lointains aient été plus avisés.

Les traditions évoluent, puis se perdent. Si la tradition témoigne de ce qui est permanent dans les croyances humaines, alors elle n'opère que durant des périodes limitées dans le temps. Puisqu'elle se renouvelle périodiquement, la tradition n'est qu'un mirage. Pour croire qu'une tradition représente une vérité immuable, il faut la déclarer comme une exception et refuser de saisir l'enseignement de l'histoire et des sciences. Nous savons déjà que les civilisations sont mortelles, mais les croyants ont beaucoup de peine à accepter que, tôt ou tard, chaque religion est appelée à évoluer, à être remplacée et à disparaître.

Au-delà de la religion, il y a les traditions. Malheureusement, c'est au nom des traditions que beaucoup d'africaines sont excisées ! Avant d'être acceptée et suivie, toute tradition doit passer sous le joug de la raison et des droits humains.

L'héritage culturel et religieux

À voir comment l'Église a réagi à propos de Galilée, de Darwin et de la pilule contraceptive, il lui sera nécessaire d'avoir l'esprit bien plus ouvert pour accueillir de nouvelles découvertes scientifiques.

Les pratiques religieuses nous ont laissé de grands monuments : les pyramides égyptiennes, les temples grecs et romains, les cathédrales chrétiennes, etc. Puisqu'il paraissait impossible que de si gigantesques efforts aient été fournis en vain, ce qui a été réalisé devait nécessairement correspondre à une réalité. La démesure impressionne et convainc. Plus on était croyant et mégalomane, plus on donnait corps à la vérité.

À contrario, comme les Encyclopédistes nous l'ont montré, le développement et le grand enrichissement de la culture durant le XVIII^e siècle sont, dans leur démarche, liés à la mise à l'écart des religions.

Les plus vieilles racines ne sont pas forcément les plus vigoureuses. Depuis plus de deux siècles, notre civilisation occidentale s'est développée par le dépassement du judéo-christianisme. Notre héritage culturel comporte de beaux bijoux tels que les droits humains, la démocratie, le bien commun, les arts, les sciences, etc. Ces dernières ont introduit dans la culture l'idée de mettre à l'épreuve les fondements de la connaissance pour tester leur validité et rejeter sans état d'âme tous les éléments qui ne résistent pas à la critique. Parallèlement, de nouvelles hypothèses peuvent être envisagées comme autant de pistes à explorer.

Selon cette attitude, le plus important est de rester exigeant et ouvert. Le port de lunettes doctrinales réduit le champ de vision. Les croyances sont des obstacles à la connaissance objective. Par exemple, au XIX^e siècle, le croyant fidèle aux dogmes aurait été incapable de concevoir la théorie de l'évolution. Pire, il a consacré toutes ses forces à la combattre. C'est pourquoi la religion n'est indispensable qu'à ceux qui ont décidé de tout subordonner à leur foi. Malgré la pléthore de valeurs confessionnelles, le monde manque d'engagement pour les valeurs universelles. La culture laïque devrait être soutenue avec plus d'engagement par les esprits éclairés.

Le communautarisme religieux

La tendance des sociétés primitives à se regrouper en clans se maintient aujourd'hui en prenant la forme du communautarisme. Il s'agit de cultiver des sentiments d'appartenance à des communautés ethniques, culturelles, politiques ou religieuses en traçant une frontière nette entre les membres - « ceux qui sont des nôtres » - et les autres.

Cet état d'esprit est cultivé par les religions. La loyauté et la fidélité à la communauté sont des vertus cardinales selon lesquelles, si l'on est né dans la communauté, ce serait une trahison que de s'en éloigner.

Une caractéristique de la culture clanique est de brider la liberté individuelle au profit de l'intérêt supérieur de la communauté. Les relations à privilégier sont celles entre les membres de la communauté, les autres devant être réduites au nécessaire et à l'utile. Un exemple parmi d'autres : le mariage inter-religieux est jugé comme un gâchis à éviter. Lorsque la communauté est religieuse, elle est généralement porteuse d'exclusion.

L'esprit communautariste tend à déboucher sur un parti-pris : « *Tous les être humains sont égaux, particulièrement ceux qui sont comme nous, tandis que les autres sont dans un état d'égalité plus discutable puisqu'ils apportent des influences néfastes. Mais justice sera faite : ils risquent d'être damnés tandis que nous serons sauvés.* ». C'est en portant un jugement méprisant sur les autres qu'il devient légitime de leur nuire.

Lorsque l'État accorde des privilèges à certaines communautés religieuses, ceux qui ne relèvent d'aucune d'entre elles se sentent discriminés. Il vaudrait mieux que l'État se tienne à l'écart des religions et promeuve l'universalisme. Pour qui est attaché aux droits humains, il n'existe qu'une seule communauté au sens fort, celle des humains.

Un catholique qui proteste n'est pas un protestant

Beaucoup de catholiques sont à la fois croyants et très critiques vis-à-vis de la hiérarchie. Ils ne craignent pas d'opposer leur conscience morale à l'enseignement de l'Église.

Il en est beaucoup qui sont protestants dans l'âme, mais il est hors de question de devenir officiellement protestant. Plutôt que de se placer dans un cadre institutionnel favorable à l'expression de leur foi, ils préfèrent râler contre la hiérarchie de l'Église catholique. On ne trahit pas le clan dans lequel on est né.

Quelques manquements de l'Église catholique à la morale laïque

La morale

Dans l'appréciation du comportement humain, après avoir mis en évidence l'égoïsme, on a tendance à sous-estimer l'altruisme. La cohésion des clans familiaux des chasseurs-cueilleurs a été primordiale dans la lutte pour la survie. Dans un milieu hostile, l'individu ne peut pas survivre seul. La coopération et l'entraide apportent des avantages décisifs et l'emportent sur la compétition. Conscient de sa dépendance à la société, l'individu se sent obligé de reporter une partie de ses préoccupations vitales vers le bien commun. Ce comportement moral nécessaire a été sélectionné par l'évolution, s'est bien ancré dans le psychisme et constitue le fondement de la morale. L'homme étant un être à la fois individuel et social, la morale a été acquise afin d'adapter l'individu à la société et augmenter les chances de survie de l'espèce.

Il faut cependant noter que la morale spontanée a un biais. L'inclination à l'altruisme est à géométrie variable : forte pour la famille, moyenne pour le clan et plus faible envers les étrangers. C'est pourquoi la culture et l'éducation doivent s'engager fermement pour les droits humains.

La morale étant bien plus ancienne que l'Église, celle-ci ne peut pas se prévaloir d'en être la dépositaire.

L'Église combat vigoureusement le relativisme, thèse selon laquelle toutes les religions se valent. Pour ce faire, elle aurait dû, en tant qu'institution, se montrer supérieure aux autres religions. Malheureusement, il n'en a rien été. Nous verrons que l'Église n'a jamais respecté les droits humains, ni dans le passé, ni aujourd'hui. Une institution qui, tout au long de son histoire, a bafoué les droits humains ne peut pas être « la » référence morale. Les modestes progrès réalisés ne sont pas venus d'un mouvement propre de l'Église, mais lui ont été arrachés par les exigences de la modernité.

On dit que l'histoire est écrite par les vainqueurs. Plus précisément, elle est réécrite par chaque puissance à destination des populations soumises à son influence. Le rôle de l'Église a souvent été présenté avec une bienveillance partisane. Les croyants, généralement peu curieux, sont d'un tel parti-pris qu'ils sont prêts à excuser toutes les turpitudes. Les religions sont toutes exposées aux dérapages car, plutôt que de cultiver la modération, elles incitent à en faire toujours plus, dans une surenchère sans fin, et développent une propension à l'hégémonie. Dieu lui-même ne peut pas modifier le passé ; mais le croyant, par sa capacité à revisiter l'histoire à son avantage, possède un pouvoir qui Lui est infiniment supérieur !

Alors que la religion ne touche que les croyants engagés dans une obéissance particulière, la morale concerne tous les êtres humains. Affirmer que l'éthique est, in fine, fondée sur la

nature divine de Jésus Christ revient à prétendre que la majorité de l'humanité est dépourvue de morale. Fort heureusement, la morale (au singulier) n'est pas fondée sur les religions (au pluriel).

L'Église n'est pas une référence morale crédible

Pour régner sur la conscience des individus, les religions se sont arrogé le monopole de la morale. Exigeons au contraire que les religions se subordonnent aux règles morales. Aussi est-il nécessaire de rappeler que la morale exige de rejeter toute religion

- qui, dans le passé, a soutenu l'esclavage,
- qui a conduit des guerres religieuses offensives en les justifiant moralement ;
- qui a imposé le dogme par la force ; citons par exemple,
 - la croisade contre les Albigeois, qui étaient pacifistes et non armés, ce qui constitue un génocide caractérisé ;
 - l'Inquisition ; en décrétant que les autres croyances sont dans l'erreur, les monothéismes sont par nature porteurs d'exclusion ; l'expression « le peuple décide » a certainement fait le lit de l'antisémitisme ;
 - la chasse aux sorcières a fait brûler entre 50'000 et 100'000 victimes entre le XV^e et le XVII^e siècle ; tous ces bûchers éclairent de feux intenses la dernière phrase du Notre Père : « Délivre-nous du Mal » ;
 - le cléricisme, accompagné de sa justification morale : jusqu'en 1965, le Vatican ne reconnaissait pas la liberté religieuse ; dans l'ordre moral soutenu par l'Église jusqu'au XX^e siècle, le respect des autres croyances passe après le devoir de mission, y compris par la contrainte ; on ne peut appeler « accident de l'histoire » un trait de caractère qui dure 1600 ans ! Le pouvoir de l'Église se manifeste par l'exercice du contrôle social et sa défense prévaut sur la liberté des personnes ; voilà une valeur catholique de nature impérialiste dont on se passerait bien ;
- qui s'est adonné au commerce des indulgences ; si le pape a le pouvoir d'accorder des indulgences, pourquoi ne s'évertue-t-il pas, tous les jours et gratuitement, de sauver un maximum de personnes ?
- qui, pour développer ses missions d'évangélisation, a encouragé le colonialisme ;
- qui, jusqu'en 1965, condamnait les droits humains ;
- dont la direction est non démocratique et autoritaire,
- qui reconnaît la peine de mort comme acceptable ;
- qui ne respecte pas, dans ses institutions, l'égalité entre hommes et femmes,
- qui, du XI^e (réforme grégorienne) au XX^e siècle, a manqué de respect envers les filles-mères et leurs enfants « illégitimes » ;
- qui s'oppose aux libertés individuelles en matière de sexualité, de mariage et d'homosexualité,
- qui fait passer l'évitement du scandale avant la protection des enfants contre les atteintes sexuelles. Qu'il existe des prêtres pédophiles est choquant, certes, mais pas plus que des enseignants pédophiles. L'égarement de l'Église est ailleurs : alors que

les enseignants sont immédiatement dénoncés à la justice et placés à l'écart des enfants, les prêtres pédophiles sont protégés par leur hiérarchie, simplement déplacés, et peuvent continuer leurs forfaits ailleurs. À leur propos, les directives du Vatican imposaient le silence sous peine d'excommunication. Dans l'ordre moral défendu par le catholicisme, l'honneur de l'Église passe avant l'intégrité des enfants. Si la situation a récemment évolué, c'est n'est pas à la suite d'une prise de conscience éthique, mais parce que la société civile l'a forcée à agir mieux.

Les comportements énumérés ci-dessus ne sont pas imputables à de mauvais chrétiens, mais à l'Église elle-même qui les justifie par l'application des deux règles morales suivantes :

- a) Pour éviter un mal plus grand, on a le droit de faire du mal ;
- b) Tout ce qui nuit à l'Église est un mal qui surclasse les autres.

Alors que la règle a) est universelle, la règle b) est partisane et divise l'humanité en deux camps. Les mauvaises actions de l'Église sont ainsi moralement légitimées. C'est une position enviable que de fixer les règles : on peut ainsi éviter d'être pris en défaut. Le monopole de la conscience morale met à l'abri de la mauvaise conscience.

Le catholicisme distille un mélange toxique : de bons sentiments pour les fidèles et la volonté de puissance pour l'Église. L'institution paraît tellement humaine qu'on ne peut accorder aucun crédit à sa prétention d'être inspirée et guidée par le Saint-Esprit. Celui qui croit en l'origine divine d'un code moral comportant de telles insuffisances témoigne de l'endoctrinement qu'il a subi.

Les religions doivent se soumettre à l'éthique laïque qui découle des droits humains.

Quand l'Église prêchait la persécution

L'Église des premiers siècles récusait toute forme de violence et interdisait aux premiers chrétiens de porter des armes. Sous l'empereur Constantin (270-337), lorsqu'un chrétien avait tué un ennemi au combat, il devait faire pénitence pour effacer son péché.

Mais les évangiles sont ambigus et contradictoires, donc interprétables à souhait : outre les appels au pardon, on y trouve ceci :

Quant à mes ennemis, qui n'ont pas voulu de moi pour roi, amenez-les ici et égorgez-les en ma présence.

Luc 19-27

En 1095, le pape Urbain II lance la première croisade contre des peuples qui ne représentaient aucune menace, une guerre offensive, une pure agression. A défaut de soulever des montagnes, la foi lève des armées. Rassurez-vous, le revirement était justifié et l'action moralement noble : quelques siècles auparavant, Augustin (354-430), évêque

d'Hippone et père de l'Église, avait sanctifié la « persécution juste » en ajoutant une nouvelle directive à la doctrine : il faut exterminer, par amour, les adorateurs de faux dieux.

Si nous voulons donc être dans le vrai, disons que la persécution exercée par les impies contre l'Église du Christ est injuste, tandis qu'il y a justice dans la persécution infligée aux impies par l'Église de Jésus-Christ. (...) L'Église persécute pour retirer de l'erreur, les impies pour y précipiter. Enfin, l'Église persécute ses ennemis et les poursuit jusqu'à ce qu'elle les ait atteints et défaits dans leur orgueil et leur vanité, afin de les faire jouir du bienfait de la vérité, les impies persécutent en rendant le mal pour le bien, et tandis que nous n'avons en vue que leur salut éternel, eux cherchent à nous enlever notre portion de bonheur sur la terre. Ils respirent tellement le meurtre qu'ils s'ôtent la vie à eux-mêmes, quand ils ne peuvent l'ôter aux autres. L'Église, dans sa charité, travaille à les délivrer de la perdition pour les préserver de la mort ; eux, dans leur rage, cherchent tous les moyens de nous faire périr, et pour assouvir leur besoin de cruauté, ils se tuent eux-mêmes, comme pour ne pas perdre le droit qu'ils croient avoir de tuer les hommes.

Dira-t-on que l'Église a évolué sous l'inspiration de l'Esprit saint ?

La conversion des peuples au catholicisme ne fut que rarement adhésion volontaire, car le peuple devrait prendre la religion du prince, et le prince obéissait aux intérêts de sa charge. C'est ainsi que le christianisme s'est durablement installé en Occident.

Les religions ont profondément marqué l'histoire. Est-ce pour le bien de l'humanité ? Cela reste à prouver. Le désir de propager la vérité absolue est générateur d'oppression. Peut-on établir que les guerres de religions ont fait moins de victimes que l'ensemble des crimes crapuleux ?

Quand l'Église soutenait l'esclavage

Dans l'Église chrétienne originelle, selon la doctrine de Saint Paul, l'esclavage était accepté comme une pratique naturelle et légitime, mais un chrétien ne devait pas tenir en esclavage un autre chrétien. Plus tard, l'Église a condamné l'esclavage des indiens d'Amérique. Mais son attitude envers la traite des noirs, initialement organisée par les portugais à partir de 1441, a été moins glorieuse : une série de bulles papales l'approuve et l'encourage :

- 1442 *Illius qui* (Eugène IV) entérine les conquêtes du prince Henri le navigateur en Afrique.
- 1452 *Dum diversas* (Nicolas V) donne au roi du Portugal toute latitude pour soumettre les Sarrasins, païens et autres incroyants, voire les réduire à un esclavage perpétuel.
- 1455 *Romanus Pontifex* (Nicolas V) encourage Henri le Navigateur à soumettre au christianisme, éventuellement par la force, les « sarrasins et autres infidèles », compte sur les progrès des conquêtes pour obtenir des conversions, donne son

approbation au monopole commercial des Portugais en Afrique, et espère que les populations naturelles soient bientôt converties au christianisme.

- 1456 *Inter cætera* (Calixte III = Alfonso Borgia) affirme que l'administration des nouvelles possessions portugaises et leurs intérêts doivent être confiés à l'ordre du Christ, la confrérie d'Henri le navigateur ; il autorise à asservir les infidèles, c'est-à-dire légitime l'esclavage des noirs.
- 1481 *Aeterni regis* (Sixte IV) accorde les terres conquises en Afrique au Roi du Portugal.
- 1493 *Inter cætera* (Alexandre VI = Rodrigo Borgia) répartit les terres du Nouveau Monde, connues ou à découvrir, entre l'Espagne et le Portugal ; le pape attribue à ces deux royaumes pleine autorité et entière puissance sur les nouveaux territoires, avec mission d'engager les autochtones à embrasser la religion catholique ; cette bulle marque le début de la colonisation espagnole en Amérique.

Une justification théologique de l'esclavage a été avancée selon laquelle les enfants de Canaan sont assimilés aux noirs :

*Maudit soit Canaan ! Qu'il soit pour ses frères le dernier des esclaves ! Il dit aussi :
Béni soit Yahvé, le Dieu de Sem, et que Canaan soit son esclave ! Que Dieu mette Japhet
au large, qu'il habite dans les tentes de Sem, et que Canaan soit son esclave !
Gn 9 25-27*

Le théologien français Bellon de Saint-Quentin, dans sa *Dissertation sur la traite et le commerce des Nègres* de 1740, écrit :

*On peut licitement avoir des esclaves et s'en servir ; cette possession et ce service ne
sont ni contraires à la loi naturelle, ni à la loi divine écrite, ni même à la loi de
l'Évangile.*

Osera-t-on affirmer que l'Église réalise un plan divin ?

Le servage est un statut différent, mais traité d'une semblable manière. Malgré la campagne menée par Voltaire, les derniers serfs de France furent ceux de l'abbaye de Saint-Claude (Jura) qui demeurèrent dans leur condition jusqu'à la Révolution de 1789.

Ni le temps écoulé, ni l'opération de blanchiment des consciences, fruit de la propagande de l'Église, ne peuvent excuser le passé.

Qui a encouragé des régressions morales ne peut détenir la vérité

L'histoire retourne un cinglant démenti à la prétention de l'Église d'être dépositaire de la vérité immuable.

*Prenez un bel arbre, son fruit sera beau ; prenez un arbre détestable, son fruit sera
détestable, car c'est à son fruit qu'on reconnaît l'arbre.
Mt 12 33*

Une ligne de défense fait appel à une pédagogie divine qui serait progressive pour adapter les règles morales aux possibilités humaines du temps. D'une part, cette concession remplace l'intervention divine par l'évolution de la société, ce qui permet de comprendre l'Église comme une institution humaine, sans intervention divine explicite. D'autre part, les exemples montrant que l'Église a officiellement prêché des régressions morales prouvent la vacuité de l'argument.

Une deuxième ligne de défense recourt à la distinction entre chrétienté et Église. Mais, puisque les plus hautes autorités de l'Église conduisaient la manœuvre, cet argument ne peut pas être invoqué.

Conclusion : on ne peut pas faire confiance à l'Église pour la régulation éthique et la conduite morale de la société.

Le propos n'est pas de stigmatiser le passé, mais de s'élever contre ceux qui veulent appliquer aujourd'hui une idéologie archaïque, et la pérenniser.

Selon Stanley Milgram, « *Une part importante de la population fait ce qu'on lui dit de faire [...] tant qu'elle a le sentiment que l'ordre émane d'une autorité légitime* ». Aujourd'hui, en cessant en masse d'obéir aux directives romaines, les catholiques occidentaux placent leurs autorités religieuses en situation d'illégitimité.

La modernité est apparue avec la fin de la tutelle exercée par les autorités religieuses

Dans le thomisme, l'éthique est fondée sur le droit naturel, et le droit naturel est renvoyé à l'ordre naturel des choses : chaque individu, le roi comme l'esclave, a une place définie dans la Création. N'est-il pas dans l'ordre naturel des choses que le maître ordonne et que l'esclave obéisse ? Cependant, on trouve dans la nature des situations diverses et contradictoires. Ainsi, le droit naturel n'est pas précisément fixé. C'est donc à l'Autorité doctrinale de décréter la loi naturelle. Ainsi se réalise la volonté de Dieu.

Au siècle des Lumières, des philosophes ont dénoncé l'Inquisition et réclamé l'abolition de l'esclavage. Voltaire, Diderot et Condorcet condamnent l'idée qu'un homme puisse appartenir à un autre, que l'esclavage est un statut naturel et soulignent que les hommes sont égaux :

*Les mortels sont égaux, ce n'est pas la naissance
c'est la seule vertu qui fait la différence*
Voltaire

La proclamation des droits humains s'est faite en opposition à l'Église. Placer le christianisme à la source des droits humains est une récupération malhonnête.

Les spécificités de la culture occidentale se sont développées à partir du XVIII^e siècle avec la modernité, caractérisée par un certain rationalisme, une insubordination à l'autorité religieuse et par l'ouverture d'un espace laïque. L'idéal d'une société monolithique ayant été abandonné, la coquille est brisée, et de grands horizons s'ouvrent à l'exploration. Les sciences de la nature se sont affranchies de la tutelle exercée par le Saint-Siège et ont pu prendre leur essor. Une nouvelle civilisation émerge dont le principe de fonctionnement est radicalement nouveau : alors qu'une monarchie de droit divin postule que toutes les volontés doivent se plier à celle du roi et que les qualités primordiales des sujets sont l'obéissance et la fidélité, la démocratie valorise l'indépendance d'esprit, y compris en matière religieuse, et part du principe que chaque citoyen peut manifester ses opinions propres. Les valeurs fondatrices sont laïques comme les droits humains, la séparation de l'Église et de l'État, ainsi que la recherche du bien commun en tant que projet politique laïque respectant les minorités. Ses valeurs sont universelles et son rayonnement est mondial. Les individus peuvent échapper à la contrainte sociale et prendre leur indépendance par rapport à la communauté dont ils sont issus, ce que l'on pourrait dénommer « la démocratie spirituelle ». La société est devenue tolérante à la liberté d'expression, ce qui témoigne d'une révolution des mentalités. C'est à cette articulation de l'histoire que se sont implantées nos racines culturelles les plus significatives, même si d'autres, plus anciennes, peuvent être prises en considération.

Tous ces développements ont été acquis contre la volonté de l'Église. En retour, celle-ci s'est, dans une certaine mesure, humanisée au contact de la raison. Elle a dû condamner l'esclavage et renoncer à la monarchie de droit divin ainsi qu'au sacre des rois. Elle a résisté jusqu'en 1965 avant d'accepter la liberté religieuse et les droits humains. Mais cette reconnaissance de principe n'est pas effectivement réalisée. Aujourd'hui encore, hommes et femmes n'ont pas les mêmes droits et se voient attribuer des fonctions différentes. Face à leur statut matrimonial, les personnes sont traitées inégalement selon qu'elles sont célibataires, en concubinage, mariées, séparées, divorcées, pacsées ou remariées. Les homosexuels sont discriminés. Par contre, la pédophilie, quoique verbalement condamnée, a été jusqu'ici pratiquement tolérée à la condition d'être discrète. Dans une société pluraliste, la tradition ne suffit plus à asseoir de telles conceptions morales. Une Église fondée sur l'obéissance à l'autorité appartient à un passé révolu. Si les deux références culturelles, judéo-chrétienne d'une part et moderne de l'autre, cohabitent dans notre société, elles ne peuvent coexister à l'intérieur d'un même individu qu'au prix d'un certain trouble dissociatif de l'identité.

Une évolution radicale de l'ordre éthique est en cours. Toute éthique discriminatoire doit être rangée dans les archives de l'histoire. La liberté et l'égalité sont des valeurs fondamentales qui doivent avoir leur place parmi les sources de l'éthique.

Malheureusement, l'influence civilisatrice des valeurs laïques peine à être reconnue, car celles-ci pourraient faire de l'ombre aux valeurs religieuses. Si on pense qu'il est souhaitable pour la paix mondiale et le bien des populations que le monde islamique se désislamise quelque peu, on doit considérer que la laïcisation et la déchristianisation de notre société occidentale, loin d'être un drame, représente un progrès certain.

L'éducation occupe une position stratégique. Sa fonction est-elle de répercuter la propagande religieuse et d'endoctriner, ou bien de développer l'autonomie intellectuelle et l'esprit critique ? L'Église a défendu son influence. C'est ainsi qu'en Valais, par le biais du cléricisme, sous la forme de religion d'État, l'enseignement est resté sous la férule de l'Église catholique jusqu'en 1973 !

Contre le relativisme

Aujourd'hui encore, les faits apportent un démenti à ceux qui prétendent que la religion développe l'attention aux autres. Citons Pie IX, *Nostis et Nobiscum* :

Nos pauvres ne doivent pas s'attrister de leur condition ; car la pauvreté même leur prépare un chemin plus facile vers le salut ; pourvu toutefois qu'ils supportent patiemment leur indigence et qu'ils soient pauvres, non seulement en fait, mais en esprit.

Pour l'Église, la soumission des croyants à l'ordre établi est plus importante que leur bien-être.

Le principal effet de la crédulité qui stimule la crainte du jugement de Dieu n'est pas de rendre altruiste, mais obéissant. Aux USA, ce sont les partis les plus religieux qui mènent la politique la plus défavorable aux pauvres. En comparant avec la Suède qui est connue pour son manque de foi, on peut dire que la social-démocratie fait nettement mieux que le christianisme réel. Il est préférable d'atténuer les injustices économiques et sociales plutôt que de développer la charité chrétienne.

De plus, chez les catholiques, il y a un biais moral qui leur fait accorder plus d'attention à la sexualité qu'à la responsabilité sociale. Alors qu'un commerçant protestant se demande s'il a été honnête avec ses clients et ses employés, le patron catholique fait son examen de conscience des pensées impures qu'il a eues en côtoyant sa secrétaire. Ce n'est pas sans conséquence sur la marche des affaires : on peut observer un développement économique bien supérieur dans les régions protestantes.

À des degrés divers, les religions tendent à discriminer les femmes. Si certaines mouvances religieuses sont ouvertes et tolérantes, d'autres ont une attitude inquiétante : certains groupes musulmans réclament l'application de la charia. Les religions se sont

approprié la morale afin de renforcer leur pouvoir. Chacune la développe à sa sauce, parfois malodorante. Les morales religieuses sont loin d'être équivalentes. Une éthique de référence, universelle, est nécessaire.

La morale universelle est fondée sur l'éthique laïque qui découle des droits humains

La morale laïque des droits humains a progressé dans la société et tend à supplanter les morales religieuses. C'est ainsi que, depuis Vatican II, l'Église a dû reconnaître la liberté religieuse, mettre une sourdine au cléricalisme et, très récemment, accepter l'idée de ne plus protéger les prêtres pédophiles.

L'universalisme inspiré par la foi, - « catholique » signifie « universel » - est la vision conquérante et impérialiste d'une confession. À l'intimidation moralisatrice, il faut apprendre à résister.

Au contraire, l'universalisme des droits humains est un consensus librement consenti fondé sur la raison. Les droits humains ne sont pas des droits naturels au sens d'Aristote, mais le produit d'une décision éclairée : personne n'appelle de ses vœux un monde régi par la force et la violence.

La morale religieuse n'étant qu'un particularisme, seule l'éthique laïque qui découle des droits humains peut fonder la morale et devenir la mesure de toutes les morales religieuses. A cette aune, en prenant pour exemple l'égalité des sexes ou le respect des homosexuels, le catholicisme est mieux classé que l'islam, mais moins bien que le protestantisme européen. Depuis 1948, les valeurs définies par la proclamation universelle des droits humains transcendent la diversité des religions.

Écologie et judéo-christianisme

La conscience écologique pourra progresser dès que l'homme aura vraiment compris et admis que la nature n'est pas limitée à l'environnement, mais que nous en sommes une partie intégrante. L'humanité est une partie consciente de l'univers.

Donner un avenir à l'humanité sur terre

Nous avons un problème : la pollution des eaux, la pollution des sols, le manque d'eau potable, le manque d'eau pour l'irrigation, la déforestation, l'appauvrissement des sols, le proche épuisement des ressources non renouvelables comme le pétrole et les métaux, l'augmentation du CO₂, le réchauffement climatique, l'extinction d'espèces animales, etc. Nous ne pouvons pas être fiers des traces que nous laissons : des particules de plastique et des produits chimiques se retrouvent partout, dans les océans, sur les terres et dans l'air.

Afin que l'avenir paraisse moins sombre, des principes basés sur durabilité doivent impérativement prévaloir.

Qu'en dit la Bible ?

Pour résoudre un problème existentiel de l'humanité, il est naturel de recourir à une sagesse réputée éternelle.

Dieu les bénit et leur dit : "Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre et soumettez-la ; dominez sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et sur tous les animaux qui se meuvent sur la terre".

Genèse 1:28

L'homme est placé hors de la nature et au-dessus de la nature. L'incitation à la croissance exprimée ici peut se décliner de diverses manières dont celle, économique, du capitalisme libéral. L'injonction à exploiter les ressources naturelles n'est pas assortie de limites à respecter. Cette conception judéo-chrétienne a contribué à amener notre civilisation dans une impasse.

Dans un texte publié par la prestigieuse revue Science et intitulé *The Historical roots of our ecological crisis*, Lynn White montre que les racines de nos problèmes sont « largement religieuses » et que la crise écologique que nous connaissons s'approfondira tant que nous n'aurons pas rejeté l'axiome chrétien selon lequel la nature n'a d'autre raison d'existence que d'être au service de l'homme.

Dieu serait-il mauvais conseiller ? Une interprétation plus plausible peut être donnée : la Bible n'est qu'une construction humaine sans apport divin. Il est nécessaire de s'en distancier pour construire un avenir meilleur.

La nature ne nous est ni extérieure, ni subordonnée, car l'homme fait partie de la nature.
Détruire la nature, c'est nous détruire nous-mêmes.

L'autorité : la parabole du pacte magique

Comment asseoir le pouvoir et l'autorité sur des bases inébranlables ? La parabole suivante explique comment y parvenir.

Une décision sans certitude

Un de nos lointains aïeux, chef d'un clan de chasseurs-cueilleurs, réfléchit au lendemain. Pour que les siens aient à manger, il lui faut entreprendre une action efficace. Que faire ? Aller chasser dans la plaine de l'ouest ? Aller pêcher dans la rivière du sud ? Aller à la cueillette dans la forêt du nord ? Quoique chaque option ait une bonne chance d'être profitable, il n'a aucune garantie de résultat. Il ne peut se baser sur aucune certitude, mais il est contraint de prendre une décision. Son expérience va l'aider à faire, si ce n'est « le bon » choix, du moins un choix sensé et défendable devant son clan.

Le pacte magique

Il sait aussi qu'il prend un risque inévitable dont la responsabilité est lourde à porter. S'il rentre bredouille, son autorité sera contestée : plusieurs membres du clan n'attendent qu'une bonne occasion pour prendre sa place de chef. C'est pourquoi il va chercher du soutien auprès du chamane du clan qui est un proche parent.

Tacitement et inconsciemment, en défendant leurs intérêts au fil des générations, ils convergent vers l'idée d'attribuer la décision à une divinité, ce qui les dégage de toute responsabilité. Leur rôle officiel consiste à rendre les dieux favorables. Le mécontentement populaire est ainsi préventivement dévié. En cas d'insuccès, il faut prier et faire des offrandes aux esprits. Cette pratique religieuse est décrétée indispensable à la survie du clan, donc obligatoire.

Le statut de chef est solennellement déclaré « de droit divin ». Une fonction du chamane, devenu prêtre, est, en tant que représentant des dieux, de légitimer le pouvoir en place qui, en retour, accorde une place privilégiée à la religion officielle. S'opposer à la volonté divine est plus grave encore que l'insubordination au chef et réclame un châtement exemplaire. La concession du chef - partager le pouvoir avec le prêtre - est largement compensée par le renforcement de leur autorité commune.

Les succès des puissants et les riches sont ainsi devenus des manifestations de la bienveillance des dieux. En orientant le discours vers la volonté divine, le pouvoir terrestre ne peut plus être contesté. Là se trouve la vraie magie dont on peut vérifier l'efficacité dans beaucoup de sociétés aujourd'hui encore.

Un fil rouge de l'histoire

Lors de son sacre, le roi de France, afin d'être considéré comme le lieutenant de Dieu sur terre et de fonder sa légitimité sur le droit divin, devait jurer de « chasser des terres soumises à sa juridiction tous les hérétiques dénoncés par l'Église ».

Réciproquement, le pape accorde au roi de France le droit de nommer aux bénéfices majeurs – évêchés, abbayes – des candidats ensuite investis par le pape (Concordat de Bologne, 1516, entre Léon X et François I^{er}). Le roi acquiert ainsi du pouvoir sur l'Église, ce qui renforce la convergence des intérêts.

Quant au sort du peuple, selon le principe *cujus regio, ejus religio*, la foi des sujets devait s'aligner sur celle du prince. Dans un contexte où la volonté des grands est imperméable à la tolérance, tandis que la propagande est radicalisée, les guerres de religion du XVI^e siècle ont pu se développer dans un climat de haine sans limite. Le Paradis est exclusivement réservé à ceux qui combattent l'Erreur avec détermination. Il n'y a pas de salut pour les tièdes. Tuer ne suffit pas : il faut éventrer, énucléer, émasculer, noyer, bref étaler le mépris de l'autre puisque ce dernier n'est pas humain, mais démoniaque.

Le pape Pie V encourage sans réserve le massacre des protestants. En 1569, il écrit à Catherine de Médicis :

Pleine de confiance, vous devez, en accord avec votre fils le Roi très Chrétien, employer toutes vos forces pour venger les injures faites à Dieu tout-puissant et à ses serviteurs, en traitant les rebelles avec une juste sévérité. C'est ainsi seulement que, leur ayant infligé la punition que mérite leurs forfaits, le Seigneur se laissera fléchir. N'épargnez aucun moyen, aucun effort pour que ces hommes exécrationnels périssent dans les supplices qui leur sont dus.

Pie V fut béatifié et canonisé. Qu'il soit devenu un modèle catholique sape l'autorité morale de la papauté et ne donne pas envie d'être fidèle à l'Église !

Pour organiser une administration efficace, il est judicieux d'adopter le principe moral selon lequel « on doit parfois, pour un plus grand bien, accepter de faire le mal ». L'abus d'autorité est justifié par l'intérêt supérieur. Naturellement, « seule l'autorité a la compétence de décider ce qui vaut le mieux ». Et si, pour contenir une contestation, le recours à la répression devait s'avérer nécessaire, la référence à la volonté divine pourra aisément en justifier la rigueur.

Par exemple, l'Église peut expliquer qu'elle n'est en rien responsable des dérives de l'Inquisition, puisqu'elle s'est limitée à désigner où l'erreur doctrinale se nichait. Quant à l'exécution des sentences, elle peut s'en laver les mains, car les peines relevaient du bras séculier.

Dieu est fort utile pour justifier les privilèges. Ainsi en allait-il de la royauté de droit divin. Qui oserait contester l'autorité royale alors que celle-ci a été voulue et instituée par Dieu lui-même ?

Ne cessons jamais de tenir le peuple sous le sceptre des tyrans ; protégeons les trônes, ils protégeront l'Église, et le despotisme, enfant de cette union, maintiendra nos droits [...]
[c'est-à-dire les privilèges de la noblesse].

Le marquis de Sade, dans *La Nouvelle Justine*

Dans le couple Église-État, il y a une dimension vraiment magique, au pouvoir explicatif infini.

Seuls quelques rares personnages ont eu le courage d'élever des objections aux incitations à défendre une vérité univoque. Ainsi Sébastien Castellion (XVI^e siècle) qui disait :

Tuer un homme, ce n'est pas défendre une doctrine, c'est tuer un homme.

Le sacré

Dieu est une panacée universelle, car Il est la réponse à toutes les questions. Il est de plus une source de pouvoir de ceux qui parlent en Son nom. La définition de ce qui est sacré, ainsi que l'établissement d'une hiérarchie dans le sacré, sont fortement influencés par les intérêts des élites et le type de régime politique en place.

Dans la notion de sacré s'impose l'idée que c'est l'Autorité, désignée par le clan ou la société, qui détermine ce qui est sacré sans aucune possibilité de remise en question. Les représentants de Dieu décrètent la loi divine, la codifient et contraignent au conformisme. Dans les sociétés pré-républicaines ou non laïques, le sacré et l'autorité sont intimement liés. C'est pourquoi, à toute référence au sacré, il faut opposer les questions « À quelle autorité se réfère-t-elle ? Quel pouvoir tend-elle à renforcer ? »

Le sacré est un sentiment, à mi-chemin entre l'autocensure et le tabou, dont une composante est une peur paralysante. Les institutions religieuses le cultivent afin de d'endormir l'esprit critique, renforcer la docilité, promouvoir la soumission et éviter toute remise en question.

Seuls les droits humains sont « sacrés », et l'Église ne les a jamais respectés, ni dans le passé, ni aujourd'hui, par exemple en matière d'égalité des sexes, de remariage, d'homosexualité et de pédophilie.

Aujourd'hui

L'État doit accueillir tous les citoyens de la même manière, qu'ils soient chrétiens, musulmans, bouddhistes, sans religion ou autres. En conséquence, il ne peut pas prendre parti pour certaines communautés particulières, par exemple en se proclamant chrétien ou déclarant que certaines religions ont droit à un statut privilégié. Il doit manifester, y compris dans l'enseignement public, sa neutralité face aux croyances : pas de religion dans le fonctionnement de l'État !

L'impôt ecclésiastique

L'impôt ecclésiastique est encore prélevé dans la majorité des cantons suisses. Il s'agit d'un reliquat du cléricalisme. L'État n'a pas à se mêler de la vie religieuse des citoyens en organisant les quêtes de l'Église.

Les croix dans les espaces publics

Le crucifix

Tout en présentant la mort sur la croix comme un suprême acte d'amour, le christianisme prétend aussi que ce sont les péchés des hommes qui sont responsables du supplice. Une religion qui, sans cesse, évoque la souffrance et rappelle la culpabilité bascule dans une sorte de masochisme moral. Il est difficile de faire pire, à moins de représenter un empalement et de nous en accuser.

La croix qui proclame le triomphe du christianisme

La croix est une version symbolique et épurée du crucifix qui représente le calvaire du Christ. Comme tous les instruments de torture, elle est la honte de l'humanité. Les croix disposées dans les espaces publics et sur les montagnes proclament le triomphe du christianisme et son règne sur la société. Certaines sont des « croix de mission », ce qui en dit long sur l'état d'esprit qui a présidé à leur érection. Elles évoquent aussi le crucifix de la salle de classe devant lequel les élèves d'antan devaient rabâcher le catéchisme. C'est un soulagement que cette période soit révolue, mais pour qui a reçu une éducation chrétienne, la croix demeure un symbole religieux indéracinable.

La tentative de laïciser la croix pour la faire accepter par tous

Aujourd'hui, la tendance est à alléger l'héritage chrétien d'une partie sa substance pour mieux faire accepter ce qu'il en reste. Faire passer la croix pour un symbole rassembleur ayant aussi une interprétation laïque - un homme tenant les bras ouverts - est un contresens historique. Le passé nous parle, et nous dénaturons ses messages. Un symbole religieux si fortement ancré ne changera pas de sitôt de signification. Il est prématuré d'annoncer que la croix est un symbole laïque et on peut douter qu'elle le devienne un jour.

La croix qui divise

Les croix dans les espaces publics, à la manière d'une publicité non désirée, provoquent un malaise chez ceux qui ne se sentent pas liés au christianisme. On peut cependant accepter en héritage celles qui font partie du patrimoine culturel.

Dans la société d'antan qui était très croyante, les croix rassemblaient. Au fil de la déchristianisation de l'Europe occidentale, les manifestations publiques de foi devenant moins ostentatoires, les croix qui subsistent aujourd'hui divisent, surtout lorsque ce sont des crucifix. On en voit encore dans des salles de classe, dans des bâtiments officiels comme les tribunaux ou dans la salle du Grand Conseil fribourgeois. Elles devraient être retirées.

Les nouvelles croix

Les qualificatifs accolés à la croix ne sont pas sans conséquence. Si la croix est un symbole que chacun interprète à sa guise, alors les activistes chrétiens peuvent continuer à en ériger de nouvelles dans les espaces publics, par exemple celle de taille ostentatoire au bord de l'autoroute A12 près de Châtel-Saint-Denis (Fribourg, Suisse). Pour celui qui n'est pas chrétien, il est dérangeant de passer sous une croix qui dit « Je témoigne de la foi chrétienne de ce pays ». Les croyants n'adorent pas que Dieu : ils adorent aussi s'exprimer au nom de tous. On ne peut pas défendre les croix avec ardeur sans proclamer ce qu'elles représentent.

Un État démocratique ne peut pas être chrétien, car il doit être religieusement neutre et ouvert à toutes les personnes, qu'elles aient une religion ou non. Étant donné la diversification des sentiments religieux, l'érection de nouvelles croix est acte partisan et déplacé. Les mouvements religieux ne devraient pas être autorisés à accaparer l'espace public, qu'il s'agisse de montagnes, de bords de routes, d'écoles ou de bâtiments officiels. Puisque la croix est un symbole religieux, en ériger de nouvelles est inacceptable.

DEUXIÈME PARTIE

RÉSISTER À LA FOI RELIGIEUSE

Pour le bonheur de ceux qui croient aux purs esprits, tout ce qui est invérifiable est compatible avec la raison.

Beaucoup se jugent peu endoctrinés car, la pression sociale ayant faibli, ils ne se sentent pas contraints. Ils perçoivent cependant la vie à travers des mythes tels que le Paradis et l'Enfer, le péché originel, l'existence d'un Sauveur, le Jugement dernier, etc. C'est précisément la définition d'« être endoctriné ». Avant de nous plaindre que les autres sont trop endoctrinés, il serait bon de jeter un regard introspectif sur l'endoctrinement dont nous a imbibé notre culture.

Plutôt que d'adhérer, au hasard de la naissance, à un volumineux catalogue de croyances traditionnelles, la raison, selon le principe de parcimonie, nous demande de n'adopter qu'un ensemble minimal de règles nécessaires.

Dans la pensée religieuse, les rites ont des effets magiques. Mais, pour échapper à la critique, il est prudent de situer les manifestations surnaturelles dans un au-delà qui est aussi au-delà des vérifications possibles. Ainsi en va-t-il des sacrements, en particulier de l'eucharistie.

De toute évidence, que Jésus Christ soit une personne divine est un mythe, certes fonctionnel puisqu'il conduit à la soumission et à l'obéissance. Y voir Dieu en personne est une révélation : celle de l'endoctrinement subi. Mesuré à l'aune de la raison, l'enseignement chrétien est aussi extravagant que celui d'un brahmane qui énumère les épithètes de Shiva.

« Croyez-vous en Dieu ? » n'est pas l'interrogation la plus fondamentale. D'abord, elle n'est pas première, car, si notre mort est définitive, son intérêt est limité. Ensuite, en admettant une forme survie de l'âme, un Dieu qui ne nous jugerait pas et ne distribuerait ni récompense, ni punition, ne serait pas préoccupant.

La foi se construit sur la croyance qu'un « Juge suprême » soupèse nos actions, nous récompense ou nous punit. Sur terre, un père qui dirait « Si tu es sage, je te prendrais dans mes bras et t'aimerais toujours ; par contre, si tu désobéis, je te rejette et tu iras habiter chez

le méchant ogre qui fait souffrir » serait qualifié d'indigne. En transformant un conte de ce genre en décret divin, les religions s'adonnent au chantage moral. Celui qui se croit immortel vit entre l'inquiétude du Jugement et l'espoir d'une rétribution. « L'amour de Dieu » est une formule qui exprime l'espoir de la clémence du Jugement, mais l'Enfer reste une issue possible et angoissante.

La religion dramatise puissamment la vie et la mort, mais le Dieu de la carotte et du bâton heurte le bon sens.

L'interrogation fondamentale est donc « Suis-je immortel ? ». À l'aune des connaissances établies, la réponse est clairement non, car la mort de tout être vivant est totale et définitive. Dès lors, avec ou sans foi en Dieu, la menace du Jugement s'évanouit.

Dieu est-il bon ou paradoxal ?

À quelle image de Dieu accorder sa confiance ? Le mal est-il un sous-produit de la liberté ?

La nature divine

Entre le Dieu des chrétiens, l'Être suprême des philosophes et les dieux des diverses religions, il y a de la place pour une infinité de représentations possibles. Réduire Dieu à une alternative – existence ou non existence – est une simplification abusive destinée à cacher la question sous-jacente de la nature divine. Comment porter un jugement sur un être si mal défini ? Cependant, avant de donner un visage à Dieu, il est impossible d'ignorer l'existence du malheur et du mal, sans quoi on tomberait dans une escroquerie intellectuelle.

Malheurs, souffrances, arbitraire, imperfections et fêlures

Pourquoi Dieu crée-t-il des handicapés de naissance ?

Pourquoi Dieu a-t-il créé les maladies ?

Pourquoi Dieu laisse-t-il la souffrance se développer au-delà de l'utilité biologique ?

Pourquoi certaines personnes sont-elles condamnées au malheur durant toute leur vie ?

Pourquoi Dieu a-t-il créé les catastrophes naturelles ?

Pourquoi Dieu a-t-il créé la dépendance à la drogue ?

Pourquoi Dieu soumet-il à la tentation de la drogue certaines personnes plus que d'autres ?

Bref, l'existence d'un Dieu unique prouve que le Bien engendre le Mal, mais il est difficile d'accepter que les malheurs, les imperfections et l'arbitraire découlent d'une volonté divine délibérée.

Le mal est-il un sous-produit de la liberté ?

Au jeu de la vie, certains ont eu la chance d'être nés en bonne santé dans une famille aisée. D'autres, moins chanceux, sont nés handicapés et invalides dans un bidonville du Bangladesh. Comment peut-on se satisfaire de l'explication chrétienne selon laquelle le mal est un sous-produit de la liberté ?

- Pour les maux qui dépendent de l'homme et qui sont expliqués par les tentations auxquelles il est constamment exposé, il est douteux qu'un Père prévenant ait volontairement créé de graves dangers afin que son enfant ait le choix d'y succomber. Pour celui qui sait d'avance ce qui va se passer, cela ressemblerait plus à un traquenard qu'à un geste d'amour. Et si l'homme n'est pas aussi bon que souhaitable, c'est parce qu'il a été créé tel.
- Les catastrophes, les maladies et les épreuves ne sont pas toutes imputables à l'homme. La nature est souvent injuste, parfois même cruelle. Pour expliquer les

malheurs qui s'abattent sur l'humanité, le mythe du péché originel décrit une punition collective et transgénérationnelle, ce qui est une justification imbuvable. Dieu aurait-il délibérément souhaité que tel enfant naisse tétraplégique ? Concevoir un Être infiniment bon, dont les manifestations sont visiblement arbitraires, est une offense à la justice et à la raison.

Il ne s'agit pas de mettre Dieu en accusation, mais de tester la cohérence ou l'incohérence de l'enseignement des Églises afin d'estimer le degré de confiance qu'on peut accorder aux religions chrétiennes. Une lacune des monothéismes est de faire de Dieu le responsable de la création du pire comme du meilleur. Comment concilier la croyance en un Dieu infiniment bon et les horreurs qui ne proviennent pas de l'homme ? Les catastrophes naturelles sont-elles des châtements divins ? Les victimes ont-elles été informées des motifs de leur disgrâce ?

Sans l'imperfection, la perfection est incomplète

Dieu ressentit l'insuffisance de sa perfection. Pour rompre son ennui, il décida de créer un monde imparfait. Le résultat fut à la hauteur du Tout-Puissant. Depuis lors, chaque jour vient apporter son lot de surprises et d'étonnements dont le récit peut se faire à la manière du téléjournal quotidien : une guerre par ci, un tremblement de terre par là, un attentat, une épidémie, et ainsi de suite. Ainsi, Dieu a surmonté l'insatisfaction de sa perfection et ne s'ennuie plus ... à moins que le récit précédent soit d'une absurdité telle que la seule voie de sortie est d'admettre qu'un tel Dieu ne peut pas exister.

Voici un raisonnement par l'absurde : montrons que l'adoption de l'hypothèse « Le Créateur est juste et bon » conduit à une contradiction, ce qui prouve que l'hypothèse est fautive. Prenons l'exemple de l'homosexualité. D'une part, le Créateur dote certains êtres humains d'un attrait pour les personnes de même sexe. Cette attirance peut être tellement forte qu'elle est irrésistible. D'autre part, la Bible condamne sévèrement ces comportements et punit les protagonistes par le feu éternel. La contradiction est flagrante. C'est un piège mortel qui a été ainsi créé. On en déduit qu'il est faux que « Le Créateur est juste et bon ». La description que la Bible nous donne de Dieu doit être rejetée.

En logique, on étudie que, dans un système qui contient une contradiction, on peut déduire n'importe quoi. C'est ce qui se passe avec les religions.

À quelle image de Dieu accorder sa confiance ?

L'homme répugne à voir de la malveillance dans Dieu et ses œuvres. Les croyants envisagent prioritairement un Dieu d'amour. Cependant, il faut aussi tenir compte de l'existence du mal, du malheur et de la souffrance. Si on tient à la toute puissance divine, on ne peut éviter d'adjoindre, en guise de bémol, l'un au moins des correctifs suivants :

- [le Dieu justicier] Dieu est bon, mais il n'accepte, dans son cercle d'amis, que ceux qui manifestent beaucoup de courage ; la vie sur terre est une sorte d'examen de passage qu'il faut réussir pour être sauvé ; il consigne scrupuleusement, dans sa mémoire infinie, toutes nos bonnes actions et toutes nos turpitudes pour en dresser un bilan ; les recalés à l'examen iront en Enfer où ils seront sévèrement châtiés pour l'éternité ; « Dieu vomit les tièdes » [Apocalypse 3 :16] ; mais alors, pourquoi les avoir créés si faibles ?
- [le Dieu mystérieux et obscur] Dieu est bon, mais les voies du Seigneur sont impénétrables ; croire en Dieu exige l'acceptation de nombreux mystères ; la foi est confiance aveugle ; l'existence du mal est qualifiée de « mystère » ; non seulement l'explication est creuse, mais il faut de plus laisser des contradictions devenir partie intégrante de la vision du monde ;
- [le Dieu doloriste] Jésus Christ a souffert sur la croix ; Dieu est bon, mais il est utile que l'homme souffre, car la douleur est expiatoire et fait partie du chemin vers le salut ; le mérite se mijote dans la souffrance transformée en offrande ;
- [le Dieu temporairement arbitraire] Certains humains ont droit à une vie de conte de fées, tandis que d'autres n'ont droit qu'à un malheur permanent ; mais les injustices ne sont que brouilles passagères, car un rattrapage est prévu dans l'au-delà ;
- [le Dieu qui délègue] Dieu a créé des êtres bienfaisants - les anges – des êtres malfaisants - les démons – et des êtres influençables – les humains - qu'il laisse agir ; il reprendra la main plus tard, après le Jugement dernier ; en attendant, il observe le spectacle qu'il a créé pour sa plus grande gloire ;
- [le Dieu indifférent] Dieu est tout puissant, mais il n'est ni bon, ni mauvais ; il ne se préoccupe pas des humains qu'il a abandonné à leur sort ; il plane bien au-dessus de ces détails ;
- [le Dieu des lacunes] Dieu est invoqué pour pallier les explications manquantes. Dieu est l'artisan de tout ce que nous ne comprenons pas ;
- [le Grand Planificateur] décide où et quand apparaîtront le prochain tremblement de terre, la prochaine épidémie Ebola, l'accident dont sera victime l'un de vos proches, etc. Ce genre de croyance n'est guère réconfortante ;
- [le Dieu tyrannique] Si tu es un bon chrétien, Dieu te gratifiera d'un bonheur éternel sinon, tu seras puni par des tourments sans fin. Alors que le chantage affectif est jugé indigne d'une mère, le procédé divin d'intimidation est bien pire ;
- [le Dieu mythique] Dieu n'existe pas, ou Il n'est que force impersonnelle et aveugle.

D'une part, la liste n'est pas exhaustive. D'autre part, étant donné que ces différents visages de Dieu ne sont pas tous incompatibles entre eux, il est possible de cumuler plusieurs explications. On se rend compte qu'il ne s'agit pas simplement de savoir si un Créateur existe, mais de comprendre ce qui se cache derrière le vocable « Dieu ».

Pour faire son choix, l'être humain ne peut qu'analyser la cohérence du discours et son adéquation au réel. Dans un premier temps, puisque nul ne peut se prononcer sur la nature divine, l'homme raisonnable et prudent devrait pour le moins réserver son engagement et se déclarer agnostique. Puis, dans un second temps, après analyse, étant donné que la dernière explication [le Dieu mythique] est la seule qui ne contrevient pas à notre besoin de justice et de cohérence, c'est celle qui s'impose.

Dieu est-il bon envers les vivants ?

Lorsqu'un être humain est frappé par un malheur, est-ce une punition divine ? Est-ce que Dieu lui attribue une souffrance rédemptrice ? Lui fait-il subir les conséquences du péché originel ? Cherche-t-il à tester sa foi ?

Naître handicapé dans un camp de réfugiés est une punition, mais quelle est la faute ? Sans rapport avec leurs mérites, certaines personnes sont condamnées à des souffrances dont la seule limite est la mort. Il arrive ainsi que l'enfer terrestre précède des péchés futurs, hypothétiques, et probablement imaginaires. Faudrait-il accepter ces épreuves comme étant la conséquence du péché d'Adam et Ève, un châtiment juste et mesuré ? L'idée d'un Dieu qui joue aux dés pour distribuer jusqu'aux enfants des maladies cruelles, invalidantes ou mortelles, heurte le bon sens.

À propos du séisme de Lisbonne de 1755, Voltaire écrit :

*Cent milles infortunés que la terre dévore
Qui, sanglants, déchirés et palpitants encore
Enterrés sous leurs toits, terminent sans secours
Dans l'horreur des tourments leurs lamentables jours
Aux cris demi formés de leur voix expirantes
Au spectacle effrayant de leurs cendres fumantes
Direz-vous ce sont là les salutaires lois
D'un être bienfaisant qui fit tout par son choix ?*

Les hécatombes se succèdent dans une surenchère sans fin : le tsunami du 26 décembre 2004 dans l'océan Indien a fait plus de 250'000 morts ; le tremblement de terre du 12 janvier 2010 dévaste Port-au-Prince, en Haïti, et tue 300'000 personnes. Puisque « pour Dieu, rien n'est impossible », on peut parier que le record sera battu.

Certains y voient des châtiments divins qui ne frappent que des pécheurs ayant mérité leur sort, tandis que d'autres, dans leur volonté irraisonnée d'y voir de l'amour, vont jusqu'à prétendre que le Seigneur met plus rudement à l'épreuve ceux qu'Il aime le plus !

Lorsque tout va bien, il est rassurant de penser que *Quelqu'un* gère. Mais, que survienne un malheur, la frustration exige un coupable. Puisque ce ne peut être Dieu qui suit des plans obscurs, c'est nous les coupables. Et là, la religion se régale ! C'est ainsi que Jean d'Isieu, dans *Signé Catherine* paru en 1960, met les paroles suivantes dans la bouche d'un prêtre qui s'adresse à une jeune fille définitivement clouée dans une chaise roulante :

Comme une bonne sœur dans son couvent, Catherine, tu es là dans ton fauteuil. C'est le cloître que le Seigneur t'a choisi Lui-même.

Pour répartir les responsabilités, raconter une fable ne suffit pas. Le malheur frappe les hommes chaque jour, et la religion célèbre l'amour divin. Pour les croyants, les actes sont assurément divins, alors que pour les autres la Parole n'est que discutable. Pour être crédible, une théorie explicative ne doit pas être démentie par les faits observés. Ce qui est apparent est injuste, mais le croyant imagine que Dieu apporte les corrections nécessaires dans l'invisible. Bref, il faudrait croire le contraire de ce que l'on voit.

Pour punir par amour, il faut présenter des justifications convaincantes, et la diversité des religions montre que l'information a été insuffisante. Si, d'une part, l'arbitraire du Tout-Puissant n'accorde aucune protection ni aucun droit aux plus faibles et, d'autre part, la doctrine religieuse nous interdit de Lui attribuer de l'indifférence, alors la religion nous donne du Ciel une représentation tellement contradictoire et aberrante qu'elle ne peut être qu'erronée. Qu'est-ce qui prime : la prétendue vérité de la doctrine ou la véracité des faits ? C'est une pensée inconsistante et immature que de croire en un Dieu plein de bonté, mais qui ne respecte pas les droits humains.

Dans la catégorie « Qui aime bien châtie bien », l'Église a bien compris le message céleste. C'est ainsi que Jeanne d'Arc a été jugée par un évêque, condamnée pour hérésie et brûlée vive, puis, 25 ans plus tard, innocentée et réhabilitée, et finalement canonisée au XX^e siècle. La souffrance accordée est signe d'amour puisqu'elle est rédemptrice.

Les dieux de l'Olympe étaient capricieux et distribuaient bienfaits et malheurs selon leurs humeurs changeantes. En traduisant dans un vocabulaire plus actuel, nous dirions « au gré du hasard des lois naturelles ». Les conceptions polythéistes de l'Antiquité étaient en meilleur accord avec l'expérience quotidienne que les religions monothéistes.

On prétend que la foi est un soutien dans les difficultés de la vie, mais on observe souvent le contraire : lorsqu'un deuil ou une maladie survient, le croyant se met dans un état de révolte contre ce qu'il ressent être une injustice, tandis que le non croyant manifeste une

meilleure acceptation des lois naturelles. Lorsque des parents perdent un enfant, ils se demandent « Pourquoi est-ce précisément à nous que cela arrive ? Qu'avons-nous fait au bon Dieu pour mériter cela ? ». La croyance en un Créateur génère le problème artificiel des sautes d'humeurs divines, parfois hostiles.

Au contraire, dans une vision non religieuse, les événements ne sont pas le fruit de la volonté d'un démiurge et n'obéissent à aucun plan. La question du pourquoi est objectivement sans objet et se réduit à exprimer un malaise. N'est-il pas moins dramatique de simplement penser « *Je n'ai pas eu de chance. Mais le hasard n'ayant ni intention, ni mémoire, je n'étais pas personnellement visé. Aucun mauvais esprit ne me veut du mal, comme aucun ange ne me protège. L'homme n'est pas poursuivi par la malédiction du péché originel. L'avenir n'étant ni prédéterminé, ni écrit, tout reste ouvert, y compris le bonheur.* » ?

Dans une attitude plus constructive encore, on peut se demander « Comment surmonter cette difficulté ? Quels objectifs viser ? », ce qui interroge, non le sens que la vie a, mais le sens à donner à sa vie. Ce serait une occasion de grandir et de se comporter en adulte responsable.

Dieu sera-t-il bon dans l'au-delà ?

Si ton œil droit est pour toi une occasion de péché, arrache-le et jette le loin de toi : il t'est plus avantageux de perdre un seul de tes membres que de voir tout ton corps jeté dans la géhenne.

Mt 5 29

Et si ta main est pour toi une occasion de péché, coupe-la : mieux vaut pour toi entrer manchot dans la Vie que de t'en aller avec tes deux mains dans la géhenne, dans le feu qui ne s'éteint pas.

Marc 9 43

Quel sympathique accueil, plein de chaleur, de bonté et d'amour ! Et honni soit celui qui y verrait une justice implacable, vengeresse et barbare.

Le proverbe « Qui aime bien châtie bien » est moins l'expression d'une sagesse que la recherche d'une justification infondée à des pratiques douteuses.

Je propose de comparer :

- *Barbe-Bleue : Je te remets toutes les clés du château et tu peux ouvrir toutes les portes, sauf celle-ci. Si tu désobéis, c'est la mort.*
- *Yahvé : Je te donne tous les arbres de l'Éden et tu peux en goûter tous les fruits, sauf celui-ci. Si tu désobéis c'est la mort.*

Michel Bavaud, *Petites réflexions d'un vieillard*

Les théologiens sont situés devant une montagne d'absurdités avec pour mission de les réduire ou, tout au moins, de les contourner. Leur tâche pourrait paraître impossible, mais ils disposent d'une réponse polyvalente qui consiste à déclarer : « Il s'agit d'un mystère et il faut faire confiance au Seigneur. » On touche ici la nature de la foi : il faut accepter l'incohérence et l'injustice et s'en remettre avec confiance à Dieu et à ses ministres.

Dieu est-il paradoxal ?

Le péché originel

Jardin d'Éden : irresponsabilité yehvahique

Ce Yehvah place au même endroit l'homme, la femme, les deux arbres interdits et un serpent tentateur. Soit il est stupide ou inconscient, soit il souhaite volontairement que survienne un accident. Que penser de parents qui laisseraient seuls deux enfants dans un jardin avec de l'essence, des allumettes et un petit cousin pyromane ? Admettons que des parents soient humainement faillibles ou inconscients. Interrogeons-nous sur le sérieux d'un dieu humainement faillible ou inconscient ? Si Yehvah, prétendu omniscient, omnipotent et omniprésent n'est ni faillible ni inconscient, c'est que dans ce cas il est pervers et criminel. Il met tout en œuvre pour que mathématiquement se produise un accident fatal pour s'octroyer le droit de punir en sus.

Yaacov Levy

Aberration conceptuelle et morale

La femme est accusée du « péché » originel pour avoir goûté au fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. De facto, elle ne connaissait pas le bien et le mal avant de goûter au fruit. Ipso facto elle était non-consciente du mal et ne pouvait faire mal. In extenso elle est innocente car non consciente. Certes responsable mais non coupable. À nouveau le dieu de miséricorde omniscient, omnipotent et omniprésent punit injustement un acte qu'il a lui-même provoqué. Par qui Yehvah va être puni pour mise en danger volontaire et iniquité ? Puisque devant n'importe quelle cour de justice, Ève serait innocentée et Yehvah condamné.

Yaacov Levy

Pour mettre la Rédemption en perspective, il ne faut pas perdre de vue qu'elle fait suite à la malédiction du péché originel par lequel les descendants d'Adam et Ève ont été condamnés avant même d'être nés. La Rédemption, dont l'effet essentiel est une levée de la punition pour certaines personnes, ressemble moins à un acte d'amour qu'à une correction partielle d'une injustice.

Dieu nous aurait envoyé un Sauveur il a 2000 ans. Or, l'être humain, plus précisément Homo sapiens, existe depuis environ 300'000 ans. N'est-il pas étrange que Dieu ait laissé l'humanité macérer dans l'ignorance et l'erreur pendant 298'000 ans ? Son amour infini aurait-il eu une panne ? Attendre si longtemps avant de lancer une opération de secours ne

correspond pas à l'idée que nous nous faisons ni d'un sauveteur, ni d'un Sauveur. Le manque d'empressement à nous venir en aide cadre mal avec l'enseignement de l'Église sur l'amour de Dieu et rend le récit de la Rédemption douteux et peu crédible. L'épisode chrétien ne représentant que 0.7 % de l'histoire de l'humanité, il est loin de représenter la spiritualité. Si la Révélation a suivi un plan, celui-ci a été défaillant.

De plus, comme en témoigne la multiplicité des religions, l'annonce de la Bonne Parole a été bâclée. Alors que la marque Coca-Cola est universellement connue et que chacun sait distinguer l'original de la copie, pourquoi Dieu n'a pas été capable d'en faire autant ? À supposer qu'on sache quelle est la « vraie foi », l'abandon de tant d'humains à l'erreur, l'ignorance ou l'incertitude tend à discréditer la thèse de l'origine divine de la Révélation. Dieu nous juge sur la base de « règles du jeu » dont seule une minorité d'êtres humains a été instruite. Certains sont nés plus loin du Paradis que d'autres, et le sentiment de justice peine à trouver son compte. Le jeu est déloyal, mais nous sommes contraints d'y participer.

L'apparition du christianisme possède les caractéristiques et les imperfections d'une création humaine. À l'échelle de la planète, aucun message divin n'émerge du bruit de fond, sauf à considérer que Dieu soit aphone ou qu'Il nous invite à un jeu de devinettes. Discourir contre le relativisme religieux ne lève en rien l'objection. De plus, parmi les chrétiens, seule une minorité d'élus sera sauvée. La Rédemption se limiterait-elle à un canot de sauvetage étriqué, réservé à quelques privilégiés ?

Une autre invraisemblance tient en ceci : Dieu ne peut pas demander aux hommes de pardonner à leurs ennemis et, au mépris de la cohérence, menacer les pauvres pécheurs des pires châtiments. Peut-on accorder sa confiance à un Être qui semble agir selon le principe « Faites ce que je dis, mais pas ce que je fais » ?

D'abord, il faut désobéir. C'est le premier devoir quand l'ordre est menaçant et ne s'explique pas.

Maeterlinck, Ariane et Barbe-Bleue

L'explication de l'Église, le recours aux mystères, se contente de jeter un voile verbeux sur des incompatibilités qui discréditent la doctrine. C'est aussi se démunir de tout esprit critique au point de renoncer à faire usage de la raison.

Selon la logique, toute théorie contenant une contradiction interne permet de prouver n'importe quelle assertion, ainsi que l'assertion contraire. Une telle théorie n'est pas une explication rationnelle acceptable ; elle doit être corrigée ou abandonnée. La sérénité du cœur ne peut pas s'établir dans la confusion de l'esprit. Que Dieu soit ineffable est acceptable, mais Il ne saurait être absurde. Le croyant y voit, certes, un problème, mais, en toute inconséquence, pas de quoi mettre en doute ses convictions. La foi est confiance

aveugle, ce qui montre que ce sentiment ignore la raison. Accepter de vivre dans des contradictions, c'est se condamner au malaise perpétuel. Pour se fier malgré tout à un Dieu bien réel, il faut fermer les yeux pour ne plus voir la misère, se boucher les oreilles pour ne plus entendre les plaintes, et beaucoup prier, à deux genoux, jusqu'à l'étourdissement !

Dieu est un mythe ou une force impersonnelle

L'homme est doué de raison. Malheureusement, cela ne signifie nullement qu'il soit gouverné par la raison car, le plus souvent, il met son intelligence au service de ses passions. Cependant, malgré des efforts spéculatifs séculaires, les théologiens ont échoué dans leurs tentatives de présenter une doctrine cohérente et ont dû recourir à l'expédient des mystères, ce qui montre que la foi est un amalgame hétéroclite, un bricolage inconsistant, dont nul esprit n'a pu trouver le liant. Asséner que le mal est le fruit de la liberté est manifestement incongru. Même si Dieu n'assume qu'une responsabilité indirecte, il serait insensé de soutenir qu'Il n'y est pour rien. Il n'est pas raisonnable de faire reposer la responsabilité ultime sur un être spirituel, doué de bonté et d'amour, qui suivrait un plan ténébreux. Au lieu de surmonter les paradoxes dont sont truffés les religions traditionnelles en mettant le bon sens en veilleuse et en se réfugiant dans l'irrationnel, mieux vaut abandonner les susdites religions. Suprême vanité de l'homme qui se prend pour « un élu », Dieu n'est ni bon, ni paradoxal, car mythique. La probabilité que « la vraie foi » se niche dans l'un des monothéismes est infime. Dieu est bon comme Pégase est ailé.

Sachant que notre cerveau a une propension naturelle à créer des mythes et à les faire évoluer, nous pouvons enrichir notre culture en prenant du recul et en considérant les mythes pour ce qu'ils sont : des histoires merveilleuses, mais fictives. Dieu n'est que le miroir des préoccupations humaines. C'est la raison pour laquelle il varie selon les cultures et évolue au fil de l'histoire.

L'existence d'un Créateur est une question secondaire, car il nous importe davantage de savoir s'il est vrai que nous serions éternels et que notre bonheur post-mortem serait conditionné par notre pratique religieuse. Il y a de quoi douter de l'existence du Dieu qui juge, récompense ou punit.

Pour expliquer les incohérences, les catastrophes, les malheurs, les injustices et l'arbitraire, le hasard impersonnel de la nature est plus satisfaisant pour l'esprit. Dépourvue d'intention, la nature, qui mélange bonté et cruauté, possède de nombreuses qualités. Elle nous a conçu et nous en sommes une parcelle consciente. Nous pouvons donc la respecter et l'aimer comme notre mère et comme nous mêmes.

Comme nous n'avons trouvé aucun être surnaturel à qui faire endosser une partie de nos responsabilités, c'est donc à nous les hommes d'assumer les conséquences de nos décisions et le déroulement de notre histoire.

En transformant les mythes en vérités, les doctrines religieuses sont imbuvables. Croire n'est ni une évidence, ni un devoir, ni une nécessité. La religion reçue en héritage peut être légitimement refusée.

Le paradis et l'Enfer

Le paradis

Au paradis d'Allah, chaque croyant fidèle disposera de 72 vierges à déflorer. Comme il n'y a aucune raison pour que le Dieu des chrétiens soit moins généreux que celui des musulmans, la jalousie n'est pas de mise. Il n'y a cependant pas de quoi s'enflammer car, en les répartissant dans le temps, cela fait infiniment moins qu'une vierge par milliard de siècles. Quelles frustrations en perspective !

Tout en se référant à une espérance déconnectée de toute réalité, les croyants affirment que leur foi leur est nécessaire. Cette posture est riche en enseignements, non sur Dieu, mais sur les ressorts de la psychologie humaine : ce sont les désirs qui suscitent la foi. Dans la religion qui nous vend des rêves, il y a quelque chose évoquant irrésistiblement Don Quichotte : les mirages !

La menace infernale

Certains avatars de l'adage « Qui aime bien châtie bien » sont flamboyants.

Les Églises dressent l'apologie de l'amour de Dieu sans insister autant qu'autrefois sur l'intimidation qui l'accompagne :

Le Fils de l'homme enverra ses anges, qui ramasseront de son Royaume tous les scandales et tous les fauteurs d'iniquité, et les jetteront dans la fournaise ardente : là seront les pleurs et les grincements de dents.

Matthieu 13 41-42

Les croyants retiennent leur souffle, mais trouvent juste que Dieu recoure à des tourments éternels. On se serait attendu à une justice plus soucieuse de proportionnalité, car, sur terre, même infligée par les pires sadiques, toute peine a une fin. De plus, la justice qui respecte les droits humains ne recourt pas à la torture punitive.

Quel saisissant contraste avec le message de pardon :

Eh bien ! moi je vous dis : Aimez vos ennemis, priez pour vos persécuteurs !

Matthieu 5 44

Malheureusement, toute démarche qui relève du principe « Fais ce que je dis, mais pas ce que je fais » peine à convaincre. Voilà une contradiction interne dont l'énormité discrédite gravement la Bible et montre clairement l'impossibilité logique que la doctrine chrétienne du Jugement dernier soit Vérité.

Plus de circonspection devrait se manifester face aux idées reçues. On sait qu'il circule beaucoup d'histoires imaginaires et absurdes. L'Enfer en est une, et imbuvable de surcroît.

L'appétence pour la foi doit être bridée par la double nécessité de la cohérence et de la justice.

La vérité absolue présente le défaut rédhibitoire d'être multiple

Alors que la science n'établit que des vérités provisoires au prix de gigantesques efforts, la vérité religieuse est absolue, immuable et nous est simplement donnée à croire. Quel contraste ! Les amateurs de la Vérité ont donc grand avantage à éviter les sciences et à entrer en religion.

Dans le domaine religieux

La vérité est donnée. Elle ne demande qu'à être écoutée. Nous pouvons y accéder immédiatement et sans obstacle.

La seule vérité est la parole de Dieu. Par exemple, pour l'Église catholique : « Dieu est l'Auteur de l'Écriture Sainte. La vérité divinement révélée, que contiennent et présentent les livres de la Sainte Écriture, y a été consignée sous l'inspiration de l'Esprit Saint ». Il suffit d'y croire.

L'Église catholique y adjoint des dogmes, dont celui de l'infaillibilité pontificale. Y croire est obligatoire. In fine, la vérité est définie par l'obéissance au Vatican qui proclame la vérité.

De par son origine divine, la vérité est absolue et immuable. Toute tentative de changement est une hérésie, sous réserve des réformes conduites par l'Autorité suprême. La « vérité absolue » fait partie de la rhétorique d'endoctrinement qui sert à asseoir l'autorité de l'Église. Les dogmes sont l'expression des crises d'autorité successives émanant de la caste des évêques.

Jointe au devoir de mission, la vérité absolue est une pente glissante. Puisqu'elle est absolue, on ne peut ni la contredire, ni la refuser. Par devoir moral et par amour du prochain, il faut tout faire pour que tous les hommes se convertissent à la vraie foi. Courte est la distance entre la Vérité et l'intolérance. L'histoire en a gardé de douloureux stigmates. On peut citer les croisades, la mise à mort des hérétiques, le cléricalisme, etc. Qui cherche la Vérité avec passion trouve le conflit. La théologie est sœur de l'Inquisition : l'une décrète la vérité, l'autre sanctionne qui s'en écarte. Lorsqu'elle débute par un V majuscule, la Vérité peut être meurtrière. Dans la recherche de la Vérité, le plus grand des dangers est de croire l'avoir trouvée.

À partir du XVIII^e siècle, les relations entre l'Église et l'État s'étant distendues, la vie publique s'est progressivement libérée de la vérité absolue et de son dépositaire, l'autorité ecclésiastique. Si le « privilège » du catholicisme est de détenir la Vérité, alors il doit être partagé avec les prétentions de toutes les autres religions. Dans l'espace laïque, la vérité est devenue relative, plus réaliste et plus modeste. Éclairée par la raison, elle aussi plus humaine, plus civilisée et plus fréquentable.

Critère de démarcation [selon Karl Popper] : Les idéologies sont irréfutables. Grâce à leur souplesse d'interprétation et leur relative indépendance d'avec le réel, il n'existe aucun argument qui puisse les nier, ni aucun fait qui puisse les démentir. Cependant, les idéologies concurrentes ont les mêmes qualités, ce qui montre leur caractère partiellement arbitraire. Les religions ne manquent pas de déclinaisons diverses et variées. C'est en cela qu'on peut les distinguer des sciences.

L'alliance entre une religion et une philosophie peut être très confortable. C'est ainsi que le thomisme a pu s'ériger en forteresse imprenable dans laquelle l'adepte est convaincu de savoir l'essentiel de tout. Par exemple, un thomiste ne croit pas en Dieu – ce serait tomber dans l'hérésie fidéiste -, mais sait que Dieu existe puisque Thomas d'Aquin l'a démontré. Quel orgueil ! Giordano Bruno (1548-1600) disait déjà que « L'erreur de l'Église, c'est de croire qu'il n'y a qu'une seule manière de philosopher : celle d'Aristote et de Thomas d'Aquin. »

Aujourd'hui encore, le néo-thomisme demeure la philosophie officielle de l'Église. Mais si, comme il se doit, le vrai philosophe a la modestie d'admettre qu'il n'a que peu de réponses définitives aux questions qu'il se pose, alors le néo-thomiste n'est qu'un présomptueux et un prétentieux. L'absence de modestie se nomme arrogance.

Les idéologies sont nombreuses et se contredisent entre elles. Chaque courant religieux possède sa vérité spécifique qui est brandie comme le drapeau d'un clan : « Ma religion est la vraie, et je déplore que chacun ait la sienne. Si tous les êtres humains étaient correctement éclairés, ils auraient tous la mienne ! » Si, en matière de foi, une religion sanctifie l'obéissance et l'élève à la dignité de vertu, méfiez-vous : croire vous rendra captif !

Dans le domaine scientifique

La recherche de la vérité est une tâche difficile et exigeante. L'étude des sciences nous donne une leçon de modestie.

Le vrai est ce qui est vérifiable. Il n'y a pas de science sans vérification : d'autres équipes doivent refaire les expériences, les observations, et les raisonnements, en toute indépendance. L'autorité, si prestigieuse soit-elle, n'est pas un argument recevable. Au contraire, apporter des preuves qui contredisent un personnage célèbre peut apporter la gloire. La vérité doit résister à la critique.

Principe de révision : Les vérités doivent être constamment mises à jour en fonction des nouvelles données. Il s'ensuit que la vérité est évolutive. Un modèle scientifique reflète les connaissances du moment ; il est le meilleur connu, sans pouvoir juger de la perfection de sa véracité. Par exemple, le modèle astronomique de Ptolémée, avec la Terre au centre du

monde et le mouvement circulaire des astres, était scientifique avant qu'on ait trouvé mieux. La science n'est pas apte à présenter la vérité ultime.

Dans quelques rares domaines, essentiellement en mathématiques et en logique, on peut émettre des vérités définitives. Mais ces disciplines, limitées à l'étude de la cohérence de constructions intellectuelles, n'affirment rien à propos du monde réel.

L'exposition des faits et l'argumentation rationnelle suffisent pour convaincre. La vérité possède une force propre qui la fait s'imposer par elle-même. L'usage de la manière forte est insensé. Imposer la vérité n'appartient pas à la vérité, mais à la dictature.

Critère de démarcation [selon Karl Popper] : Les vérités sont réfutables (ou falsifiables), c'est-à-dire qu'elles sont exposées à être contredites par des observations ou des expériences. Par exemple, les expériences de Michelson-Morley ont conduit Einstein à bouleverser complètement la physique classique de Newton.

La vérité et l'erreur ne sont pas symétriques. Une seule expérience suffit pour prouver qu'une théorie est fautive. Par contre, des expériences répétées ne montrent pas qu'une théorie est vraie, mais seulement que la théorie est, selon les connaissances actuelles, compatibles avec les faits. Finalement, on ne peut pas savoir si une théorie est vraie, mais on peut écarter les théories fautes.

Les vérités sont universelles. La même science vaut pour tous les hommes.

La Vérité absolue relève de la rhétorique de propagande

On sourit aux déclarations enfantines telles que « Mon père est le plus fort, le tien est nul ». Les déclarations d'adultes telles que « Ton dieu est un faux dieu. Seul mon Dieu est le vrai » prêteraient aussi à sourire si elles n'étaient pas génératrices d'exclusion, de discrimination, de conflits et de guerres.

Lorsque l'homme s'attache à une idée et décide de ne plus la remettre en question, il l'appelle vérité. Le contraire de la vérité n'est pas seulement le mensonge, mais aussi la conviction assaisonnée de naïveté et de manque d'esprit critique. La soif de vérité pousse à croire à des chimères. Lorsqu'elle est absolue, la vérité aspire à exercer le monopole de l'idéologie. Alors que la vérité scientifique est universelle, n'est-il pas piquant que la vérité absolue et immuable présente le défaut rédhibitoire d'être multiple ? Que les dieux s'arrangent d'abord entre eux pour nous envoyer un message commun ! Mais, comme les divinités ont été créées par les hommes, la cacophonie des croyances peut prospérer.

Pire, ces êtres imaginaires ont des effets bien réels. Le désir de propager la vérité absolue est générateur d'oppression. Peut-on établir que les guerres de religions ont fait moins de victimes que l'ensemble des crimes crapuleux ? La vanité de se croire dépositaire de la Vérité

a largement contribué au sentiment de supériorité et à l'attitude paternaliste qui ont prévalu durant la colonisation.

Les hommes s'entendront quand nul n'aura la prétention de détenir la vérité.

Heinrich Heine

La religion étant une affaire culturelle, la référence à la vérité n'est qu'une rhétorique de propagande. Il est nécessaire d'échapper au totalitarisme de ceux à qui « la Vérité » a été révélée.

Mieux que la Vérité : la décision éclairée par la raison

La vérité est une notion théorique et idéale. Dans le monde réel, elle se réduit à une estimation du degré d'incertitude. Puisque la vérité absolue n'est qu'adhésion à de faux savoirs, réservons notre engagement à ce qui est universel, à l'écart des chapelles. Tout ce qui est fondamental, comme l'humanisme hérité du siècle des Lumières, les droits humains, la démocratie, le respect des minorités, la recherche du bien commun, n'est pas fondé sur la Vérité Absolue mais, en meilleure conformité avec la condition humaine, sur des décisions qu'il serait déraisonnable de ne pas prendre. Qui voudrait vivre dans une société régie par la force brute et dépourvue de respect envers les personnes ?

Il est nécessaire d'échapper au totalitarisme de ceux à qui la vérité a été révélée. La Vérité religieuse n'est nullement nécessaire à la bonne marche de la société. Fondons l'enseignement, non sur l'autorité fût-elle d'Église, mais sur le développement de la raison et du sens critique dans un cadre laïque.

Moralité

Vous pensez avoir touché la Vérité ? En renonçant à l'imposer aux autres, vous pouvez vous hisser plus haut encore et atteindre la sagesse.

Foi, sciences et épistémologie

Rien n'est pire que la foi qui donne l'illusion de la connaissance ultime, par exemple la prétention du catholicisme d'être dépositaire de la Vérité. Prendre conscience de notre ignorance conduit à une attitude plus modeste qui est aussi plus conforme à notre condition humaine.

De la sujétion à l'affranchissement

Par rapport à la religion, l'histoire des sciences est essentiellement celle du passage de la sujétion à l'affranchissement.

En 391, l'empereur Théodose I^{er} décrète que le christianisme est la religion d'État de l'empire romain. En interdisant les cultes « païens », il met en place une intolérance généralisée et institutionnalisée à laquelle les autorités ecclésiastiques coopèrent avec enthousiasme. Par exemple, en 393, il fit interdire les jeux olympiques jugés trop païens.

L'attitude autoritaire de l'Église s'appuie sur la doctrine de la « persécution juste » d'Augustin (354-430), évêque d'Hippone et docteur de l'Église :

Si nous voulons donc être dans le vrai, disons que la persécution exercée par les impies contre l'Église du Christ est injuste, tandis qu'il y a justice dans la persécution infligée aux impies par l'Église de Jésus-Christ. [...] L'Église persécute pour retirer de l'erreur, les impies pour y précipiter. Enfin, l'Église persécute ses ennemis et les poursuit jusqu'à ce qu'elle les ait atteints et défaits dans leur orgueil et leur vanité, afin de les faire jouir du bienfait de la vérité, les impies persécutent en rendant le mal pour le bien, et tandis que nous n'avons en vue que leur salut éternel, eux cherchent à nous enlever notre portion de bonheur sur la terre. Ils respirent tellement le meurtre qu'ils s'ôtent la vie à eux-mêmes, quand ils ne peuvent l'ôter aux autres. L'Église, dans sa charité, travaille à les délivrer de la perdition pour les préserver de la mort; eux, dans leur rage, cherchent tous les moyens de nous faire périr, et pour assouvir leur besoin de cruauté, ils se tuent eux-mêmes, comme pour ne pas perdre le droit qu'ils croient avoir de tuer les hommes.

[Lettre 185 d'Augustin à Boniface, préfet militaire en charge de la répression des donatistes] Notons que le lobby chrétien a fait retirer cet extrait de Wikipédia.

La chasse aux hérétiques est ouverte. Elle dura environ 1400 ans.

En 1233, le pape Grégoire IX confie au tribunal d'exception *Inquisitio hereticae pravitatis* le soin de démasquer et condamner les hérétiques et les catholiques non sincères. L'Inquisition fera immédiatement preuve de brutalité dans la chasse aux cathares.

Au XIII^e siècle, dans son travail de synthèse réunissant la philosophie d'Aristote et la théologie catholique, Thomas d'Aquin a fait bénéficier l'Occident des sciences de l'Antiquité

grecque. Malheureusement, sa doctrine a été fixée dans l'enseignement officiel de l'Église. Tout travail scientifique ne pouvait se faire que dans ce cadre strict. La théologie étant la reine des sciences, les sciences naturelles devaient se mettre à son service.

Les autorités ecclésiastiques surveillaient attentivement toutes les publications. Par une bulle promulguée en 1501, le pape Alexandre VI interdit l'impression d'ouvrages sans autorisation ou examen préalable dans toute la chrétienté, sous peine d'excommunication. Auteurs, imprimeurs, colporteurs et lecteurs sont tous punissables. Ainsi, en 1545, un simple lecteur, Lazare Drilhon, apothicaire à Toulon, finit au bûcher pour avoir caché dans un bahut trente ouvrages d'inspiration protestante. Mais des peines plus légères pouvaient être prononcées pour des fautes moins graves : nez fendu, mains coupées, oreilles tranchées, pilori, galère, etc.

Paul IV, devenu pape après avoir été à la tête de l'Inquisition romaine, institue en 1559 l'*Index librorum prohibitorum*, c'est-à-dire la liste des livres interdits. Dans la foulée, Giordano Bruno a été brûlé vif en 1600 pour avoir prétendu que chaque étoile est un soleil entouré de planètes dans un univers infini. Et le procès de Galilée n'est pas une anecdote, mais une conséquence inévitable d'un système totalitaire.

À partir XVII^e siècle, la virulence de l'Inquisition ayant diminué, les sciences se sont émancipées de l'Église et du « savoir » aristotélicien. Elles ont pris leur autonomie, ce qui a permis le développement qu'on leur connaît.

Dans les universités, les facultés de sciences étaient subordonnées aux facultés de théologie. Une des premières facultés de sciences à obtenir un statut d'égalité par rapport à la faculté de théologie a été celle de Göttingen, en 1737, grâce à l'esprit des Lumières cautionné par Georges II, roi d'Angleterre et électeur de Hanovre.

En 1759, le pape Clément XIII publie l'encyclique *Damnatio, et prohibito* qui met à l'index l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert. La religion condamne la connaissance scientifique, car celle-ci menace la foi.

En abandonnant le terrain des sciences naturelles, le thomisme est reconduit, au XIX^e siècle, sous la forme du néo-thomisme. Aujourd'hui encore, il fait partie de l'enseignement officiel du Vatican. Congénitalement privé d'un principe de révision, il est figé dans la sclérose.

Si les sciences se sont enfin libérées de la tutelle séculaire de l'Église, on ne peut en dire autant de la philosophie. Certains philosophes sont privilégiés. Alors que les scientifiques en sont encore à chercher péniblement des parcelles de vérité, les néo-thomistes peuvent se vanter d'avoir directement accès à la vérité absolue, à la condition toutefois de rester enchaînés aux directives du Vatican.

Après plus de trois siècles de divorce, la foi et les sciences sont compatibles, mais seulement dans la mesure où elles traitent de domaines disjoints. La profonde antinomie qui les sépare se justifie par des systèmes de valeurs et des critères de vérité complètement différents.

Alors que la religion rabâche des mythes ancestraux et n'évolue que lentement et à contre-cœur sous la pression des transformations sociales, la science fait rapidement progresser notre connaissance de la nature. L'apparente stabilité des religions a peut-être un caractère rassurant.

Isaac Newton n'est pas seulement le père de la physique classique. Il était aussi théologien et alchimiste. Il a étudié à fond la chronologie des prophéties bibliques et écrit des textes sur les hérésies antiques et les religions païennes. Il a aussi produit une quantité de manuscrits sur l'alchimie, sujet qui l'a préoccupé durant au moins 30 ans, jusqu'à l'explosion de son laboratoire en 1696. Il illustre que la production d'une œuvre répondant aux critères de la science moderne n'implique pas que l'esprit de son auteur soit entièrement rationnel. Plus généralement, chez beaucoup de scientifiques, cohabitent, selon les modalités les plus diverses, sentiments religieux et sciences rationnelles, parfois au prix d'un certain trouble dissociatif de l'identité.

Les terrains explicatifs

Il y a plus de guérisons inexplicables dans les hôpitaux que dans les lieux de pèlerinage.

Jeannie C. Moria

Les causes sont traditionnellement classées en surnaturelles ou naturelles, ce qui s'exprime par des comportements divergents. Une explication surnaturelle renvoie à des pratiques culturelles telles que les prières, les pèlerinages et les offrandes, dont l'issue est abandonnée à la chance. À contrario, l'explication naturelle s'inscrit dans le développement de connaissances et de techniques qui aboutissent à des capacités effectives d'action sur le réel.

Deux visions du monde s'affrontent :

- Dans l'une que nous appellerons « magique », l'univers est régi par des forces spirituelles obscures, mystérieuses, sur lesquelles certaines personnes (guérisseurs, prêtres, magnétiseurs, voyants, ...), par l'intermédiaire de rituels (prières, imposition des mains, cérémonies religieuses, pendules, boules de cristal, ...), peuvent exercer un certain pouvoir (guérir, transformer le pain en la chair du Christ, prédire l'avenir, ...).

- Dans l'autre que nous nommerons « rationnelle », l'univers est exclusivement régi par les lois de la physique, de la chimie, de la biologie et des autres sciences de la nature.

En d'autres termes, la question décisive est celle de l'attitude devant un mystère :

- Le scientifique récolte des indices, explore des explications, vérifie des hypothèses, etc. Symboliquement, on pourrait représenter son activité par celle d'un Sherlock Holmes et qualifier son attitude de rationnelle ; c'est ainsi qu'il perçoit l'apparition de l'homme comme un continuum de l'évolution ;
- Le religieux s'agenouille et se met en relation avec un au-delà qu'il perçoit émotionnellement. Il se soumet à une prétendue « loi » dictée par la culture de ses aïeux. C'est ainsi qu'il voit, dans l'évolution des espèces, une rupture abrupte : à un certain moment, un hominidé a reçu une âme immortelle.

Il est insatisfaisant pour l'esprit de croire que ce que l'on perçoit à travers la connaissance scientifique n'est pas représentatif de ce qui existe. On peine à croire en des divinités qui réagiraient à des rituels comme on active une machine en pesant sur un interrupteur. Par ailleurs, il est dommage que l'offre des prestations surnaturelles soit si étroite : pas de guérisseurs de cancers, et tant de besoins humains ne sont pas couverts ! Les dieux seraient-ils pingres ?

À l'époque où toute maladie était soignée par des saignées ou des lavements, il valait mieux appeler un prêtre plutôt qu'un médecin au chevet du malade, mais les temps ont changé. Puisqu'une maladie peut être prévenue par une vaccination ou soignée par un antibiotique, elle n'est ni une fatalité, ni une punition divine. Une des fonctions de la religion étant de nous prémunir contre les malheurs, les progrès de la médecine et le développement des compagnies d'assurances sont deux motifs pour lesquels les besoins religieux sont en régression.

Certaines images nuisent à une saine compréhension de notre univers. Ainsi en va-t-il du Grand Architecte que l'on imagine en train de dresser un Plan qui contient tous les détails de l'avenir sans ne rien laisser au hasard, qui prescrit tous les destins, et contrôle le déroulement de l'histoire de l'univers afin d'atteindre la Cause finale fixée de toute éternité. Avec de telles conceptions, il est impossible de comprendre l'esprit des sciences actuelles.

Selon Karl Popper, tandis que le trait caractéristique des sciences n'est pas de rechercher la vérité, mais de débusquer l'erreur, la spécificité de la religion est de déclamer une vérité située hors du champ expérimental et qui, de ce fait, ne peut être ni infirmée, ni investie de crédit.

Selon les observations avérées, la nature évolue en tâtonnant, sans aucun plan pré-établi, en profitant des opportunités, sans intentionnalité et sans but. La science explique l'histoire de l'univers, de la terre, de la vie et de l'homme par des lois dans lesquelles le hasard est capable de créer, de sélectionner et d'orienter. Le hasard est une nécessité scientifique. Malheureusement, malgré les progrès culturels, notre cerveau est resté préhistorique et conserve un penchant naturel pour les explications anthropomorphiques. Il peine à admettre que l'avenir n'est écrit nulle part et que nous ne sommes nullement déterminés par un destin. La liberté de l'homme supporte la totalité de sa responsabilité.

La croyance sert à conjurer la peur du hasard et à introduire dans la nature une intentionnalité, rassurante pour les sentiments mais perturbante pour la raison : « Nous n'avons pas la maîtrise des événements, mais il y a quelqu'un qui gère. Nous pouvons influencer notre avenir par la prière. » Puisque l'observation des effets n'est pas probante, il suffit de prétendre que ceux-ci se déploieront dans l'au-delà.

Les interventions divines

Croire que les phénomènes incompris sont d'origine divine est une attitude archaïque. Par exemple, l'éruption d'un volcan, la foudre, l'éclipse et le passage d'une comète étaient considérés, dans l'Antiquité, comme des manifestations divines.

On estime qu'un pharaon devait consacrer 30 % de son temps à des rituels en faveurs des dieux. Malgré la débauche des moyens mis en œuvre, l'efficacité de leur « puissance magique » peut être mise en doute. Selon toute vraisemblance, les prêtres des religions d'aujourd'hui ne sont pas supérieurs à ceux de l'Antiquité quant aux résultats obtenus.

À une époque donnée et dans un milieu social où l'on croit aux fantômes, on trouvera aisément des personnes qui témoigneront avoir vu des fantômes. De même pour les revenants, les loups-garous, les démons, les anges, les yétis, les ovnis, les extra-terrestres et autres ectoplasmes. De tels témoignages sont utiles pour éclairer, non des richesses cachées de la nature, mais le fonctionnement parfois aberrant de l'esprit humain.

Avant Pasteur, le renouvellement incessant des animalcules était expliqué par la génération spontanée. Par exemple, les asticots apparaissant « spontanément » dans la viande, on y voyait « par évidence » une foultitude de créations divines. On sait aujourd'hui que ce sont des phénomènes naturels. Les épidémies - peste, choléra, lèpre, syphilis, etc. - ont changé de nature : autrefois des fléaux divins imparables, c'est-à-dire des châtiments destinés à punir les humains pour leurs péchés, elles sont devenues des infections microbiennes à combattre, souvent avec succès. N'est-il pas curieux que l'on puisse se protéger du courroux divin par de simples mesures d'hygiène, ce qui placerait Dieu et les bactéries pathogènes dans la même catégorie de dangers ? Comme l'a démontré la

pandémie du sida, la croyance aux malédictions divines, qui ne mériterait que le rire, est cependant prise au sérieux par certains croyants. Pire encore, elle est exploitée pour stigmatiser certaines catégories de « pécheurs » et demeure une aubaine pour l'activité missionnaire.

On peut postuler que les rares observations qui pourraient paraître miraculeuses aujourd'hui seront des phénomènes naturels demain. Ainsi Dieu, autrefois plus actif qu'Hercule, a été chassé hors du champ des explications admissibles et se retrouve maintenant au chômage partiel.

Les puissants et les riches ont intérêt à ce que l'on croie que les événements se déroulent sous l'influence d'interventions divines. Ils peuvent ainsi placer leurs privilèges sous la protection de Dieu. La Providence consacre ceux qui ont réussi ; les perdants trouveront une consolation dans un autre monde. Voilà une doctrine excellente pour défendre l'ordre établi. On comprend pourquoi les détenteurs de pouvoirs sont généralement d'ardents défenseurs de la religion.

Si l'homme a pu réduire l'ampleur de certaines calamités, comme les maladies, ce n'est certainement pas grâce à des prières ou des cérémonies religieuses, mais au développement des sciences et des techniques. Celui qui refuse d'expliquer la maladie par des causes naturelles trouvera sans peine mille autres explications. Cependant, si le malheur est une punition céleste consécutive à de mauvaises actions, pourquoi les riches sont-ils moins exposés que les pauvres ? Et pourquoi touche-t-il aussi des enfants innocents ? La manière aveugle dont le malheur frappe, sans rapport avec le mérite, ne peut pas relever d'une justice divine.

Voir le surnaturel dans un phénomène naturel, par exemple dans une naissance, c'est dépouiller la nature de sa richesse et de sa profondeur et transposer l'intangible dans des fantasmes. Si tout ce qui est inexplicable devait être surnaturel, nous bénéficierions d'une inépuisable palette d'explications universelles, une sorte d'officine remplies de panacées de la pensée. Expliquer l'existence de quelque chose – univers, vie, être humain – par une création divine ne nous fait progresser que d'un cran dérisoire, car le problème de l'existence de Dieu reste encore inexplicable. Cette explication est bien courte et pauvre ; on a l'impression d'avoir tout dit, mais rien appris. Dieu et ses mystères ne rendent pas le monde plus intelligible. Le recours aux mystères est l'expédient de celui qui est à court d'arguments. Si le monde est un caprice des dieux, il n'y a rien à comprendre ; il ne reste qu'à se soumettre et à prier.

Au cœur du raisonnement des croyants se trouvent des arguments qui procèdent du modèle suivant : « Puisque la science est incapable d'expliquer l'origine de la vie, c'est que

celle-ci a été créée par Dieu. » En suivant le même schéma, on peut imaginer des grecs de l'Antiquité pensant : « Puisque aucun phénomène physique naturel ne peut expliquer la foudre, celle-ci provient nécessairement d'une intervention personnelle et volontaire de Zeus. » Afin d'éviter d'admettre qu'il est ignorant, l'être humain suit les leaders qui ont des avis sur tout, et les plus inspirés sont les prêtres. La foi permet de fixer la doctrine de telle sorte que toute remise en question devienne moralement interdite.

Effectivement, beaucoup de choses sont inexplicables et, actuellement, inexplicables. Mais, que notre ignorance serve à justifier la croyance en Dieu est un argument irrecevable, car fondé sur le vide.

On peut à bon droit se méfier de ceux qui savent si bien ce que Dieu veut. C'est ainsi qu'après le tremblement de terre de Lima de 1746, le vice-roi d'Espagne décréta l'acte de contrition adéquat : les jupes de femmes devaient être rallongées afin de lutter contre la cause véritable du châtement divin, les pensées lubriques !

Dieu intervient-il personnellement à chaque fécondation d'ovule pour insuffler la vie ou créer une âme immortelle ? Les personnes qui souffrent de dédoublement de la personnalité, avec deux consciences, ont-elles deux âmes ou deux demi-âmes ? Les créationnistes nient l'évolution et font appel à un acte du Créateur pour chaque espèce. Si Dieu est libre et agit selon des voies impénétrables, alors la nature est essentiellement incompréhensible ; l'action divine brouille les lois naturelles et fait obstacle à la connaissance du réel. Imaginez un instant que les prières soient exaucées ; alors toutes les expériences sur l'efficacité des traitements médicaux seraient faussées ! Le chapelet pourrait-il remplacer les médicaments ? Non, pour la science, les prières sont inopérantes.

Lors de la famine de 1788 perçue comme une manifestation de la colère céleste, les cérémonies religieuses et les processions, si possible avec des chasses de Saints, ont été multipliées pour obtenir les grâces divines. La prière entérine la fatalité et encourage la résignation. Par contre, en 1815, la France a atténué la disette en important du blé de Russie.

Pour justifier l'existence de Dieu, il est souvent fait appel à l'argument suivant : « Tant de beautés naturelles et tant de complexité ne peuvent être que le produit d'une intelligence surnaturelle. » En retirant les aspects rhétoriques de la formule afin d'en dégager le ressort, l'argument devient : « Si on n'y comprend rien, c'est que c'est Dieu qui l'a fait. » C'est sans doute pourquoi les ignorants ont la foi la plus inébranlable. Si on veut encourager la compréhension de la nature par le développement des sciences - alors que Dieu est la mesure de la méconnaissance des lois de la nature - il est souhaitable d'éviter la foi en un Dieu explicatif.

Bien sûr que les miracles existent : ils s'affichent partout dans les slogans publicitaires, par exemple : « Perdez 20 kg en 2 semaines, sans effort ». Ce qui est possible ne tombe pas du Ciel par miracle, mais provient du travail de chercheurs et de l'effort de chacun. Croire ce qui va au-delà montre que le cerveau humain adopte les fables qui lui font plaisir. Les croyances religieuses sont fondées sur le même principe.

La science n'existant que parce que Dieu se tait, elle est le témoin de l'absence du bon vouloir divin. Puisque la Trinité est un mystère, l'Incarnation est un mystère, l'existence de l'Enfer est un mystère, l'existence du mal est un mystère, le pouvoir explicatif du catholicisme est dérisoire. La croyance selon laquelle « la pensée confuse, ésotérique, hermétique, symbolique, est plus riche et plus aimable que la pensée claire » maintient ses suppôts dans un monde onirique, subjectif, obscurantiste, sans rapport avec le réel.

Au contraire, un rationaliste espère que Dieu, s'il existe, réduise son rôle à celui de spectateur et n'intervienne en aucun cas pour biaiser les lois naturelles. Les miracles étant rares et non avérés, l'observation du monde est compatible avec cette hypothèse. Alors que la posture religieuse nie le hasard et le remplace par le dessein divin, les sciences ont chassé les causes finales de leurs explications ; mais le croyant imagine Dieu manipulant le hasard de la nature. Un Dieu qui n'agit qu'à travers les lois de la nature est inutile puisque les prières, les cultes et les offrandes n'infléchissent pas le cours des événements. L'appel à une force extérieure sans effet sur le fonctionnement du système montre que le scénario est mauvais qui recourt à l'expédient du *Deus ex machina*. Bref, foi et sciences sont compatibles, car le Créateur reste invisible et se fait oublier.

Cependant, l'amour de la vérité et l'amour de la foi sont généralement incompatibles. Le premier enseigne la méfiance envers les apparences et les affirmations mal fondées, tandis que le deuxième cultive la confiance dans la tradition qui cimente le sentiment d'appartenance à une communauté. Il s'ensuit que la vérité se doit d'écarter la foi, et que la foi ne se soucie guère de la vérité objective.

En attribuant aux dieux pré-chrétiens une puissance gigantesque, mais non infinie, ainsi que des failles, les Anciens étaient mieux en accord avec le monde tel qu'il se présente à nos yeux et possédaient une conscience philosophique moins irréaliste que beaucoup de nos contemporains. La foi ne clarifiant pas les mystères auxquels nous nous heurtons, mieux vaut laisser la question ouverte à la curiosité scientifique. Au lieu de rester figées dans « la vérité absolue », les connaissances, même modestes, sont attestées et peuvent s'enrichir pour devenir plus pertinentes.

En résumé, puisqu'on peut comprendre le fonctionnement de l'univers sans faire appel à des interventions divines, le rôle explicatif de Dieu ne présente pas un grand intérêt.

Contrairement à l'attitude religieuse qui n'offre qu'un paradigme creux et stérile, l'ouverture scientifique est un terrain fertile dont les développements sont prodigieux. Les sciences nous apprennent à formuler des hypothèses, à les tester et à rejeter toutes celles qui manquent de cohérence ou ne s'accordent pas avec les faits ou ne sont pas nécessaires, ce qui élimine les croyances religieuses.

Des développements précédents, retenons les postulats suivants :

- Tous les phénomènes observés, qu'ils soient expliqués ou non, sont naturels.
- Il est rationnellement avantageux d'éviter de recourir au surnaturel. En particulier, il est constructif de rechercher des explications naturelles à tout prétendu miracle.
- Le surnaturel est totalement imaginaire.

De l'agnosticisme à l'athéisme

À la frontière entre philosophie et religion

L'agnostique pense que rien ne prouve l'existence ou la non existence d'un créateur (ou de plusieurs) et, par principe, rejette les religions constituées. Cependant, comme il admet que Dieu puisse éventuellement exister, il doit envisager la possibilité, non établie mais pas exclue, d'être soumis au jugement divin. C'est pourquoi sa position face à la religion de son milieu social - ou à celle qu'il a quittée - demeure généralement ambiguë et inconfortable.

Les deux questions centrales de la philosophie sont « 1. Comment gérer l'incertitude de l'avenir, c'est-à-dire que faire de notre ignorance ? » et « 2. Quelles règles vais-je adopter pour gouverner ma vie ? »

- La réponse des croyants est « L'ignorance n'existe plus depuis la Révélation ». Les règles à suivre ont été consignées dans Le Livre.
- La réponse des agnostiques est « Puisque nous ne savons rien, nous renonçons à nous engager dans une religion, mais nous n'excluons pas que Dieu existe et nous juge. Selon le principe de précaution, il vaut mieux en tenir compte et agir avec la prudence du croyant, au moins partiellement. » Les règles à suivre sont ambiguës, chacun choisit celles qui lui semblent essentielles. Souvent, l'agnostique se définit par rapport à une religion dont il n'est pas membre, mais avec laquelle des liens culturels ont été noués.
- La réponse des athées est « Puisque nous ne savons rien, nous n'allons pas nous conformer à de simples hypothèses et allons agir hors de toute religion ». L'athée n'a pas le devoir de suivre des règles, sinon celles qu'il se forge librement et auxquelles il consent librement.

L'agnosticisme est une position facile à atteindre, mais il est difficile de soutenir qu'il faille accorder du crédit à des hypothèses simultanées et contradictoires. Déclarer que le Jugement dernier est entaché d'incertitude ne permet pas de se soulager du sentiment de culpabilité. Nous allons montrer que l'athéisme est le prolongement de l'agnosticisme via le principe de simplicité.

L'agnosticisme

L'agnostique est conscient des limites des connaissances humaines, et les accepte. Si les croyances de nos parents avaient été autres, qu'en serait-il des nôtres ? L'émerveillement devant les beautés de la nature nous indique que la complexité du réel nous dépasse, ce qui contribue à jeter du brouillard sur les croyances. Que savons-nous de l'existence de divinités : Dieu, dieu ou dieux ? Le surnaturel offre un nombre illimité d'explications. Nous

sommes abreuvés d'affirmations diverses, sans preuve crédible. S'il y a « quelque chose » dans l'au-delà sans que nous sachions de quoi il s'agit, c'est que « l'au-delà » ne nous en a pas informé. Nous n'avons donc pas à nous en préoccuper.

Que devient l'âme humaine à notre mort ? Nous n'en savons rien. Parmi les innombrables religions qui existent, à supposer que l'une d'elles soit vraie, quelle est la bonne ? Si nous acceptons de croire en une religion, ne serait-il pas tout autant justifié de croire en une autre ? La foi n'est-elle pas un héritage culturel qui, comme une langue ou une tradition, ne serait ni vraie, ni fausse, mais simplement donnée à pratiquer en tant que conformisme socio-culturel ?

L'existence du mal est une offense à la perfection divine. Les chrétiens frisent l'incohérence en soutenant simultanément que Dieu est nécessaire à l'explication du monde et que l'existence du mal est un mystère. Mais les théologiens possèdent une méthode universelle capable de résoudre n'importe quel problème : « C'est un mystère, mais celui qui a la foi place sa confiance en Jésus-Christ ». Les invraisemblances et les contradictions se dissolvent dans la foi. La bonté ou la toute puissance divine ne devant pas être mise en doute, ne serait-il pas plus sensé de dire simplement : « l'explication du monde, ainsi que l'existence de Dieu, sont des mystères » ?

Croire consiste à adopter une doctrine parmi d'innombrables doctrines. Celui qui dit « C'est vrai pour moi » renonce à l'objectivité pour se confiner dans une subjectivité, généralement partagée par une communauté et entretenue par tradition. Ne pas accepter les limites de notre savoir est déraisonnable. Une question est intéressante dans la mesure où elle peut constituer un champ de recherches. Par contre, lorsqu'on aborde une question désespérée, il faut limiter l'investissement. Multiplier les hypothèses à l'infini est stérile. En adopter une rétrécit le champ de vision. Croire en bloc à un multi-pack de dogmes prêts à l'emploi, c'est se soumettre à l'arbitraire du hasard de la naissance et souvent, au nom de la tradition, se laisser dicter sa pensée intime par son environnement social. C'est renoncer à faire usage de son esprit critique par loyauté envers l'entourage ou en réponse aux attentes de la famille. Nombreuses sont les personnes qui se sentent contraintes par les convictions de leurs proches et protègent leur libre arbitre par la discrétion, le silence et un comportement apparemment conformiste. Même si une personne se déclare membre d'une communauté religieuse, on peut parfois voir dans son manque d'engagement une forme passive d'agnosticisme. De même qu'une démocratie véritable ne peut s'installer que si chaque citoyen se sent libre de se distancier du parti politique de ses parents ou de sa communauté, la liberté religieuse ne peut être qu'individuelle et doit pouvoir s'affirmer.

Des circonstances historiques aléatoires ne suffisent pas à définir une vérité. Il faut rester ouvert pour ne pas se sentir trop dérangé par de nouvelles hypothèses scientifiques. On

peut prévoir que se présenteront bientôt des bouleversements plus importants encore que l'héliocentrisme ou la théorie de l'évolution.

L'agnosticisme est supérieur à la foi aux mystères. Dans l'incertitude, évitons de prendre parti. Malgré l'ardent désir de combler les lacunes de notre savoir, il vaut mieux se contenter de nos modestes connaissances attestées plutôt que de faire appel à des expédients religieux. La foi est un rempart destiné à masquer l'abîme de notre ignorance, mais le port de lunettes doctrinales rétrécit fortement le champ de vision. L'agnostique est souvent partisan du relativisme : « Toutes les religions se valent ». Le croyant a cédé à la tentation, dans une prétentieuse ivresse, de se figurer dans la confiance de Dieu. L'adhésion à une croyance est un saut au-delà de la raison, une plongée dans l'inconscient émotionnel, un acte irrationnel.

Dans un premier temps, l'agnosticisme est la seule position philosophique rationnellement défendable. Toute autre attitude, sous réserve de ce qui suit, n'est que propagande idéologique, car dépourvue de preuves fondatrices.

Contre le relativisme moral

En matière morale, à partir du moment où l'on récuse l'application de la charia, on a pris position contre le relativisme : les religions et les divers courants religieux ne sont pas équivalents et peuvent être jugés selon leur respect des droits humains. Un engagement inspiré de la démarche critique des Lumières peut fonder un choix raisonnable.

Le principe de simplicité ou rasoir d'Ockham

Que penseriez-vous d'une personne qui soutiendrait que « Quand personne ne l'observe, la tête des colombes se coiffe d'une auréole » ? Comme l'assertion ne peut pas être démentie par l'observation, elle paraît compatible avec la raison. Pour le bonheur des spiritualistes, tout ce qui est invérifiable est compatible avec la raison. Mais il se trouvera inévitablement un contradicteur à tendance sectaire pour prétendre « Non, il ne s'agit pas d'une auréole, mais d'un chapeau pointu en feutrine rose », ce qui mettra en évidence le caractère arbitraire de l'affirmation. Aucun biologiste ne peut adopter l'une de ces affirmations avec l'argument qu'il n'est pas possible de prouver le contraire. La science n'est pas agnostique.

Un fondement de toute science est le principe de simplicité. Si nous ne disposons d'aucune preuve crédible, c'est que ni l'auréole, ni le chapeau pointu n'existent. Il ne s'agit pas d'une déduction ou d'une certitude absolue, mais d'une attitude intellectuelle, d'une posture logique : sous réserve du principe de révision, notre manière de voir le monde doit être la plus simple possible qui soit compatible avec l'observation. L'élimination des hypothèses arbitraires - ou rasoir d'Ockham - permet l'émergence d'une vision épurée du monde, dépouillée de subjectivité et adaptée à l'échange entre les individus. La simplicité est nécessaire à la compréhension et à la rationalité du réel, ainsi qu'à l'établissement de la

science. En évitant des querelles dont l'origine est imaginaire, mais dont les conséquences peuvent être tristement concrètes, le principe a de plus un effet pacificateur que l'on peut constater dans l'activité scientifique. Retenons l'énoncé suivant dont nous ferons usage plus bas :

L'ensemble de ce qui pourrait potentiellement exister est contradictoire et ne peut donc pas constituer une matière exploitable. Plutôt que de tolérer des objets ou des êtres dont l'existence est invérifiable, il est plus raisonnable de les rejeter du corpus du savoir et de ne pas en tenir compte. Ainsi, leur existence éventuelle, sans être niée, est délibérément écartée.

L'embaras de l'agnostique

Douter signifie accorder un certain crédit à des hypothèses contradictoires. La raison se sent insatisfaite. Face à la grande diversité des religions, l'agnostique est perplexe. Vivre dans un univers confiné par des rideaux opaques derrière lesquels s'agitent peut-être des esprits amis, hostiles ou indifférents, mais inconnaissables, procure un sentiment désagréable, pesant et angoissant.

L'agnostique est souvent dans une attitude ambiguë avec la religion de son origine sociale :

- d'une part, aucun lien administratif formel ne le rattache à une communauté religieuse ; puisqu'il est non croyant, il ne participe pas aux cultes ;
- d'autre part, il accorde son consentement à certains éléments constitutifs essentiels de cette religion, typiquement un déisme avec certains traits culturels acquis, par exemple l'idée d'un possible Jugement dernier ; pour nommer cet état, il serait approprié d'utiliser l'expression « agnosticisme chrétien ».

Désirant être prêt dans le cas, pas établi mais pas exclu, où il devrait subir le jugement divin, l'agnostique peut se sentir moralement tenu de mener une vie vertueuse, ce qui n'est pas sans rapport avec la religion de son environnement social. La culpabilité demeure en tant qu'éventualité, donc en tant que sentiment permanent. Ainsi, l'agnostique conserve en son cœur une partie du poids de la religion.

L'agnostique a-t-il raison de ne pas s'engager ? Si une personne hésite entre plusieurs croyances et obéit à l'adage « Deux précautions valent mieux qu'une », pourquoi ne tenterait-elle pas de pratiquer plusieurs religions en parallèle ? Mais cela est condamné par la société.

Certains agnostiques disent ne pas croire en Dieu, mais à la Grande Énigme. Cette expression désignerait-elle une superposition de divinités qui, à la manière d'un objet quantique, serait formée des états « exister » et « ne pas exister » simultanément présents ?

Cultiver le doute c'est bien, mais développer l'esprit critique est nécessaire. Ainsi, on ne peut pas exclure que les flamants roses deviennent bleus lorsque personne ne les observe, mais quiconque veut éviter de se noyer dans la confusion mentale va refuser d'intégrer cette option dans sa vision du monde.

Toute croyance possède-t-elle suffisamment de pertinence pour être considérée comme une hypothèse crédible ? En prévision du cas où l'une d'elle verrait ses prévisions se réaliser, faut-il se comporter avec prudence et ménagement envers toutes les religions, y compris envers celles qui méprisent les droits humains ?

Nos ancêtres chasseurs-cueilleurs devaient établir un projet de chasse, même s'ils n'avaient aucune garantie de réussite. L'attitude « Je ne sais pas, donc je ne fais rien » est intenable. Quoique philosophiquement fondée, la position « Seul l'incertain est sûr » est pragmatiquement infertile, et le principe de simplicité pousse à la dépasser. Faire des choix et engager des actions, même lorsque les informations disponibles sont incomplètes, sont des nécessités relevant de la condition humaine. L'incertitude et l'indétermination, générateurs de mal-être et de stress qui nous éloignent du bonheur, peuvent être levés en choisissant un camp. Devant l'alternative trembler ou cesser de trembler, un choix est possible. À défaut d'avoir une doctrine, il est nécessaire d'avoir une attitude définie face aux interpellations de la vie.

Vers l'athéisme

La vie est une chose étrange : nous devons tous jouer à un jeu dont personne ne connaît les règles. Le désir de certitudes peut nous faire miroiter des mirages. Malvoyant face au monde réel, quasiment aveugle par rapport à l'avenir, mais clairvoyant dans l'univers spirituel d'une communauté, tel est l'état que s'attribue la majorité des humains.

Vivre sans conte de fées est plus difficile, c'est pourquoi il est si difficile de vivre au XX^e siècle.

Thomas Bernhard, écrivain autrichien

Plutôt que d'adhérer, au hasard de la naissance, à un volumineux paquet de croyances traditionnelles, la raison, selon le principe de parcimonie, nous demande de n'adopter qu'un ensemble minimal de règles nécessaires. Lorsque la vérité est lacunaire ou désagréable, la foi ne peut pas la combler ou l'enjoliver par des connaissances imaginaires.

Passé au rasoir d'Ockham, l'agnostique devient athée. Personnifier le bien et le mal est un procédé littéraire qu'il ne faut pas prendre à la lettre. Si Dieu n'interfère pas avec nous, qu'il existe ou non ne fait aucune différence. Si Dieu existe, il joue à cache-cache et, s'il désire se masquer, nous devons respecter sa volonté d'incognito en l'ignorant complètement. L'univers demeure confiné par des rideaux opaques, mais la décision est prise de ne pas tenir compte d'une hypothétique présence dans l'au-delà tant qu'aucun signal clair n'est perçu. Contrairement aux adeptes du relativisme, il pense « Puisque les religions qui se réfèrent au divin ne sont pas sérieusement fondées, je les écarte toutes ».

Une explication satisfaisante est d'autant meilleure qu'elle est simple. Est à écarter toute explication alternative qui fait appel à un appareil complexe et arbitraire tel qu'en délivrent les religions. Être sage consiste, entre autres, à rester lucide sur la frontière entre ce que l'on sait et ce que l'on ignore, et par là éviter de croire.

Dieu, le sens de la vie et la liberté

Les limites de notre univers sont définies par l'horizon cosmologique. De l'au-delà, nous ne pouvons rien tirer, ni connaissance, ni matière à guider notre vie. La « Parole de Dieu » provient de l'imaginaire collectif. Puisque nous n'avons aucun signe tangible de l'existence de Dieu, nous pouvons refuser de régler notre vie sur un être improbable à propos duquel les avis sont discordants. Le sentiment religieux, probablement sélectionné par l'évolution afin de renforcer la cohésion du clan, révèle notre méconnaissance du cerveau humain. Le *quelque chose* que nous devinons au-delà de ce que perçoit notre conscience n'est pas une entité spirituelle, mais notre inconscient. Comblé la béance intérieure par une idole ne résout rien. La transcendance relève moins de la philosophie que de la psychologie ou des arts fantastiques. La recherche frénétique d'une figure paternelle idéale, donc irréaliste, exprime une forme d'immaturité. L'homme n'est pas gouverné par la fatalité tel un jouet soumis aux caprices des dieux, mais est un être libre, responsable de son destin dans les limites contraignantes des lois de la nature.

La vie n'a pas un sens en soi, un même sens pour tous les humains, mais peut prendre un sens pour chacun. À la question du sens de la vie, l'attitude la plus courante consiste à adopter l'idéologie de son environnement social, sans le recul critique permettant de percevoir le caractère arbitraire de l'imaginaire collectif. Que le sens de la vie dépasse l'entendement ne signifie pas que Quelqu'un s'en occupe. Le sens de la vie n'est pas révélé par un Livre : produit par la conscience personnelle, il appartient à chacun de le définir. Seul l'homme est générateur de sens. Sans désir, la vie se vide de toute pulsion constructive. L'infini existe dans ce qu'il nous est possible de bâtir, de créer ou d'aimer. Quand l'homme porte de l'amour dans son cœur, il ne s'agit pas de l'amour de Dieu, mais de l'amour de la vie. Par opposition à la religion qui est le sentiment d'avoir un patron à qui rendre des

comptes, l'athéisme consiste à se percevoir comme un entrepreneur indépendant. En première approximation, il y a deux sortes d'individus : d'une part, les assistés - les brebis - qui font appel à leur autorité religieuse - le bon pasteur - pour être guidés : « Quel sens dois-je donner à ma vie ? » ; d'autre part, les autonomes qui se construisent un avenir : « Quels projets de vie vont donner du sens à mon existence ? ». Le croyant doit suivre un modèle prédéfini ; l'obéissance lui permet de se soustraire à la responsabilité du choix. L'incroyant peut exercer une sorte de spiritualité plus large, plus créative, moins stéréotypée, plus personnalisée. Les valeurs ne sont pas des exclusivités des Églises. Il y a tant de choses à aimer, à comprendre ou à construire ! Pour trouver une voie de développement personnel, la religion n'est qu'une option parmi d'autres, probablement pas la plus judicieuse. Par exemple, s'engager pour le bien commun permet souvent de se valoriser. On peut donner du sens à la vie en ayant comme objectif de se réaliser le plus pleinement possible, sur tous les plans : physique, affectif, intellectuel et social. Chacun se fait une idée de ce qu'est une vie réussie et tente de s'en approcher mais, en chemin, doit corriger son orientation par nécessité ou par évolution de ses goûts, le plus important étant de mettre en accord ses intentions et ses actes.

Il s'agit aussi de remplacer la triste condition selon laquelle l'homme naît coupable et doit être racheté par une philosophie plus souriante et paisible qui ouvre une porte sur un certain bonheur terrestre. Illustrons le propos par l'analogie suivante : une personne a reçu en cadeau un bon pour un voyage. Si la destination n'y est pas prescrite, doit-il s'en plaindre et se référer à une institution qui définira le tracé imposé par la tradition ? La liberté de parcours laissée par le bon de voyage est une valeur à laquelle il serait dommage de renoncer.

La liberté est exigeante quant à savoir quoi en faire. Celui pour qui la vie a un sens prescrit est condamné par le devoir à le suivre. Celui pour qui la vie n'a pas de sens donné est libre, soit de maugréer contre le non-sens de l'existence, soit de construire un projet de vie qui donne du sens à son existence. Il faut fuir ou soigner le pessimisme pathologique qui conduit au découragement face à la vie. Celui qui ne s'intéresse à rien s'engage dans l'impasse du non-sens. Le non-sens de l'existence est un sentiment de paumés, de blasés ou de dépressifs qui ne savent pas à quoi consacrer leur temps de vie. L'expression « la quête du sens » est à remplacer par « la construction du sens ». La plus belle des libertés est celle de créer. Une éducation laïque à l'autonomie spirituelle pourrait, selon le principe « Deviens qui tu es », apporter une aide à ceux qui pensent par procuration et trouvent du réconfort en déléguant à une autorité le soin de régler leur existence. Finalement, la vie n'a pas d'autre but que de la vivre, mais il reste encore à l'organiser afin qu'elle soit vécue dans sa plénitude. Cette démarche ne peut être que personnelle.

L'immortalité de l'âme est une affaire culturelle

L'affirmation selon laquelle les êtres humains seraient dotés d'une âme immortelle est arbitraire. Pour nous en convaincre, observons les réponses données par diverses cultures. Plus précisément, examinons combien d'âmes nous possédons :

- pas d'âme immortelle
 - dans le bouddhisme : l'âme ne survit pas après la mort ; la réincarnation n'implique pas une âme immortelle ; le cycle des réincarnations doit s'achever ;
 - chez Épicure ;
 - pour les athées ;
- une âme immortelle dans les religions du Livre ;
- six âmes chez les Yekuana du Venezuela ;
- dix âmes chez les Vietnamiens ;
- 90 âmes chez les Tai-Deng du Laos.

Pour ceux qui croient en l'existence de plusieurs âmes, celles-ci ont généralement des destins différents selon qu'elles sont bonnes ou mauvaises.

En disant simplement « l'âme » tous cas confondus, elle peut être immortelle, ou disparaître puis ressusciter, ou renaître un certain nombre de fois puis se dissoudre. D'un autre point de vue, elle peut vivre spirituellement sans corps, ou vivre dans un nouveau corps, ou vivre dans l'ancien corps ressuscité. Des devenir si divers sont le signe de théories imaginaires et dépourvues de fondements sérieux.

En recourant à ce qui est invérifiable, le surnaturel offre de grandes possibilités d'explications. Pourquoi pas celle-ci : les hommes se transforment en Peter Pan et les femmes en Mary Poppins ?

Finalement, la notion d'« âme » est un trait culturel sans aucun fondement objectif. Puisque nous n'avons aucun indice probant sur le devenir de l'âme humaine à notre mort, l'immortalité de l'âme doit être éliminée par le rasoir d'Ockham. Nous n'avons pas à prendre en considération la survie de l'âme.

L'immortalité est une utopie, un fantasme, un déni de la mort. Emportés par leur révolte contre le réel, les croyants se plongent dans un monde merveilleux et paradisiaque. Ne serait-il pas préférable de limiter ses désirs à ce qui est possible et s'en tenir au truisme « Quand on est mort, on est mort » ?

L'unité du réel s'oppose à l'immortalité

Ne soyons pas les victimes d'un partage cartésien rigoureux entre « les choses matérielles » et « les choses de l'esprit ». On ne devrait pas envisager la vie comme étant l'intersection de deux mondes, l'un matériel constitué d'atomes inertes, l'autre immatériel contenant des êtres spirituels qui gouvernent la vie. L'univers ne se réduit pas à ce que l'on

peut en voir par la lorgnette du catholicisme : la matière n'est pas inerte à la manière des composants d'une horloge, mais est capable de s'auto-organiser spontanément, de se structurer, de s'ordonner : la vie et l'intelligence sont des phénomènes naturels. Ainsi, l'organe principal de la vision n'est pas l'œil, qui est certes nécessaire, mais le cerveau qui traite et analyse l'information visuelle. De même que la vie n'a pas besoin du souffle divin pour apparaître, l'esprit peut émerger lorsque les conditions nécessaires sont réunies. La biologie et l'intelligence artificielle montrent qu'il n'y a pas de frontière entre la matière et la vie, ni entre la matière et l'intelligence.

L'univers dans lequel nous vivons inclut nos émotions et nos pensées qui ne nécessitent aucun monde spirituel distinct pour exister. Les êtres surnaturels et autres esprits n'existent que dans le psychisme des individus. La dimension spirituelle existe, mais elle est subjective. Nous sommes des parcelles du monde naturel où s'est formé un peu de raison et de liberté. Notre conscience ne s'allumant que pour une durée limitée, nous avons l'impression de n'être qu'un observateur de passage. Au-delà de cette apparence, la conscience ne vient pas d'ailleurs, l'homme n'est pas un être spirituel en itinérance, mais une partie consciente de l'univers. Il est insensé de croire que nous serions des « *étrangers et voyageurs de passage sur la terre* [1 Pierre 2:11] », des êtres d'une nature extraterrestre en stage d'épreuve. Les mondes parallèles que certains voient spirituels sont en fait des mondes intérieurs, oniriques, mythiques et imaginaires qui se modulent en d'infinies variations subjectives. Le corps et l'âme sont deux aspects d'une même réalité, comme les faces avant et arrière d'un objet. La nature qui a accouché de l'homme, des sociétés et de leurs cultures, est bien plus riche et complexe que l'être humain.

La sélection naturelle a favorisé notre attachement à la survie. Par fantasme, notre vie se voudrait immortelle. Les religions ont été construites pour étayer cette espérance irréaliste. Ni la Terre, ni le Soleil, rien n'est éternel. L'immortalité, située hors de l'univers dans lequel nous vivons, ne nous concerne pas. Survivre dans un monde spirituel signifie vivre dans l'imaginaire. Si l'univers n'est pas enchanté, rien ne s'oppose à ce que nous le percevions comme enchanteur et en soyons émerveillé.

Le monisme parcimonieux

Le réel possède une profonde unité. Ceux aiment classer ce qu'ils rencontrent dans des tiroirs étiquetés vont dire qu'il s'agit d'une forme de matérialisme philosophique, mais pour décrire un monisme fondé sur le principe de parcimonie, l'expression « monisme parcimonieux » est plus judicieuse. Ce point de vue offre l'avantage d'ouvrir à la science l'étude des interactions entre le corps et l'esprit. Par exemple, lorsque nous qualifions le software d'immatériel, nous devons nous souvenir que l'information est inscrite dans la

matière et opère dans le monde physique. Factice, l'opposition entre le matériel et le spirituel est néfaste à une juste compréhension de l'univers dans lequel nous évoluons.

La religion, la damnation et la Rédemption

Puisque nous n'avons aucune preuve crédible que l'une au moins des religions est vraie, c'est que, très probablement, aucune n'est vraie. Des éléments non établis ne peuvent servir à fonder une règle de vie. Là où l'agnostique, évitant de porter un jugement, dit « Je ne suis pas croyant parce que je ne sais pas que croire », l'athée est plus catégorique : « Rien plutôt que n'importe quoi », c'est-à-dire « Je ne suis pas croyant parce qu'aucun courant religieux est suffisamment crédible pour mériter l'adhésion, ce qui fait que je les rejette tous ». N'est-il pas vain de chercher le bonheur à un endroit où il ne peut pas être ? La croyance est un mode particulier de fonctionnement mental dont la fonction est, comme la psychose, d'échapper au réel. Outre son rôle dans la lutte pour le pouvoir, la religion est une thérapie archaïque destinée à soulager les personnes chez qui les questions existentielles engendrent des troubles de l'émotivité. « À priori, tu es damné, mais la religion peut te sauver ; voilà qui donne un sens à ta vie. » C'est un procédé aberrant que d'apporter du réconfort au moyen d'une échappatoire à un décret de damnation. Ne vaut-il pas mieux observer que la dite damnation est un mythe cauchemardesque sans rapport avec la réalité ? Nous ne sommes pas damnés, mais mortels. C'est une dérive que de dévaloriser notre vie au profit d'un ailleurs mythique. Nos préoccupations sont mieux investies dans l'« ici maintenant ». Devenir athée est un moyen de se soustraire aux chantages religieux à propos de ce qui se passerait après notre mort. Si l'idéologie religieuse peut faire du bien à certaines personnes, elle a des effets dévastateurs sur d'autres. De même qu'on n'administre pas un médicament à une personne saine, un homme qui a établi sa paix intérieure n'a nul besoin de s'engager religieusement. Certes, les mythes sont une source intarissable de culture, d'inspiration et de réflexions, mais il n'est pas raisonnable de s'impliquer dans un mythe particulier au point d'en faire un Absolu. L'obsession religieuse relève d'une pathologie, quand bien même elle ait été culturellement et socialement valorisée et soit encore répandue. C'est une caractéristique de l'enfance que la confusion entre les mondes réel et imaginaire. Aux personnes dépendantes de la religion, une spiritualité de substitution leur sera prescrite à la fin de la troisième partie : *Les Adeptes de Terminus*.

Par ailleurs, trop de croyants tiennent absolument à faire profiter les autres des « bienfaits » de la religion. L'enseignement de la religion doit se limiter aux faits religieux, sans esprit partisan.

On ne peut pas laisser un mythe dicter notre conduite

Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, car il n'y en a pas d'autres. Mais nous pouvons, dans une certaine mesure, choisir notre avenir. L'athéisme n'est pas une croyance, mais un choix raisonné où l'utopie de la foi est dépassée par la liberté. A défaut d'être les enfants de Dieu, nous sommes issus de poussières d'étoiles. Un principe organisateur existe : ce sont les lois de la nature. En affirmant que l'homme est un être naturel, on positionne en terrain fertile la recherche sur l'être humain. Malgré les progrès spectaculaires de la biologie, notre compréhension de la vie demeure superficielle. Quant à l'explication des facultés intellectuelles, nous n'en sommes encore qu'aux prémices. Tandis que le spiritualisme est figé, donc stérile, la science a pour but d'expliquer pourquoi et comment l'ordre et la régularité surgissent du chaos. Certaines questions fondamentales, comme l'origine de l'univers, sont pour l'instant hors de portée des connaissances humaines. Le réel recèle encore bien des mystères, mais nous ne disposons d'aucune autre voie crédible, d'aucun raccourci magique, d'aucune révélation divine.

Pour aller loin, il faut avancer longtemps dans la même direction. Comment choisir son cap et le tenir ? L'unique boussole fiable est le rationalisme qui n'est pas une doctrine, mais une attitude intellectuelle, une manière d'appréhender les problèmes. On peut apprécier les effets de cette méthode dans le choix des arguments et l'articulation logique du discours : s'en tenir aux faits et exercer une critique systématique de tout argument d'autorité ou transmis par une tradition. Au-delà de nos connaissances ne se trouve que l'ignorance. Les hypothèses supplémentaires ne sont que des complications arbitraires qui alimentent de vaines querelles. On ne peut pas laisser un mythe dicter notre conduite. Pour une meilleure adéquation à la condition humaine, remplaçons la prétendue quiétude de la certitude religieuse par la jubilation d'explorer l'inconnu.

En s'adonnant aux arts, on peut humaniser, enrichir, poétiser le réel, et ainsi accéder à l'émerveillement.

TROISIÈME PARTIE

SE DÉTACHER DE LA RELIGION

La religion émerge des champs émotionnel et social

Les ressorts de la foi

Entre attachement affectif et exigence rationnelle, une exploration des mécanismes psychologiques qui fondent l'expérience religieuse et les limites du discours critique

L'attachement à la foi

La religion n'est pas une liste d'assertions logiques, mais une expérience de vie située dans le champ émotionnel.

Même s'ils sont convaincants d'un point de vue rationnel, il y a quelque chose que les athées ne comprennent pas dans la religion et dans l'attachement des croyants à leur foi parce qu'ils n'ont pas vécu une aventure religieuse.

Un croyant en souffrance

L'attachement à la religion est assez naturel. En effet, l'être humain ne se soucie pas prioritairement de la vérité, car il demande d'abord à être rassuré. À l'épouvantail du Jugement dernier, une parade doit être construite. Le désir de croire se forme souvent dans l'enfance, puis s'investit dans la foi. Il est assez normal que, dans un premier mouvement, l'instinct de survie et l'attachement aux disparus passent avant le souci d'objectivité à placer dans la réflexion. Mais, la religion nous faisant sortir du réel, il est raisonnable de dépasser cette réaction spontanée qui vire au fantasme. Donner la préséance au désir est une forme d'orgueil à laquelle un adulte lucide devrait renoncer. Le tragique de l'existence peut se manifester d'une autre manière, par exemple dans les arts.

Celui à qui on a inculqué une image positive de la religion aura tendance à la regarder avec bienveillance. Par contre, une représentation négative de la religion pousse à s'en éloigner. Pour se distancier de la religion, une motivation forte doit être présente dès le départ, sans quoi rien ne bougera. Celui qui n'a pas de problème n'a pas envie de changer. Ou alors, c'est le contraire : celui qui veut éviter de se remettre en question déclare qu'il n'a

pas de problème. Il est plus gratifiant d'être conforté dans ses croyances que déstabilisé. Aucun argument rationnel n'ôtera la foi d'un croyant convaincu.

Beaucoup de gens se rendent compte que la religion présente des éléments inacceptables. La ligne de démarcation consiste en ceci : ceux dont l'esprit fonctionne sur un mode religieux en concluent que la religion doit être réformée, mais conservée ; les autres y voient la nécessité d'abandonner la religion. Cela dépend donc de la faculté de s'accommoder d'une religion boiteuse dont certains éléments gênants sont délibérément occultés.

Au départ de la volonté de se distancier de la religion, il y a un état d'insatisfaction, ou la sensation d'être sous le poids d'une oppression, ou une blessure intime. Ce peut être l'absence d'émotion religieuse ou une expérience douloureuse : un deuil, un long séjour dans une communauté fermée, ou quelque autre traumatisme. Ce peut être la terreur suscitée par le Jugement dernier et la recherche de moyens d'apaiser la peur. Ce peut aussi être le poids d'un endoctrinement non souhaité ou le refus de la contrainte sociale ou encore une réflexion rationnelle qui exclut l'hypothèse religieuse comme plausible.

Le sentiment religieux

À propos des contradictions entre la Bible et la science sur certains thèmes comme la genèse de l'univers et l'apparition des humains sur la terre :

[...] la science et la foi sont deux démarches différentes et complémentaires [...] Les Écritures [...] expriment le sens surnaturel de la réalité (le « pour-quoi ») échappant à la science qui dit le « comment » des choses. L'un n'exclut pas l'autre. L'un complète l'autre.

F.-Xavier Amherd, professeur de théologie

Cette déclaration dont l'irrationalité est choquante prétend que l'on peut vivre avec deux conceptions contradictoires qui peuvent cohabiter sans problème puisqu'on peut les ranger dans deux tiroirs différents.

On exige d'une théorie scientifique qu'elle soit non contradictoire, mais chaque personne est remplie de contradictions et d'ambiguïtés, y compris les hommes de science. Comme il s'agit d'un fait sociologique incontournable, il est avisé d'étudier dans quelles eaux baignent les religions.

Le rationnel a besoin de s'ancrer dans l'émotionnel pour faire partie de la vie. Il est malheureusement possible de détester quelque chose de vrai et d'aimer quelque chose de faux. Comme le rationnel et l'émotionnel se chevauchent et se mélangent, l'être humain a de la difficulté à les séparer. Si les mythes jouent un grand rôle social, ce n'est pas parce qu'ils prétendent décrire la vérité historique, mais parce qu'ils font vibrer les cordes

émotionnelles. Ils ne s'adressent pas à la raison, mais à la sensibilité. Qui n'a jamais pensé « Cela me semble invraisemblable, mais ça me plaît » ? C'est ainsi que la religion parvient à se faire aimer.

Lorsqu'on creuse le sujet, on tombe inévitablement sur la question de la nature humaine. Le ressenti dirige le rationnel. Le critère n'est plus « vrai ou faux » mais « j'aime ou je déteste ». Essayons de décrire le bien nommé sentiment religieux.

Le discours des religieux distingue « la connaissance du pourquoi » qui vient de Dieu de « la connaissance du comment » qui vient des sciences, cette deuxième étant par nature inférieure. La « connaissance du pourquoi » est initiée par des coups de cœur du type « J'aime l'idée de Dieu, car il est rassurant d'imaginer quelqu'un qui s'occupe de moi. J'aime le concept de péché parce qu'il entre en résonance avec le sentiment de culpabilité qui provient de mon sens moral. » Par l'effet de l'esprit grégaire généré par le devoir de loyauté envers le clan, ces sentiments peuvent se rassembler et gonfler pour constituer une religion. Sous l'influence de prédicateurs imaginatifs, le croyant se met à dialoguer avec des fantômes intérieurs : Dieu le père, Jésus Christ, la Vierge Marie, les anges gardiens, les saints, les défunts, les esprits, etc. Qu'est-ce que la foi sinon l'adhésion à quelque chose de situé au-delà de la raison ? Qu'est-ce l'adhésion sinon un attachement d'ordre affectif ? Qu'est-ce qu'un fidèle sinon un membre loyalement attaché à sa communauté ?

Dans la persistance des religions, le rôle des peurs est important : peur de la mort, peur de l'avenir, peur du malheur (guerres, famines, maladies, accidents, catastrophes, ...). Pour les conjurer, les religions font appel à des rituels et à la prière. En psychiatrie, il est connu que les rituels ont pour effet de diminuer l'anxiété et de soulager les tensions. Embrigadé dans une communauté, le fidèle se trouve sous emprise. Les peurs et la pression sociale cimentent la communauté.

Dans la logique affective, il suffit pour le croyant de déclarer « Ça me déplaît » pour que la question soit réglée. Exprimé d'une autre manière : « L'athéisme me fait horreur. Je n'ai pas envie de vous écouter. » Une explication complémentaire comme « c'est contraire à ma foi » est pour lui rationnelle puisqu'il estime montrer ainsi sa cohérence, alors que c'est en fait une manifestation de son esprit grégaire. Il se sent bien dans cette position et ne voit pas pourquoi en changer.

Malgré l'enseignement dispensé dans les écoles, les journaux continuent de publier des rubriques astrologiques. Pourquoi ? Parce que « Même si je n'y crois qu'un peu, j'aime bien la rubrique astrologique ». Les croyances aberrantes n'épargnent pas les personnes qui ont une formation scientifique. Par exemple, certains pharmaciens croient à l'homéopathie, certains médecins croient au secret du sang (il s'agit de personnes qui sont capables de

stopper une hémorragie au moyen d'une prière tenue secrète), etc. Dans le conflit permanent qui oppose l'affectif et le rationnel, la raison est généralement subordonnée à l'affectivité. C'est d'ailleurs sur le terrain affectif que les gens se sentent vraiment vivre. L'irrationnel existe, c'est un fait qui doit être accepté même s'il est déplaisant. L'homme n'est pas un ange, mais un animal avec ses émotions et ses tendances claniques.

Mettons en concurrence l'explication rationnelle et l'explication affective sur l'exemple suivant : la violente lutte contre la religion qui s'est déroulée durant la Révolution française :

- beaucoup ont abandonné la religion parce que, les sciences se développant, ils se sont rendu compte que leurs croyances n'étaient pas rationnellement fondées ;
- beaucoup ont abandonné la religion parce qu'ils se sont mis à détester le clergé qui soutenait l'odieux régime en place.

Laquelle des deux explications est la plus convaincante ? Malheureusement, jamais la raison ne gouvernera le monde. Cette affirmation ne relève pas d'une loi de l'histoire, mais de la compréhension de la nature humaine.

Les croyants admettent que les religions ne font pas partie des sciences et que leur système de connaissance n'est pas scientifique. C'est une opinion commune que les domaines artistiques, humains et religieux échappent à la science. L'émotion, c'est ce qui fait qu'il existe des amateurs de musique, des fans de foot, des passionnés d'informatique et des activistes religieux. L'intelligence émotionnelle peut être améliorée, mais le champ émotionnel ne peut pas être éliminé. Il faut donc accepter de « faire avec ». Ne pas en tenir compte, c'est comme si, dans un modèle scientifique, on renonçait à faire intervenir un facteur explicatif essentiel.

Le rationalisme athée

Dans certains romans policiers, il y a un personnage qui explique les événements par l'action de forces surnaturelles. Mais, à la fin, c'est toujours l'inspecteur qui a raison, car il se fonde sur des arguments rationnels. Malheureusement, dans la société, les inspecteurs sont minoritaires.

Affirmer comme Pascal que « L'homme est un roseau pensant » est une erreur patente. Avant d'être rationnel, l'homme est d'abord un être émotionnel. Le rationalisme n'est certainement pas une attitude spontanée. Il ne peut se développer qu'à partir d'une attitude critique mettant à nu les attaches affectives qui sont au fondement des religions.

La doctrine du peuple élu est indubitablement un produit de la forme tribale de la société.

Karl Popper, *La Société ouverte et ses ennemis*

C'est pourquoi un parallélisme peut être dressé entre

- la décision d'adopter les droits humains en lieu et place de la morale religieuse de son environnement social ;
- la décision d'adopter le rationalisme athée en lieu et place de la religion de son environnement social.

Dans les deux cas, les mouvements sont les mêmes : des tripes vers le cerveau, d'un mode de penser tribal vers l'universalité et d'un état infantile avide de merveilleux et de surnaturel vers l'âge de raison.

Se libérer de l'emprise

Ce qui précède a d'importantes conséquences sur la lutte contre l'emprise religieuse. Les arguments rationnels ne peuvent pas à eux seuls repousser les religions dans les marges. L'effort principal doit porter sur la dissolution des liens affectifs afin de se mettre à l'abri de l'influence de la communauté qui exerce son emprise.

Croyances à l'épreuve de la raison

Exercer l'esprit critique face aux idées reçues sur les religions

Dans la nébuleuse des croyances, certaines d'entre elles ont un ancrage ancien, sont répandues et influencent un état d'esprit qui persiste à circuler sur les réseaux sociaux. Mais elles restent des croyances et, au même titre que tout le reste de nos pensées, doivent être soumises à l'esprit critique afin d'éclaircir quelque peu l'obscurantisme ambiant.

La crainte de Dieu

Au Moyen Âge, pour prévenir les atteintes aux personnes et aux biens, on agitait la menace des pires supplices, mais la dissuasion ne produisait pas l'effet espéré. La misère poussant aux larcins, il était courant de voir les voleurs faire des prières pour éviter de se faire prendre. Maintenant, on sait que la menace, l'intimidation et la répression à elles seules sont des mesures à l'efficacité limitée, comme on peut le constater aujourd'hui encore dans la lutte contre les drogues.

Jusqu'il y a peu de temps, la pédagogie populaire considérait que seule la peur des châtiments corporels incitait les enfants à bien se conduire. Aujourd'hui, il est réprouvé de maltraiter les enfants. On a maintenant une autre conception de l'éducation.

Croire que seules la crainte de Dieu et la peur de l'Enfer peuvent tenir les Hommes dans le droit chemin est une vision simpliste, partielle et réductrice de l'humanité. C'est une bien triste image de ne voir que la face égoïste de l'Homme. C'est aussi une face sombre de la religion. Il importe d'avoir de soi-même une opinion moins méprisable.

Au contraire, l'attitude à valoriser est d'être respectueux pour être respecté et aimable pour être aimé. Vivre en société nécessite du respect, sans quoi la situation devient invivable pour tous. Il n'est pas nécessaire d'adhérer à une religion pour s'en rendre compte. Personne n'accepterait de vivre dans un monde régi par la force brute. C'est pourquoi il faut s'engager pour la défense des droits humains.

L'Homme étant un être individuel et social, il est à la fois égoïste et altruiste, défendant son intérêt propre et le bien commun, mais ni totalement égoïste, ni totalement altruiste. Chacun atteint une position intermédiaire d'équilibre. Étant donné qu'il existe une morale laïque et que les religions n'en ont pas le monopole, il me paraît un peu court de penser que l'athée est dépourvu de morale.

Il est aujourd'hui avisé de cesser de croire à la valeur éducative des sévices et d'accorder à l'Homme plus de respect, plus d'éducation et plus de confiance. Bref, il est préférable de croire en l'Homme qu'à l'Enfer. L'humanisme véritable n'est pas religieux.

Le respect envers les religions

On inculque l'idée que les religions sont sacrées et qu'il est moralement inadmissible de les critiquer.

Tous les êtres humains ont droit au respect, sans exception. Par exemple, l'athée doit respecter le musulman et le musulman doit respecter l'athée. Par contre, toutes les idéologies et toutes les croyances peuvent - et même doivent - être soumises à la critique selon des critères de rationalité et de respect des droits humains. Par exemple, le musulman peut critiquer l'athéisme et l'athée peut critiquer l'islam.

Est-il offensant de s'attaquer à un symbole religieux ? À titre d'exemple, considérons le blasphème. Pour prendre de la distance, imaginons une religion qui révère le Grand Lapin Bleu et qui a décrété, entre autres, qu'il est interdit de représenter le Grand Lapin Bleu sous peine d'être lapidé. Faudra-t-il dès lors lapider tous les humains qui ont dessiné un lapin bleu ? Une théocratie prendrait des mesures préventives, par exemple en retirant les crayons bleus du commerce et en proclamant qu'il est moralement exigé, sous peine de damnation, de ne dessiner les animaux qu'avec de toutes petites oreilles, ou sans oreille du tout.

La question de fond consiste à comprendre et admettre que tout individu a droit à sa liberté religieuse, avec cependant une restriction de taille : les religions et les cultures ne sont pas équivalentes, car on peut évaluer la façon dont elles respectent les droits humains et la liberté religieuse. Et jamais on ne peut demander à quelqu'un, croyant ou non, de se soumettre à des règles confessionnelles qui ne sont pas les siennes. Donc, tout le monde peut dessiner sans restriction de grands lapins bleus ridicules avec de grandes oreilles.

La lumière au bout du tunnel

De nombreux récits témoignent, dans une circonstance de mort imminente, du passage dans un tunnel dont l'extrémité est illuminée d'une vive clarté. Y voir une ouverture sur l'au-delà est aller trop vite en besogne.

L'explication se trouve dans la neurophysiologie du cortex visuel et de la rétine lors d'un stress extrême ou d'une anoxie (manque d'oxygène)¹. Cela n'a donc rien à voir avec la révélation d'un au-delà.

L'ange gardien

Certaines personnes ont sentiment que quelqu'un de bienveillant veille sur leur vie. Par contre, les habitants des bidonvilles du Bangladesh ne doivent pas voir souvent des anges passer. Les anges ont leurs chouchous. Pourquoi ce privilège par rapport à ceux qui ont de

¹ Les neurologues Olaf Blanke et Kevin Nelson ont étudié ce phénomène naturel.

la poisse ? Faut-il comprendre qu'une importante partie de l'humanité doit vivre sous la malveillance de démons ou être victime d'un mauvais karma ?

Recherchons une explication plus naturelle, par exemple *La théorie du niveau d'adaptation* de Harry Helson. En résumé : *Pour un optimiste, le point de référence est le succès (le réel paraît donc décevant). Pour une personne inquiète, le point de référence est le désastre. Par comparaison, toute situation non désastreuse est perçue positivement.*

Chacun devrait espérer que le déroulement de la vie ne dépende pas d'êtres spirituels, bienfaisants et malfaisants, qui jouent à se tendre des escarmouches, comme dans la mythologie grecque ou dans de mauvais contes pour enfants.

À propos du destin

Celui qui croit au destin n'a pas besoin de regarder à gauche et à droite avant de traverser la rue. En effet, s'il n'est pas écrit qu'un accident va arriver, aucun véhicule ne va le renverser et il ne risque rien. Par contre, si c'est son destin, même en regardant à gauche et à droite, il sera surpris par un accident. Prendre des précautions, se protéger, tout cela ne sert à rien. La fatalité le surprendra quoiqu'il fasse. Il ne porte pas la responsabilité de ce qui lui arrive. C'est très commode, car il est ainsi dispensé de se faire du souci.

Dans l'opéra bouffe *La Belle Hélène* d'Offenbach, Hélène trompe son mari, le roi Ménélas, avec cet argument libérateur « c'est la fatalité ». On en rit, car le recours à un destin inéluctable n'est légitime que face à des événements sur lesquels on n'a aucune prise. Du point de vue d'Hélène, c'est bien le cas puisqu'elle attribue la situation à la volonté des dieux. À chacun son rôle : aux dieux la responsabilité, à elle la jouissance de la vie.

Certaines personnes ont un comportement à risque : sports extrêmes, prise de drogues, vitesse au volant, etc. Lorsqu'on tente de les mettre en garde contre le danger, un argument est fréquemment avancé : « s'il est écrit que je dois mourir maintenant, je ne pourrais pas échapper à mon destin ; dans le cas contraire, je ne risque rien ». Il s'agit d'une variante de « c'est Dieu qui décide » comme au jeu de la roulette russe.

La croyance au destin est attractive, car elle déresponsabilise et écarte la peur. Elle dédouane aussi d'aider les personnes dans le besoin, car, si elles le sont, c'est la fatalité. Malheureusement, elle ne protège pas de la bêtise. En suivant le raisonnement, vous pouvez prendre les risques que vous voulez : si ce n'est pas votre heure, vous vous en sortirez indemne, sinon, à votre enterrement, on pleurera sur votre inconscience.

La raison nous incite à repérer les éléments sur lesquels nous pouvons agir pour améliorer notre sort ou celui de l'humanité, en évitant toutefois de nous épuiser vainement à des tâches peut-être louables, mais situées hors de notre champ d'action. Nous ne sommes

pas complètement impuissants, et notre avenir dépend au moins partiellement de notre comportement. Nous avons donc une part de responsabilité envers nous-mêmes. À la roulette russe, ce n'est pas Dieu qui décide, mais le hasard, et chacun devrait éviter de s'y soumettre dans toute la mesure du possible.

Situer l'homme hors du règne animal

La vision occidentale traditionnelle accorde à l'Homme une composante spirituelle qui le place dans une position complètement séparée de la nature. La tradition religieuse nous enseigne qu'un profond fossé sépare l'Homme de l'animal : alors que l'Homme possède une âme immortelle, l'animal n'en a pas. Ajoutez à ceci l'injonction de la Genèse « dominez la terre, soumettez les animaux », celui qui a reçu un tel enseignement est invité à refuser d'être un animal.

Aujourd'hui, les sciences construisent une tout autre manière d'envisager la nature. Il est solidement établi que l'être humain (*Homo sapiens*) est un animal du genre des Hominidés, de la famille des Primates. Nous partageons 98 % de notre code génétique avec le chimpanzé. Nous découvrons que d'autres animaux possèdent des processus cognitifs et comportementaux qui ne nous sont pas exclusifs : usage d'outils, fabrication d'outils, culture, conscience de soi, etc.

La révolution darwinienne sera achevée lorsque nous abandonnerons notre arrogance [...], admettant qu'Homo sapiens n'est qu'un rameau minuscule, né d'hier à peine, sur l'arbre de vie luxuriant.

Stephen Jay Gould

Nous ne disposons d'aucun indice sérieux nous indiquant que l'Homme soit un être surnaturel, c'est-à-dire produit par l'intervention d'un esprit, selon un processus différent de l'animal. La nature ne se limite pas à notre environnement, car nous en faisons partie. Nous devons accepter l'idée que l'Homme est un être naturel.

Si, comme alternative, vous pensez que l'Homme est un esprit extraterrestre en séjour d'épreuve sur Terre à cause de la malédiction du péché originel, vous vous situez dans le registre du conte fantastique. Les croyants s'imaginent un monde fabuleux et enchanté où le Christ est ressuscité et où ils vivront éternellement dans un divin bonheur.

On peut préférer une fleur naturelle et périssable à une fleur immortelle, séchée ou synthétique, mais il y a de quoi rester pantois devant ceux qui prétendent obtenir une fleur à la fois naturelle et immortelle. En s'enlisant dans la contradiction, répondre avec ses tripes c'est enjoliver le réel, mais aussi tomber dans l'imaginaire et mettre la raison à l'écart.

Penser que « la recherche de l'immortalité est vaine » est une idée ni moderne, ni liée à l'athéisme, comme le montre un des plus anciens textes connus l'*Épopée de Gilgamesh*. Notre beauté n'est pas celle du diamant, mais celle d'un être sensible qui peut aimer et penser, le temps d'une vie.

Les pourquoi sans réponse

Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? Pourquoi sommes-nous sur la terre ? Quel est le sens de la vie ? Pourquoi tant de souffrances dans le monde ? Pourquoi le mal existe-t-il ?

Le mot « pourquoi » a plusieurs sens distincts. D'une part, il peut désigner une exploration, la recherche d'une explication possible, la curiosité scientifique, etc. D'autre part, il peut représenter une explication ultime et définitive dans la certitude de la Vérité d'une religion bien définie. Si la première attitude doit être encouragée, la seconde est stérile, car, en affirmant que tout dépend de la volonté divine, on a l'impression d'avoir tout dit, mais, en fait, on a seulement mis un mot sur une lacune de notre savoir.

La question « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? » s'applique aussi à l'existence de dieux. Pourquoi existerait-il un Dieu bienveillant à notre égard ?

Faut-il donc savoir tant de choses ?

Que deviennent les plus beaux jours ?

Où vont les premières amours ?

Où vole le parfum des roses ? [...]

Ignorer n'est-il pas plus sage ?

Henri Meilhac et Philippe Gille, *Manon*

Comme nous avons une propension naturelle à voir des inférences partout, il nous est difficile de reconnaître que nous ne savons pas grand-chose.

C'est rageant de ne pas connaître le fin mot de l'histoire et nous aurions souhaité un monde meilleur. Mais sont-ce des raisons suffisantes pour promouvoir une histoire mythique au rang de vérité absolue afin de bâtir une explication ultime ? Ne serait-il pas préférable de penser que « savoir qu'on ne sait pas est le début de la sagesse » ?

Notre existence n'est pas une énigme à comprendre, mais une opportunité à vivre.

Les contours de l'athéisme

Comprendre ce que signifie vraiment être athée

Entre agnosticisme, déisme et rejet des croyances religieuses, l'athéisme se décline en plusieurs degrés. Une réflexion sur ses définitions, ses malentendus et son ancrage dans la pensée critique, de William d'Ockham à Blaise Pascal, en passant par Emmanuel Kant.

Les degrés d'athéisme

Certaines personnes se présentent comme « à peu près athées » parce qu'elles doutent de l'existence de Dieu. Mais non, cette position est celle de l'agnosticisme, pas de l'athéisme.

D'autres personnes se disent agnostiques, tout en faisant partie d'une Église et en participant à des cultes au-delà du simple respect des conventions sociales. Il s'agit là d'un état intermédiaire entre la croyance et l'agnosticisme véritable.

Beaucoup de personnes sont incapables définir leurs croyances d'une manière cohérente. La majorité se distribue sur un large éventail de positions intermédiaires mal définies. En naviguant de doutes en hésitations, l'on passe aisément d'un contresens à une contradiction. C'est l'état ordinaire de ceux qui ont été enfumés par l'endoctrinement religieux.

Étant donné qu'il existe plusieurs variantes d'athéisme, il est nécessaire de préciser les sens du terme qui s'échelonnent sur trois degrés :

Dans l'athéisme élargi, le refus de toute divinité est assoupli en refusant essentiellement le Dieu qui juge, récompense ou punit dans l'au-delà, sans se prononcer sur l'existence d'une force créatrice. Alors que le déisme est attaché à l'idée d'un Dieu créateur, l'athéisme élargi s'en distingue en laissant cette question ouverte sans qu'elle fasse l'objet de préoccupations particulières puisque Dieu n'intervient pas dans les affaires humaines. Ainsi, la morale de rétribution se trouve disqualifiée. Sont aussi exclues les religions qui, sans parler de Dieu, annoncent des réincarnations, avec ou sans cycles, qui dépendent du comportement moral (karma). Dans tous les cas, cette hypothétique force créatrice peut intéresser les philosophes, mais, n'étant ni menaçante, ni propre à susciter l'inquiétude, elle peut rester dans l'indifférence.

Au sens classique, l'athée refuse la croyance en tout dieu.

Dans un sens plus fort, l'athée refuse la croyance à toute forme de survie après la mort, ce qui simplifie grandement beaucoup de questions philosophiques. En effet, si tout s'arrête à la mort, la question de l'existence de dieu est sans conséquence et n'a qu'un intérêt théorique et limité.

L'athéisme n'est pas semblable à une croyance religieuse

Il ne faut pas confondre « Croire que Dieu n'existe pas » et « Ne pas croire qu'un dieu existe ». L'athéisme consiste simplement à considérer comme infondée toute croyance à une ou plusieurs divinités. Dans l'athéisme élargi, le Dieu qui est refusé ne se réduit pas à une force créatrice, car il soupèserait nos actes, les enregistrerait dans son infinie mémoire, nous jugerait, se laisserait influencer par des cérémonies ou des prières et nous sanctionnerait selon la juridiction de nos religions respectives. Dans une autre culture, mais dans le même registre, après une réincarnation, la forme du nouveau corps (végétal, animal ou humain) dépendrait de notre mérite.

Puisque notre comportement n'a aucune conséquence dans l'au-delà, nous pouvons complètement ignorer Dieu. Au-delà des sciences naturelles, on peut imaginer tout ce que l'on veut. L'athée ne nie pas nécessairement l'existence de Dieu mais, dans toutes les variantes, il range définitivement toute divinité dans les oubliettes. En résumé, l'athée est « celui qui vit sans dieu ».

Il ne s'agit pas d'établir que Dieu n'existe pas, mais seulement que la probabilité de l'existence d'un Dieu personnel est trop faible pour qu'il y ait un intérêt à s'investir en religion, et plus faible encore pour un Dieu qui nous aurait dicté des prescriptions. Les éventualités qu'on ne peut exclure par une preuve sont si nombreuses et variées qu'on ne peut raisonnablement pas miser sur l'une d'elles. Le rasoir d'Ockham les écarte toutes.

L'athéisme est aussi la conviction que personne - aucune force supérieure consciente et pleine de compassion - ne s'occupe de nous. Au pari de Pascal, le jeu ne vaut pas la chandelle. L'athée renonce à miser et s'éloigne de la table de jeu des croyances. Il juge plus utile et plus constructif d'investir son temps et son énergie dans le domaine laïque. La sagesse consiste à se détacher des utopies, c'est-à-dire à pratiquer l'indifférence religieuse.

Il est incongru d'assimiler l'athéisme à une religion. Entre l'incroyance et un système de croyances, la dissymétrie est totale. L'athéisme est une conviction extrêmement compacte puisqu'elle se réduit à dire non à la religion. Cela n'a pas grand chose à voir avec une religion dont la description nécessite au moins un livre et, plus habituellement, toute une bibliothèque. La croyance nécessite un credo, et l'athéisme n'en a pas. Là où le croyant affirme que son Dieu est le vrai et que les autres sont des usurpateurs, l'athée ne voit partout que des illusions. L'athée n'appartient pas à une Église, c'est-à-dire à une communauté spirituelle guidée par des pasteurs ou des chefs. Il se conçoit comme un être indépendant et autonome.

Craignant que le mot « foi » soit interprété comme « foi religieuse » et « croyance » comme « croyance en Dieu », je préfère utiliser l'expression moins connotée « conviction athée ».

Alors que le croyant a pour but de croire le plus fermement possible, l'athée veut des preuves pour se mettre à croire.

L'athée n'a pas la prétention de détenir la vérité absolue directement dictée par Dieu lui-même. Il se satisfait des modestes lumières de la raison humaine. L'athéisme est, avec l'indifférence religieuse, un moyen de nous soustraire à l'impérialisme des religions qui prétendent dicter, non seulement notre comportement, mais aussi nos pensées. Alors que le fidèle se soumet aux commandements de sa religion pour éviter l'Enfer et atteindre le Paradis, l'athée demeure insensible au chantage religieux. Dire que l'athéisme est une sorte de religion est aussi absurde que d'affirmer « L'abstinence est une sorte de drogue ».

L'attitude de crédulité consiste à voir le monde comme régi par des forces occultes ou magiques, par opposition à la posture rationnelle selon laquelle l'univers obéit à des lois naturelles. En matière de croyances, l'humanité est malade de la maxime « Mieux vaut une religion que rien » à laquelle l'athée répond « Mieux vaut rien que n'importe quoi ». Pour certains croyants, il est inconcevable de ne croire à rien. Afin de réduire leur dépendance à la foi religieuse, une religion de substitution leur est proposée plus loin : les Adeptes de Terminus p.119.

La raison de l'athée, c'est l'esprit critique

Méfiez-vous des prêtres à penser qu'on vous prie d'adopter. Ne capitulez pas devant des arguments d'autorité. Ne vous laissez pas dicter votre conduite. Prenez des avis à des sources variées. Soumettez les idéologies à la critique de la raison. Conservez votre autonomie intellectuelle.

La sortie de l'homme hors de l'état de tutelle dont il est lui-même responsable.

L'état de tutelle est l'incapacité de se servir de son entendement sans la tutelle d'un autre.

Emmanuel Kant, *Was ist Aufklärung ?* 1784

Dédramatiser la mort pour alléger la vie

Que faire de nos incertitudes ? Faut-il se laisser submerger par la peur de l'inconnu et de l'avenir ? Faut-il éradiquer les doutes en s'accrochant fermement à une foi ?

« S'il n'y a rien après la mort, alors ça ne sert à rien de vivre ». Cette affirmation laisse entendre que la vie est une sorte de travail qui mérite salaire. Pour celui qui est convaincu que, faute d'immortalité, il ne pourra pas emporter les fruits de ses actions dans l'au-delà, la morale de rétribution est inopérante.

Les religions œuvrent à dramatiser l'existence. En plus de la mort proprement dite, le croyant doit affronter des épreuves supplémentaires comme le Jugement dernier. Il est ensuite orienté soit, après un éventuel stage au Purgatoire, vers le Paradis, soit vers l'Enfer. La sentence vaut pour l'éternité, et c'est fort angoissant. Dans d'autres religions, l'Enfer est remplacé par la réincarnation dans un être inférieur, mais la problématique reste la même. Le cœur profane ne tend pas vers une telle « espérance ». Lorsque les préoccupations religieuses conduisent à des sentiments négatifs tels que la peur, c'est une mesure d'hygiène mentale que de s'en distancier.

Pour l'athée, la mort est un événement naturel, dépourvu des enjeux liés à l'immortalité, donc dédramatisée. Elle apporte la fin définitive des soucis et des tourments. Il est appréciable que la vie ne soit ni un concours, ni un examen, ni une épreuve de sélection. L'athéisme apporte une tranquillité d'esprit, non seulement face à la mort, mais aussi dans la vie quotidienne.

Un obstacle majeur cependant : cette voie de sérénité est abrupte pour ceux qui se croient immortels. Seuls y accèdent ceux qui ont la force mentale de se dégager du piège de la foi religieuse.

Le fonds de commerce des religions

Dieu n'est pas un but en soi, mais seulement un des moyens possibles pour atteindre le but. Pour preuve, les religions ont donné les réponses les plus diverses à la question de l'existence de Dieu : une multitude de dieux, quelques dieux, trois dieux en Un, un seul Dieu, ou aucun.

Le bouddhisme ne se préoccupe pas de futilités comme les divinités ou Dieu, mais de ce qu'il advient après notre mort, et enseigne que le cycle des réincarnations dépend d'une logique récompense-punition en rapport avec notre comportement. En comparant ceci au Jugement dernier, on peut y voir deux avatars d'un même concept, ce qui montre que les divinités ne sont pas l'objet central des religions, mais un moyen rhétorique destiné à nous enfumer avec le discours « Si tu crois en Dieu, alors tu dois pratiquer notre religion dans

son intégralité » selon la logique de l'engrenage « Qui prend le doigt prend le bras ». Il faut s'élever contre cet argument rationnellement infondé, car Dieu est de l'ordre du désir, pas de celui de la nécessité.

Mais quelle est alors la question centrale des religions ? La religion s'attache à accréditer la thèse de la morale de rétribution afin de mieux régner sur les fidèles. Elle prétend nous prémunir contre les malheurs en général, contre la mort en particulier, en nous promettant la vie éternelle, ou pour le moins l'extinction de la souffrance, et une certaine forme de bonheur sous la condition d'être un pratiquant docile.

Cependant, la vie étant assez fournie en dangers de toutes sortes, il est désavantageux d'ajouter des dangers fictifs situés dans l'au-delà comme les forces occultes, le diable, le jugement dernier, le purgatoire, l'Enfer, la réincarnation dans un être inférieur, etc. Par exemple, le christianisme tient un double discours : d'une part la promesse d'un bonheur éternel, d'autre part la menace du Jugement dernier et de l'Enfer.

Alors le roi dit aux valets : « Jetez-le, pieds et poings liés, dehors, dans les ténèbres : là seront les pleurs et les grincements de dents. » Car beaucoup sont appelés, mais peu sont élus.

Mt 22 13-14

En résumé, la mort est un naufrage dans lequel le nombre de canots de sauvetage est insuffisant. Cette citation apporte un éclairage édifiant sur la Rédemption :

*Si Adam entraîne tous les hommes dans sa chute, Jésus-Christ ne les sauve pas tous.
Adam est donc plus puissant dans le mal que Jésus dans le bien.
Georges Las Vergnas, Pourquoi j'ai quitté l'Église romaine*

Être sauvé est l'espérance qui donne sens à la vie mais, comme nous sommes tous pécheurs, il y a du souci à se faire. Par exemple, selon le catéchisme catholique,

- « Ceux qui délibérément manquent à la Messe du dimanche commettent un péché grave », c'est-à-dire suffisant pour vous expédier en Enfer !
- « Le divorce est une offense grave à la loi naturelle. Le fait de contracter une nouvelle union, fût-elle reconnue par la loi civile, ajoute à la gravité de la rupture : le conjoint remarié se trouve alors en situation d'adultère public et permanent. Or, l'adultère est un péché mortel. ».
- Les couples qui utilisent des moyens artificiels de contraception sont en situation irrégulière et ne sont pas autorisés à recevoir l'eucharistie.
- Toutes les personnes ayant participé à une interruption de grossesse sont des criminels.

La Bible affirme que seul un petit nombre sera sauvé :

Entrez par la porte étroite. Car large et spacieux est le chemin qui mène à la perdition, et il en est beaucoup qui le prennent ; mais étroite est la porte et resserré le chemin qui mène à la Vie, et il en est peu qui le trouvent.

Mt 7 13-14

Et il insiste :

Je vous le répète : il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume des cieux.

Mt 19 24]

L'Enfer torture le croyant, non pas après la mort, mais avant ! Les personnes les plus sensibles à la crainte sont les plus exposées.

La peur est utile car, en nous préservant de certains dangers, elle est un facteur de survie. Elle devient cependant nuisible lorsqu'elle est engendrée par des dangers imaginaires.

Dois-je croire que le ciel, jaloux de sa gloire, ne s'explique aux humains qu'en les faisant trembler ?

Louis Fuzelier, *Les Indes galantes*

La conception chrétienne de la justice divine

Jusqu'au XVII^e siècle, la justice des hommes voulait que des tourments soient infligés aux coupables : fouet, carcan, pilori, supplice de la roue, écartèlement, question, bûcher et autres cruautés en tous genres étaient dans les mœurs. Le christianisme a cette même vision de la justice héritée de l'empire romain. Par extrapolation, l'Enfer est une suite normale. La souffrance est expiatoire. La justice divine « péché → purgatoire ou Enfer » est bâtie sur le modèle humain « faute → prison ou peine de mort ». Dans cet esprit de vengeance, ne voyez, chers croyants, aucun problème théologique : il ne s'agit là que d'un banal mystère divin, comme il y en a tant.

Dieu, qui prêche l'oubli des fautes, n'en donne pas l'exemple et nous demande d'être meilleurs que lui.

Georges Las Vergnas, *Pourquoi j'ai quitté l'Église catholique*

À partir du XVIII^e siècle, la cruauté inutile étant progressivement réprouvée, la justice utilise des méthodes plus expéditives, comme la guillotine ou le peloton d'exécution. Faire souffrir les coupables n'est plus un objectif. Aujourd'hui, la justice humaine, du moins en Europe occidentale, est passée au schéma « faute → prison → éducation → réinsertion ». La torture et la peine de mort ont été abolies. Cette évolution n'a, semble-t-il, pas encore atteint le Ciel. À contrario, en recourant aux cruautés infernales, la prétendue justice divine met le christianisme en porte-à-faux avec la société. Comme il est humain et daté le visage de Dieu !

Faut-il croire que les intentions divines relèvent de la culture antique ? Comparée à la conception bouddhiste selon laquelle le problème principal auquel l'homme est confronté est la gestion de la souffrance, la posture chrétienne est aberrante.

Chacun peut constater lui-même que le déroulement d'une vie est sans rapport avec une justice équitable et bienveillante. Rêver d'une justice réalisée dans un autre monde sert à occulter cette désagréable vérité, même si cette justice a des traits impitoyables.

Ignorants du jour et de l'heure, il faut que, suivant l'avertissement du Seigneur, nous restions constamment vigilants pour mériter, quand s'achèvera le cours unique de notre vie terrestre, d'être admis avec lui aux noces et comptés parmi les bénis de Dieu, au lieu d'être, comme de mauvais et paresseux serviteurs, écartés par l'ordre de Dieu vers le feu éternel, vers ces ténèbres du dehors où seront les pleurs et les grincements de dents
Catéchisme de l'Église catholique, § 1036, LG 48

Pour la justice divine, l'assassin qui se repent est sauvé, tandis qu'est damné l'homme habituellement vertueux, mais qui a commis un péché mortel sans avoir eu le temps de se repentir. Les circonstances de la mort priment sur le comportement durant la vie. En décédant à un mauvais moment, certains ont moins de chance que d'autres. La Rédemption ne passe pas chez tout le monde. Malgré ce nouveau motif d'angoisse, pourquoi le chrétien accepte-t-il d'accorder sa foi à une justice aléatoire ? Le mot « Égalité » qui s'affiche sur les mairies françaises n'est certainement pas gravé au fronton du Paradis.

Une espérance anxigène et accablante

Pour nous tenir dans ses rets, la religion cultive l'effroi du jugement dernier. La peur induit la docilité. Il y a pire encore que Big Brother : l'œil de Celui qui viendra juger les vivants et les morts. L'escroquerie se développe en trois étapes : faire croire en un danger imaginaire, puis se présenter en sauveur et, enfin, promettre la lune, ou mieux encore.

Cependant, la dramatisation de la mort, transmise par endoctrinement, ne nous aide pas à vivre. Si la peur de la mort peut pousser à espérer une échappatoire, le remède est pire que le mal, et inefficace de surcroît : la foi ne protège pas de la peur de la mort, comme chacun peut le vérifier parmi ses connaissances. Puisque l'espérance doit s'accompagner de la crainte de perdre le paradis et de l'angoisse de tomber en Enfer, mieux vaut vivre dans la perspective d'une disparition définitive. Plutôt que d'espérer gagner une hypothétique et angoissante vie éternelle, il vaut mieux bénéficier d'une paix éternelle.

On ne se protège pas des cauchemars en accomplissant des rites, mais en prenant conscience qu'ils sont hors du réel. La peur étant mauvaise conseillère, mieux vaut s'en débarrasser que de la subir en concomitance avec la foi.

De plus, la religion cultive la culpabilité qui peut nous empoisonner l'existence. La capacité de l'homme à se juger lui-même s'appelle la conscience. Pour tenter de donner une réalité objective à ce sentiment subjectif, l'homme a créé à son image Dieu et le Jugement dernier. La religion peut être interprétée comme la version pour adultes du chantage exercé sur les enfants par certains parents indignes : « Si tu es sage, ta maman te fera un gros câlin. Mais, si tu fais des bêtises, la méchante sorcière viendra te chercher ».

Dans le bouddhisme, le cycle des réincarnations, malgré qu'il doive être rompu, a la même fonction que la vie éternelle : l'idéal proposé est d'atteindre l'éveil et la fin de l'existence individuelle par fusion dans l'Un-Tout. La vie éternelle est un enfer de souffrances dont il faut se libérer en se dissolvant.

La sagesse ordonne de lâcher prise sur tout ce qui ne dépend pas de nous et de concentrer nos efforts sur ce que nous pouvons influencer. Au contraire, l'esprit religieux attribue aux rites et aux prières des effets magiques capables de changer la destinée post-mortem. Il consacre toute son énergie à s'attirer les bonnes grâces de ce qui se trouve hors de sa sphère d'influence. Cette attitude le rend vulnérable au chantage religieux. Il n'y a pas lieu de croire au bonheur d'être croyant, car l'illusion de la foi n'apporte qu'une satisfaction artificielle entachée par l'incertitude du dogme et la crainte de la damnation. Le chemin de la paix intérieure passe nécessairement par la neutralisation de l'inquiétude religieuse. L'athéisme permet d'éviter de se soumettre au chantage religieux.

Trois attitudes

Face à la mort, la première attitude consiste à la nier : nous sommes immortels. C'est la position prêchée par la majorité des religions. Dans un premier temps, cette pensée peut paraître réconfortante. Pour fuir le danger, on se réfugie dans un monde imaginaire. Mais, outre son caractère totalement irréaliste, affronter l'éternité est aussi source d'inquiétude. Comparée à l'idée d'un sommeil perpétuel, celle de vivre éternellement paraît bien plus angoissante : un sort incertain et mal défini dans un au-delà lourd de menaces n'est pas souhaitable. Pensez à vos proches qui sont décédés. C'était certainement de braves personnes, mais qui peut se prétendre sans péché ? Ont-ils pu se repentir et recevoir le pardon ? En cas d'incertitude, ressentez-vous la consolation apportée par la religion ? La vie éternelle est un cadeau empoisonné que l'on peut sans regret abandonner aux croyants. Évitions de soutenir les Églises et organisations qui enseignent ou diffusent des peurs infondées.

Une échappatoire consiste à ne pas trop penser à la mort et, pour ceux dont le caractère n'est pas trop soucieux, à se tenir dans l'indifférence religieuse.

Une deuxième attitude consiste, dans un mouvement de révolte, à refuser la mort. Mais vivre dans la révolte ou la dénégation gâche la qualité de vie. Par mesure de sauvegarde, il est vital de surmonter la peur de la mort.

Reste la troisième attitude qui consiste à accepter notre mort comme disparition irrémédiable. Il est alors nécessaire de dédramatiser la mort.

Le grand troc des peurs

Les religions nous proposent de remplacer la peur de la mort vue comme disparition définitive par une liste d'autres peurs qui se rapportent à l'au-delà :

- la peur du Jugement dernier ;
- la peur du Purgatoire et de l'Enfer ;
- la peur de se retrouver sans corps, ou avec les défauts de son corps actuel, ou avec un corps parfait avec perte d'identité ;
- la peur de ne pas retrouver ceux qu'on aime, ou la peur que certains êtres qu'on aime soient damnés ;
- la peur d'être contraints d'agir d'une manière idéale, mieux que dans un couvent ;
- la peur de s'ennuyer éternellement ;
- selon l'enseignement reçu : la peur d'être réincarné dans un animal ;
- et cette liste est sans fin, car telle est l'imagination humaine.

Ce troc des peurs est fort désavantageux, car il ressemble à la méthode qui, pour faire passer un mal de tête, consiste à s'écraser les doigts dans une porte. Il faut parfois refuser une méthode qui marche. Alors que la peur nous protège des dangers, la peur pathologique nous épuise par de fausses menaces.

Accepter d'être mortel pour vivre sans peur

Croire à la vie éternelle parce qu'on la désire montre que l'on a un vrai problème, non avec l'au-delà, mais avec ses désirs. Le sage se met en harmonie avec la nature : plutôt que de craindre la mort et exiger l'immortalité, il apprend à aimer la vie, y compris dans sa finitude. À partir de là, la question de l'existence de Dieu est un exercice intellectuel dépourvu de conséquences.

Résister c'est comprendre que l'obligation de croire à la vie éternelle est infondée. La thérapie de la peur existentielle passe par la mise à l'écart des religions du salut : chaque endoctriné doit, de son vivant, faire le deuil de son immortalité. Le sacrifice n'est pas grand, car il permet, en compensation, de se libérer de la peur de dangers fictifs, en particulier du Jugement dernier. Il est mille fois préférable de supporter sans béquille l'angoisse existentielle plutôt que subir le chantage du péché mortel qui vous expédie en Enfer.

La sagesse passe par l'acceptation de la mort comme étant un phénomène naturel. Il faut consentir à quitter la société pour permettre à l'histoire de l'humanité d'avancer. La « vraie vie » ne se trouve ni dans le passé, ni dans le futur, ni dans l'au-delà, mais ici, maintenant.

La peur de la fin de vie

Craindre la période de vie qui précède la mort se distingue nettement de la peur de la mort. Chacun a peur des souffrances qui pourraient précéder la mort. Mais aujourd'hui, dans les pays développés, nous pouvons faire confiance à la médecine, plus particulièrement aux soins palliatifs. Modérée par cette perspective, l'angoisse de vivre la mort ne devrait plus nous empêcher de jouir de la vie.

La mort participe au bouillonnement de la vie

La mort est, comme la reproduction sexuée, un élément moteur de l'évolution. À l'échelle d'une espèce vivante, la sélection naturelle avantage - non la longévité - mais la reproduction. Nous mourons parce que cette filière est avantageuse pour la survie de l'espèce. Sans la mort, la vie serait restée au stade de l'amibe, et nous n'existerions pas. L'immortalité est trop réfractaire à l'évolution pour être créatrice et constructive dans l'exploration des possibles. Certes nous vivons, mais c'est surtout la nature qui vit à travers nous et, dans la nature, la mort est l'amorce du renouvellement. Contrairement à notre intuition spontanée, la mort est mère de la diversité, de la culture et de l'adaptation aux changements. Elle n'est donc pas une punition divine puisque nous lui devons la vie.

La mort, havre de paix

Le souci de l'avenir devrait être en proportion de la durée de l'avenir espéré. En se figurant éternel, on peut se faire un souci sans limite. N'est-il pas horrible de croire que la vie soit un traquenard duquel nous devons être sauvés ? Par contre, pour qui reconnaît être mortel, l'objet du souci – ce qui reste de vie – diminue irrémédiablement au fil du temps.

« Tu es poussière, et tu retourneras à la poussière » [Gn 3 19]. Mourir, c'est se dissoudre dans l'univers et se plonger dans un néant définitif. Une fois accomplie, la mort ne peut plus faire peur puisque toutes les perceptions seront éteintes. La conscience disparaîtra, tous les regrets seront effacés et tous les soucis se seront évaporés. Il n'y a donc rien à craindre, ni le Jugement dernier, ni une réincarnation dans un être inférieur.

Nous souffrons de l'absence des proches que nous avons aimés, mais ils demeurent au fond de notre cœur. Il est réconfortant de continuer à leur parler.

Lorsque nous pensons à notre mort, nous sommes peinés d'avance de quitter notre famille, d'attrister nos proches et de laisser nos œuvres. Est-il insupportable de disparaître à jamais ? Il faut relativiser, car une éventualité bien pire est envisagée par les croyants :

croupir en Enfer pour l'éternité. Ne serait-il pas plus raisonnable de croire à un au-delà moins risqué et moins angoissant ? Il y a plus à s'offusquer de l'Enfer que de la mort.

Apprécions que la vie ne soit ni un concours, ni une loterie, ni un examen, ni une épreuve de sélection avec des gagnants et des perdants dans l'au-delà. L'athéisme est neutre : pas de récompense, ni de punition. Il n'y a d'ailleurs que des gagnants puisque chacun d'entre nous a reçu une vie, certes limitée dans le temps, mais une vie quand même. Le temps est compté, mais il nous est donné. Quant aux personnes minées par des sentiments de culpabilité, que l'ardoise soit effacée peut être perçu comme une sorte de rédemption laïque.

Subjectivement, la mort est à percevoir comme un état d'apaisement total des souffrances, de libération des angoisses, de résolution définitive de tous les soucis, de calme parfait, de sommeil paisible. Bref, il s'agit d'un état fort souhaitable. Face à la mort, il n'est nul besoin d'être rassuré puisqu'il n'y a rien à craindre. L'athéisme est le chemin privilégié vers la sérénité. On peut se sentir plus proche du bonheur dans l'athéisme que dans la foi.

Que reste-t-il d'une vie humaine ?

D'un autre point de vue, nous ne mourons pas complètement : nous laissons nos enfants, nos ouvrages, nos œuvres, les traces de notre travail et de nos activités, ainsi que nos influences sur les proches et la société. Le monde serait légèrement différent si nous n'avions pas vécu, et chacun d'entre nous peut prétendre avoir quelque peu influencé l'avenir. La vie ne s'arrête pas avec la mort d'un individu, car chacun a sa place dans l'histoire de l'humanité, à un endroit bien déterminé sur l'échelle du temps graduée en centaines de milliers d'années. Nos actions ont un impact sur le futur de l'humanité et, si modestement soit-il, influent sur le cours de l'histoire, ce qui engage notre responsabilité face aux générations futures.

Vers la mort de la peur

La peur est une émotion instinctive en provenance de l'amygdale. On peut lui opposer la conscience et la raison qui se développent dans le néocortex. Il vaut mieux affronter ses peurs que de les fuir.

En convoquant Dieu, le diable et le Jugement dernier au chevet des mourants, la religion fait de la mort un événement dramatique qui ouvre sur un au-delà inquiétant. L'émotion est mauvaise conseillère, et les mirages sont des émanations de la peur. Ceux qui placent la foi au-dessus de la raison sont condamnés à l'inquiétude religieuse. Au contraire, l'athéisme, en réduisant la mort à un événement naturel, offre une interprétation dédramatisée, dépourvue d'enjeu et libérée des peurs. L'avenir s'envisage en toute quiétude.

Se libérer de l'emprise de la religion

Puisque la vérité est souvent déplaisante et que la religion consiste à aimer la fiction, l'objectif est d'apprendre à aimer la vérité et à détester les contes de fées religieux. Celui qui a adopté la religion comme une protection contre la dureté de la vie doit envisager une autre attitude. D'une part, il faut se mettre à l'écoute des sciences et apprécier les résultats obtenus. Mais cela ne suffit pas, car il faut encore déployer le rationalisme et l'épistémologie, ce qui est nettement plus difficile. D'autre part, l'image des religions étant largement surévaluée, il faut faire preuve d'esprit critique pour en repérer les aspects détestables et faire résonner les dissonances cognitives.

Lorsqu'un croyant s'éloigne de la religion, il peut ressentir des sentiments négatifs comme la culpabilité ou la honte.

Surmonter les résistances psychiques et sociales

Les religions attisent malignement les sentiments générateurs de tensions intérieures, comme le péché et la faute. En vertu du péché originel, le judéo-chrétien, victime d'une malédiction, naît puni, pécheur, potentiellement coupable, et doit se racheter. Pour affronter les dangers, même imaginaires tels que l'Enfer, une protection surnaturelle, comme celle des sacrements, est réputée nécessaire. Sous le poids de telles intimidations, il ne reste plus qu'à prier, à battre sa coulpe et à expier. Celui qui succombe au sentiment de culpabilité est piégé : il devra accomplir des actes ritualisés pour alléger l'anxiété et suivre des préceptes censés amadouer les divinités. L'homme a une propension malade à s'angoisser inutilement et à se torturer lui-même. Il n'est pas commode de cesser de croire, car c'est admettre que notre vie, jusqu'à présent, s'est laissé guider par des mirages.

Celui qui s'éloigne de la religion doit généralement faire face à des difficultés d'ordre psychologique et social. Il est difficile d'abandonner toute pratique religieuse, car c'est adresser un message de distanciation à toutes les personnes qui l'ont encouragée. Comment réussir l'abandon de la foi en surmontant les sentiments négatifs tels que la culpabilité ou la honte ? Comment échapper à la religion des proches et affronter le regard des autres ?

Pour dissoudre les liens affectifs avec la religion, combattre les croyances proprement dites ne suffit pas. La vérité religieuse étant communautaire, il faut encore se distancier des proches qui exercent une pression sociale. Il faut apprendre à dire « Non, je ne participe pas aux cérémonies religieuses », « Non, je ne crois pas aux fables religieuses », « N'inverse pas les rôles : c'est au croyant d'expliquer pourquoi il croit », « J'ai droit à ma liberté de conscience », « Non, ça ne veut pas dire que j'ai renoncé à la morale », etc. Cela peut s'avérer difficile et pénible, mais, pour ne pas rester sous l'emprise sociale de l'Église, il est nécessaire d'affirmer vouloir quitter le troupeau.

Le cheminement vers la cohérence est une quête de l'unité intérieure

On ne peut plus, comme autrefois, demander à la société d'être cohérente puisqu'elle a le devoir de respecter les libertés individuelles. Aujourd'hui, dans un environnement pluraliste, le discours dominant est que les enseignements fondés sur une tradition sont tous respectables. Par exemple, les parents, l'école ou l'Église enseignent sans broncher que

- la genèse selon la Bible et la théorie de l'évolution sont toutes les deux « vraies », à leurs manières respectives ;
- la promesse du Paradis ressemble au cadeau d'un Père Noël pour adultes ;
- Dieu est bon, mais l'humanité est accablée de malheurs ;
- après l'apparition de l'homme (homo sapiens), Dieu a attendu 300'000 ans environ avant d'apporter la Révélation ; avec un tel temps de réaction, Il n'aurait jamais pu obtenir le moindre brevet de sauveteur et son statut de Sauveur est douteux ;
- la Bible étant pleine d'obscurités et de contradictions, on peut lui faire dire ce que l'on veut ;
- l'Église est sainte, mais son histoire montre le mauvais exemple ;
- on vous ordonne de croire à des miracles tels que la résurrection du Christ, et même à des miracles à répétition et sur commande comme la transsubstantiation de l'Eucharistie ;
- il faut admettre l'infailibilité pontificale, avec toute l'obéissance qu'elle implique ;
- la prière offre une protection effective contre le malheur, ce qui ne correspond pas aux faits observés : la prière se heurte à l'expérience quotidienne du silence de Dieu ; que l'on prie ou que l'on ne prie pas ne produit aucune différence dépassant les effets du hasard ;
- la cause de toutes les souffrances est le péché d'Adam et Ève ; pour croire qu'il ne s'agit pas d'un mythe mais d'une explication crédible, il faut une dose de naïveté incompatible avec le bon sens ;
- regretter sincèrement ses péchés et demander pardon à Dieu ne suffit pas : il faut encore se confesser à un prêtre catholique et obtenir l'absolution ; l'Église s'est établie en intermédiaire incontournable et indispensable ;
- notre seul bien - la vie que nous vivons - n'a pas de valeur au regard de celle d'après la mort ;
- et des dizaines d'autres incohérences, contradictions, affirmations infondées, croyances invraisemblables et superstitions insensées.

Puisque notre réservoir culturel n'est qu'un fatras déstructuré, les individus ne peuvent plus s'en servir comme squelette mental sans procéder à un sévère tri sélectif. Ce qui est acceptable pour la société - qui doit éviter de blesser ses membres - ne l'est plus du tout pour l'individu qui doit assurer son unité. Pour quelqu'un qui ne veut pas renoncer à l'exercice de sa jugeote, l'épreuve est insupportable. Une vision en morceaux éparpillés, faute d'un crédit suffisant, ne permet pas d'asseoir la confiance dans l'avenir. Il est impératif de se construire une vision cohérente du monde. Alors que les promesses des charlatans peuvent

être invalidées par l'absence des résultats attendus, celles des prédicateurs religieux sont absolument invérifiables. Lorsque la pensée est corrompue par l'inconsistance, les sentiments sont déstabilisés par l'insécurité. Ne pouvant s'identifier à une culture aux composants disparates, toute personne qui se prétend pensante est astreinte à faire le ménage afin d'échapper au malaise et d'établir une nécessaire cohérence.

Devant l'ampleur de la tâche, beaucoup capitulent : la tradition remplace la réflexion, et la magie des esprits célestes se substitue aux lois de la nature. Les inconditionnels de la tradition peuvent justifier l'excision ou la charia. Au lieu de se bâtir une philosophie personnelle selon leur conscience, trop de gens se laissent dicter leur conduite et modeler leur conscience. Voir des milliards d'êtres humains passer leur vie à ranger leurs idées dans des tiroirs dont les cloisons sont protégées par des tabous, voilà une image représentative du non-sens généralisé, ainsi que de l'absurdité promue au rang de dogme.

Dans l'échelle des valeurs, le besoin de cohérence se situe bien au-dessus du désir de plaire et du besoin de merveilleux. Le sentiment que la vie a un sens découle de l'harmonie entre les pensées, les émotions et les actions. C'est pourquoi la cohérence intérieure donne du sens. Elle s'inscrit dans un projet plus général de développement personnel qui soutient le processus amenant un être humain à sa pleine maturité. L'établissement de la cohérence est une tâche que chacun doit accomplir pour éviter le mal-être, voire pour ne pas sombrer dans un trouble dissociatif de l'identité. La religion a souvent un rôle perturbateur, surtout chez les esprits qui se posent des questions. Il faut extirper de l'intérieur de soi ce qui est discordant. Chacun doit trouver lui-même son équilibre, car nous manquons de psychologues formés en désintoxication religieuse. Les êtres humains sont tous tenus de le faire, mais la plupart bâclent l'opération ou s'en remettent à l'autorité religieuse la plus proche qui remplace les contradictions par des mystères et la confiance en Dieu. La communauté des croyants fait pression pour empêcher toute remise en question. Toutes les données sont pourtant disponibles et, pour la plupart, largement connues, mais rares sont ceux qui en tirent les conséquences. La seule chose qui manque est la faculté de passer par dessus l'endoctrinement reçu pour conclure avec lucidité, c'est-à-dire faire primer les arguments sur l'attachement à la foi.

Nous ne choisissons pas la cage culturelle qui emprisonne notre conscience, mais beaucoup choisissent d'y demeurer et se contentent de rallonger un peu les chaînes. Le croyant n'imagine même pas qu'il puisse choisir sa voie puisque le chemin est donné et qu'il a le devoir de le suivre. Pour se libérer véritablement de l'emprise de la religion, il faut se donner le droit de penser par soi-même, c'est-à-dire ne plus se sentir moralement obligé de s'aligner sur une doctrine prétendument vraie. La question du sens de la vie est trop importante pour confier à une autorité discutabile le soin de décider ce qu'il convient de

croire. L'idée que la vie pourrait avoir un sens, le même pour tous - en l'occurrence dicté par le Vatican - est cauchemardesque. Elle obligerait les croyants à suivre ce sens dans la soumission et l'obéissance, à être réduits en otages de la tribu des Agenouillés qui promet le bonheur sous conditions dans un autre monde et distribue généreusement force péchés à culpabilisation immédiate. Les systèmes idéologiques ayant de la peine à réfréner leurs tendances hégémoniques et totalitaires, une des missions de la philosophie devrait être de poser un cadre à l'exercice de la liberté individuelle où chacun peut définir le sens de sa vie qui est une affaire personnelle. La « révélation » se trouve au fond de soi et s'exprime par un projet de vie. L'ouverture au pluralisme et à la diversité est une vertu nécessaire. Les libertés individuelles peuvent partiellement se conjuguer et, via la démocratie, devenir volontés populaires.

La levée des conflits intérieurs est un impératif d'hygiène mentale qui nécessite de se débarrasser des éléments dissonants. Elle est un processus de désencombrement, d'allégement, de dépouillement et d'épuration. Plutôt qu'une foi aux racines infantiles, il est préférable d'accepter avec humilité notre état d'ignorance. Puisqu'il ne servirait à rien de s'extraire d'une religion pour retomber dans une autre, c'est en développant une vision philosophique personnelle que l'on peut chasser les croyances héritées. Le renoncement implique la dissolution des liens affectifs d'avec toutes les formes d'ésotérisme, y compris religieuses, et le dépassement de tous les tabous y relatifs. Afin de marquer la difficulté de se libérer des superstitions, on peut détourner le message biblique :

Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car beaucoup, je vous le dis, chercheront à entrer et n'y parviendront pas.

Lc 13 :24

Dans notre contexte, ce verset prend un sens nouveau : il est difficile de trouver la porte de sortie d'une communauté religieuse et d'entrer en résistance. L'adhésion avait été plus facile. Par contre, parler d'un effort surhumain à accomplir serait mal à propos puisqu'il s'agit de quitter une position inconfortable, voire douloureuse. Il se trouve face à la tâche de déconstruire une gigantesque doctrine, puis de reconstruire une philosophie minimale à l'intérieur de laquelle des projets personnels peuvent trouver place et faire sens.

La majorité des idéologies, les religions comme le communisme soviétique, font appel aux mêmes arguments : la vraie vie n'est pas ici maintenant, mais dans un avenir radieux ; il faut sacrifier le présent à un mythique bonheur futur. C'est au nom des lendemains qui chantent qu'ont été justifiés aussi bien l'Inquisition que les goulags. L'indignation sélective n'exprime pas une aspiration à la justice, mais un esprit partisan, sans souci de cohérence. Plutôt que de placer notre confiance dans un mythe, confions notre opinion au jugement de l'histoire qui montre que la religion ne peut pas servir de boussole et qu'elle ne protège pas

des dérives. Au contraire, la vraie vie est ici maintenant, et le bonheur doit être recherché ici maintenant. Apprenons à déguster le précieux temps présent qui coule en nous au lieu de nous imbiber d'utopies. Celui qui, pour justifier ses actes, renonce à faire appel à la volonté de Dieu ou au sens de l'Histoire - mieux nommés idéologie religieuse, respectivement utopie historique - renforce sa responsabilité personnelle face à ses enfants et à l'humanité.

L'idée d'un Horloger suprême trahit une conception déterministe des sciences, aujourd'hui dépassée. La physique quantique a introduit l'indétermination et l'imprévisibilité qui s'expriment par le hasard et les probabilités. Le croyant, dans son incapacité de croire au monde qui ne serait pas augmenté de merveilleux, demeure insensible à la suffisante profondeur de la nature. Tout ce qui, par le mythe, est ajouté à la naïveté, est soustrait du réel et appauvrit la compréhension rationnelle de l'univers. Faire appel à des superstitions est une sorte de déni du réel qui ne fait qu'ajouter des problèmes à nos lacunes, car les contradictions apportent plus de souffrances que l'ignorance. Enrichir et embellir sa vie par des croyances religieuses, voilà une illusion qui ne pourra que se dégonfler en présentant des inconvénients rédhibitoires. Nos ancêtres l'ont fait, mais ça n'a pas été une réussite. Il n'est pas avéré que le succès des déploiements missionnaires de la colonisation ait produit moins de dégâts que l'échec des croisades. Les idéologies religieuses ont une trop forte propension au totalitarisme. La Vérité absolue étant folie, la sagesse se trouve dans le dénuement doctrinal. On peut tuer au nom d'une religion qui fait mousser les sentiments identitaires, mais certainement pas au nom d'un refus raisonné de s'impliquer dans une religion. Comme défouloir du sentiment d'identité, la culture au sens large est un domaine plus approprié. Selon le principe de parcimonie, la raison nous demande de n'adopter qu'un ensemble minimal de règles nécessaires. Croire le moins possible est un objectif qui présente un double aspect : personnel et pacifique. La spiritualité se doit de viser le détachement des dépendances dont la nécessité n'est pas avérée, en particulier l'extinction du désir de croire. L'harmonie ne se développe pas à partir du désir, mais de la cohérence.

Il faut construire de nouvelles références et reconnaître que les sciences sont génératrices de culture. L'épistémologie des sciences peut jouer un rôle décisif. On peut aussi s'appuyer sur la confiance en la raison et la confiance en soi.

Plusieurs voies s'offrent à celui qui s'éloigne de la foi

La religion étant une manière inappropriée de répondre à la peur diffuse de l'avenir, il faut, pour dépasser ce qui est ressenti comme un besoin, acquérir une certaine confiance face au futur. Une étape incontournable du cheminement consiste à affronter honnêtement la manière de surmonter la peur de la mort. Cette phase dans l'évolution des dispositions mentales tient un rôle fondateur. Il s'agit moins de dire oui à la mort que de dire oui à la vie qui précède la mort, tout une vie dont il faut accompagner l'épanouissement.

Le cheminement vers l'unité intérieure doit être balisé, sinon il pourrait déboucher sur une position radicale ou extrême, c'est-à-dire dangereuse pour autrui. Avant de s'y lancer, il faut poser des garde-fous, se fixer une limite infranchissable : le respect des droits humains. Il s'agit du respect des personnes, sans exception. Par contre, les idéologies et les religions peuvent toutes être remises en cause.

Celui qui a été endoctriné doit préalablement se désendoctriner. Il est bien connu que les arguments rationnels n'ont que peu d'effet sur les croyants. Il s'ensuit que, pour s'éloigner de la foi, il faut commencer par identifier les attaches affectives et travailler à les affaiblir. La raison ne peut prendre le gouvernail que lorsque les émotions et les sentiments ont été calmés. Une démarche personnelle peut plus facilement aboutir si elle peut se réaliser dans le cadre d'un discours cohérent. Il faut cesser d'accepter sans discuter la propagande selon laquelle la religion est bonne et apporte le Salut. Pour ce faire, deux outils sont à privilégier : l'analyse critique de la religion et l'étude du comportement de la communauté religieuse, sans complaisance. La raison impose un cadre rigide, mais large. Ce n'est pas celui d'un carcan, mais celui de la porte de la liberté.

Voici quatre voies :

1. **L'indifférence religieuse**

Il ne faut pas perdre son temps avec des questions auxquelles personne ne peut répondre. Il vaut mieux chasser de notre esprit les préoccupations vaines et stériles. L'indifférence religieuse est une attitude idéale. Malheureusement, celui qui a subi un fort endoctrinement se sent irrémédiablement ramené à l'enseignement reçu et peut être incapable de se détacher de la religion. La situation devrait être plus facile pour celui qui n'a été que peu endoctriné. La voie de l'indifférence ne doit pas être si aisée, car beaucoup de personnes se prétendent indifférentes mais, contre toute logique, demeurent membres d'une Église.

2. **L'agnosticisme**

Dieu étant, pour l'agnostique, un être éventuel dont on ignore tout, qu'il puisse nous juger est une hypothèse non exclue. L'agnostique doit se convaincre qu'on ne peut pas tenir compte d'hypothèses multiples et contradictoires. Un tel jeu de devinettes ne peut pas engager sa responsabilité. Le rasoir d'Ockham doit être mis en œuvre. Mais, pour interioriser cette posture, une maturation, souvent longue, est nécessaire. C'est pourquoi l'attitude de beaucoup d'agnostiques se situe dans la mouvance de celle des croyants.

3. L'athéisme

- Rien n'est surnaturel, tout est naturel. Il n'y a jamais eu ni résurrection, ni miracle. S'imaginer immortel n'est-il pas un déni de réalité et un renoncement à la sagesse ? Celui qui croit fermement que sa conscience individuelle ne lui survivra pas n'a pas à se préoccuper de Dieu.
- Le Juge divin n'est rien d'autre qu'une représentation mentale de notre capacité de nous juger nous-même. En accédant à l'athéisme, l'inquiétude du jugement de Dieu et le sentiment diffus de culpabilité disparaissent. Il suffit de rester cohérent pour être en paix, car celui qui est en règle avec lui-même perçoit une harmonie qui procure du bien-être.
- Bien sûr, décréter l'athéisme ne suffit pas puisqu'il s'agit d'un cheminement spirituel laïque à accomplir. C'est plus facile pour qui a bien assimilé l'état d'esprit dans lequel les sciences sont pratiquées. Vu les deuils à faire, il ne faut pas compter sur une illumination qui rendrait instantanément athée. Par contre, on peut décider un jour de le devenir, et travailler ensuite à atteindre l'objectif.
- L'apparent désespoir que les croyants voient dans l'athéisme peut être dépassé, à la manière dont l'homme accepte facilement que les pierres sont dures : il peut en tirer avantage, par exemple pour construire des édifices, certes plus petits, mais beaucoup plus solides. Ainsi en est-il du monisme parcimonieux.

4. Une religion en basse intensité

En prenant place dans la vaste zone multiforme située entre ceux qui suivent rigoureusement une religion et ceux qui vivent résolument hors de toute religion, on peut se contenter de réduire le sentiment de culpabilité, et de supporter, cahin-caha, la partie restante. C'est la voie la plus fréquemment empruntée, la plus élastique, celle qui implique le moins de remise en cause, donc la plus facile.

Cette liste n'a pas la prétention d'être exhaustive. Il faut moins y voir des réponses toutes faites qu'un état d'esprit qui pourrait peut-être permettre à certains de tracer leur propre voie. Tous ces cheminements peuvent être considérés comme des méthodes de développement personnel aboutissant à un état de bien-être, ou tout au moins de mieux-être.

Comment se débarrasser des sentiments négatifs

L'être humain est traversé par des sentiments contradictoires qui compliquent la situation en venant se présenter tour à tour. Afin de réduire les tensions intérieures et de

disposer d'une boussole, une démarche rationnelle doit sélectionner les sentiments les plus pertinents et les sculpter.

Pour qui a été fortement endoctriné, extirper la religion de son esprit est une vraie galère. Il faut surmonter de nombreux scrupules, des obstacles moraux, sociaux, théologiques et philosophiques. Dans le cheminement vers le lâcher prise, une allergie viscérale aux contradictions est très stimulante. L'esprit critique appliqué chaque thème précédemment abordé nous a conduit à une conclusion invariablement identique : la religion ne tient pas la route.

Si nous étions nés dans une autre famille, nos croyances auraient été différentes : orthodoxes, juifs, musulmans, bouddhistes, hindouistes... En conséquence, chacun de nous a hérité d'une religion arbitraire, endossée par hasard, ce qui nous libère de l'obligation de la reprendre à notre compte. La conscience étant une affaire individuelle, nous ne sommes nullement tenus par un devoir de loyauté transgénérationnel. L'aspiration à être épanoui prévaut sur l'aspect religieux du conformisme social. Ceux qui portent un regard hostile sur nos opinions ne respectent pas notre liberté individuelle ; il ne nous appartient donc pas de porter le poids de la culpabilité pour une faute qui leur revient.

La culpabilité de trahir la communauté d'origine ne doit pas nous affecter. S'il s'agit de la peur d'être rejeté, honte à eux. On peut même éprouver une sorte de pitié pour les personnes dont l'esprit a été emprisonné par l'endoctrinement qu'elles ont subi et ressentir de la compassion de les voir se débattre avec certains conflits de conscience imaginaires, mais réels pour eux. Tant que leur foi ne leur cause pas trop de souffrances, évitons les confrontations génératrices de conflits. C'est une manière de les respecter, malgré que beaucoup d'entre eux n'ont pas ménagé leurs efforts missionnaires.

La honte d'avoir trop longtemps accepté une doctrine aberrante ne doit pas nous affecter. Au contraire, celui qui résiste à un endoctrinement massif peut être fier, car il manifeste ainsi de la résilience.

Se libérer de l'emprise de la religion

Comment se désendoctriner

À un certain moment, on estime que la coupe est pleine, que ça suffit, qu'il est temps de réagir, qu'il faut sortir de là. Celui qui a pris conscience d'être tombé dans un piège trouve l'énergie nécessaire de vouloir s'en sortir. Il faut donc entreprendre un rétropédalage, refaire à l'envers le chemin jusqu'à parvenir à un carrefour qui offre une échappatoire.

La réaction qui s'ensuit dépend du passé de chacun. Dans le cas où la décision d'effectuer la marche arrière s'appuie sur du ressentiment, le mouvement de recul sera plus intense. Pour les athées qui ont vécu une expérience religieuse qui s'est mal terminée, il ne s'agit ni

d'ignorance, ni d'indifférence, ni d'incompréhension, mais de déception, de refus et de rejet de la religion.

Dans tous les cas, il s'agit d'entrer dans un processus de désendoctrinement. Le souci de croire bien doit laisser place au désir de croire moins. On se fait implicitement une liste des choses auxquelles on n'est pas disposé à renoncer. Selon les personnes, cela peut être : l'existence de Dieu, Dieu est bon, la Providence, les dix commandements, la vie éternelle, le paradis, la protection d'un ange gardien, le réconfort d'une communauté, l'effet protecteur de la prière, les cantiques de Bach, l'odeur de l'encens, le goût des cérémonies religieuses, une relation personnelle avec un guide spirituel, des souvenirs d'enfance, et bien d'autres choses encore. Là, il est nécessaire de prendre conscience que, plus la liste est longue, plus il sera difficile de trouver une voie de sortie. C'est pourquoi il faut s'en tenir à une liste très courte, par exemple ne contenant qu'une seule rubrique : le respect des droits humains. Alors que « le croyant en voie de moindre croyance » doit ménager ses attaches affectives, l'athée se caractérise par sa capacité à voyager léger. C'est précisément cette sorte de libération que doit viser celui qui désire se distancier de la religion.

L'intensité de l'attachement est un curseur sur lequel il est nécessaire d'agir, sans quoi on va rester sur place. Amorcer un processus de dissolution des attaches est donc indispensable, mais le résultat n'est habituellement que partiel. Chacun fait ce qu'il peut, compte tenu de la situation dans laquelle il se trouve. Il est sidérant de voir comment les croyants peuvent accepter, sans manifester la moindre ombre d'esprit critique, comme anesthésiés, la multitude d'absurdités dont les abreuvent leurs pasteurs. Il serait malséant de répondre à une homélie qui se reçoit comme une injonction morale. La capacité de se distancier de la religion peut être considérée comme un test sur le thème : « Dans quelle mesure suis-je capable d'esprit critique ? »

Les moyens mis en œuvre dépendent de la culture du sujet. Si quelqu'un a été endoctriné en mettant la Bible au centre, il lui faudra prendre de la distance d'avec la Bible, repérer les contradictions, voir que la Bible permet de soutenir n'importe quelle thèse selon les extraits que l'on veut bien mettre en évidence, prendre conscience que l'interprétation reçue nécessite d'accepter l'autorité à laquelle on a le devoir d'obéir, que cette autorité est discutable, etc. Si l'endoctrinement a plutôt porté sur le devoir de soumission à l'autorité de l'Église ou sur la philosophie catholique, le présent livre donne quelques outils de défense que l'on peut opposer. Laissons ouvertes d'autres configurations dont les variations sont infinies.

La conclusion intermédiaire est que le chemin vers la sortie est nécessairement personnel.

Il ne serait pas réaliste de faire de l'expression « en finir avec la religion » un programme de société, car trop de gens se complaisent dans le surnaturel. Pour beaucoup, le christianisme est réduit à une religiosité vague n'ayant que peu de rapport avec l'enseignement officiel. La majorité de ceux qui s'éloignent de la religion se bricolent une religion personnelle. Ils ne désirent pas vivre sans religion, mais éprouver des émotions hors des religions institutionnelles. Comme il peut être plus difficile de cesser de croire que d'arrêter de fumer, beaucoup de croyants se laissent tenter par des accommodements personnalisés.

« Les croyants en voie de moindre croyance » pensent généralement que l'athéisme n'est pas adapté à leurs besoins et ne peut pas leur convenir, car ils font passer la protection de leurs attaches affectives avant le désir de cohérence. Ils sont donc amenés à trouver une voie de sortie personnalisée qui ménage la chèvre et le chou, à leur convenance. Leurs univers mentaux sont meublés de tabous, chacun ayant les siens, aucun n'étant universel. Il s'agit de trouver le point où les forces répulsives (obéissance, devoir, obligation, fidélité à la communauté, péché originel, péché personnel, culpabilité, sacrifice, renoncement, Jugement dernier, purgatoire, Enfer, ...) sont compensées par les forces attractives (amour, pardon, sauver son âme, paradis, éternité, ange gardien, solidarité de la communauté, bonheur, ...). Typiquement, en relativisant la notion de péché :

Manquer la messe du dimanche, avoir des relations sexuelles hors mariage, se remarier, etc., ne sont pas des péchés mortels, mais de petites fautes vénielles ; tant qu'on n'a tué personne, Dieu, puisqu'il est bon et juste, ne va pas nous punir d'une manière disproportionnée par l'Enfer éternel.

La religion devient presque sympathique mais, située hors du catholicisme romain, elle est devenue personnelle. Pour des personnes cultivant une autre sensibilité, mais dans la même mouvance d'une religion à la carte :

L'Église de Rome s'étant fourvoyée au cours de son histoire, je retourne à un christianisme plus proche des origines, et je me nourris de la Bible que j'interprète selon ma conscience.

D'autres croyants tombent dans la contradiction de vouloir se détacher de leur foi tout en affirmant que la religion est sacrée. Il serait difficile de faire l'inventaire des solutions possibles. Ce qui est recherché, ce n'est pas la cohérence, mais un équilibre des sentiments, dans une position qui peut n'être que personnelle, subjective et difficilement transmissible, donc peu crédible pour les autres, mais qui répond au principe :

Peu importe que la religion soit fondée, pourvu qu'elle soit émouvante.

Quant à devenir athée, c'est une autre chose qui implique un changement de paradigme et nécessite, au moins durant une période transitoire, une véritable abnégation.

On peut expliquer pourquoi certains athées ont une attitude perçue comme agressive, tandis que d'autres ont un comportement et des propos plutôt retenus.

- Les premiers ont généralement été fortement endoctrinés, ce qui fait que le chemin a été abrupt pour arriver à l'athéisme. Ils comprennent très bien la religion puisqu'ils en viennent. Les liens affectifs noués par l'expérience religieuse n'ont pas été considérés comme des données intangibles, mais comme un matériau à éroder.
 - Afin de dissoudre les attaches affectives, ils ont alimenté leur refus de la religion par mille arguments portant sur des défauts inacceptables et intolérables. Comme leur combat intérieur a été vif et a mobilisé une débauche d'énergie, il peut déborder dans le domaine public. C'est malheureusement ce dont témoigne ce livre dont l'écriture a été un moyen thérapeutique d'aide à la reconstruction. Changer de point de vue pour se mettre à penser tout différemment, dans un cadre rénové, ne peut pas se réaliser du jour au lendemain.
 - Une variante bien visible sur internet est l'athéisme grossier qui se manifeste par le mépris, les insultes ou les injures. Ceux qui le pratiquent se distinguent des précédents par leurs difficultés à rationaliser et leurs lacunes dans les moyens d'expression, mais ils partagent le même but de développer la désacralisation et le désamour de la religion.
- Les seconds, souvent moins endoctrinés, sont plus facilement arrivés à l'athéisme par la voie de l'indifférence religieuse. N'ayant jamais été ni en état de crise, ni en révolte, ils tiennent des propos plus mesurés et ont un comportement social plus discret.

Si les relations avec la religion ont été plutôt cordiales et la motivation de quitter la foi est mince ou s'il est dépassé par l'effort à accomplir pour s'extraire de la religion, celui qui n'est qu'au début du chemin du désamour religieux peut craindre que l'athéisme soit un objectif inatteignable. Une franche détermination est nécessaire. Ceci dit, personne n'est tenu à se désengager complètement de toute croyance. Il faut saluer chaque pas accompli dans cette direction, si minime soit-il. Celui qui s'éloigne de la religion se trouve dans une phase de déconstruction des liens qui peut s'étaler dans la durée.

Après avoir fait un premier tour du problème, on revient au point de départ parce qu'on n'arrive pas à sortir de cette question :

Dans ma marche arrière qui, par nature, est une opération de désamour, suis-je déterminé à remettre radicalement en cause des éléments fondamentaux, substantiels et émotionnellement chargés de la religion puis, le cas échéant, à y renoncer ?

Demander de l'aide

Face aux difficultés que l'on peut rencontrer en quittant sa religion, l'aide de personnes qui sont passées par là, ou qui vivent la même situation, peut être bénéfique. À défaut, on trouve sur internet des sites qui apportent leur assistance aux personnes quittant leur religion : groupes de parole, aide et conseil.

Réussir l'abandon de la foi

Le lâcher prise

Le cheminement vers la libération de l'emprise de la religion, lorsqu'il est réussi, aboutit au lâcher prise qui succède à l'évanouissement du Jugement dernier. Les peurs et la culpabilité s'évaporent. L'harmonie supplante les tensions. La voie vers le mieux-être est ouverte. Le nouveau paysage mental, débarrassé des contradictions des mystères théologiques, est très jouissif pour qui est épris de rationalité.

Beaucoup sortent de l'Église sans en aviser leur entourage familial au prétexte qu'ils veulent éviter de faire de la peine à ceux qu'ils aiment. Cette attitude est affligeante. Celui qui se justifie en accusant son environnement social de manquer de compréhension trahit son malaise face à ses propres convictions qu'il peine à assumer. Il veut probablement cacher ses sentiments de culpabilité ou de honte, ce qui signifie que le lâcher prise n'est pas atteint. Le silence traduit une soumission au regard des autres, ce que le langage populaire traduit par l'expression « il s'écrase ».

La religion attribue une grande valeur à la personne humaine. Certains aspects constructifs de cette attitude peuvent être recyclés, aux rangs desquels on peut placer le respect de soi-même, la dignité et l'honneur. Contrairement aux autres mammifères, l'homme vit debout.

Une attitude sociale transparente contribue à se mettre en paix avec soi-même. On peut vérifier que l'on est parvenu au terme du cheminement si, après une sortie de l'Église, on est capable d'effectuer une sorte de coming-out :

Je suis sorti de l'Église, et je ne m'en cache pas. Je suis sans religion.

Celui dont la démarche de désendoctrinement est achevée peut même ajouter : « J'ai été un catholique torturé. Maintenant, je suis un athée heureux. »

Le bonheur peut emprunter d'autres voies, mais tous les chemins qui y mènent sont nécessairement longs et exigeants puisqu'ils nécessitent rien de moins que de donner de la cohérence à sa vie. Chacun doit trouver comment désengluier son indépendance d'esprit de la mélasse religieuse.

Cesser de croire

Avant de revenir au thème de la foi, osons une comparaison. Pour arrêter de fumer, il faut d'abord le désirer. Par exemple, celui qui ressent des effets délétères sur la santé tels que toux, bronchite ou essoufflement peut y puiser de la motivation. On peut aussi vouloir ménager ses proches. Mais les bonnes résolutions ne suffisent pas et, pour passer à l'acte, un accompagnement est généralement fort utile, typiquement par une personne de confiance qui joue le rôle de coach. L'abandon de la foi a besoin de motivation et de soutien. Malheureusement, comme les psychologues formés en désintoxication religieuse sont rares, nous devons le plus souvent nous en charger nous-mêmes. Il faut d'abord ressentir le besoin d'arrêter de croire. Pour ce faire, on peut se baser sur les effets douloureux de la foi tels que le sentiment de culpabilité, la peur de l'Enfer, les déceptions consécutives à des prières sans effet concret, la confrontation à l'injustice, l'absence de souffle divin sur l'Église, etc. Tous ceux qui nourrissent leur angoisse existentielle de forces spirituelles inquiétantes ressentent un malaise dont ils souhaitent se libérer. Mais cela ne suffit pas, car il faut encore passer à l'acte.

En un Dieu juge et justicier, je ne crois pas.

À la résurrection du Christ, je ne crois pas.

Au Jugement dernier, je ne crois pas.

À la résurrection des morts, je ne crois pas.

À l'Enfer, je ne crois pas.

Au Paradis, je ne crois pas.

À la vie éternelle, je ne crois pas.

L'amateur de café sucré déteste le café nature parce qu'il le trouve trop amer. Mais, s'il est motivé, il peut s'habituer à réduire la quantité de sucre, par étapes successives, jusqu'à zéro. Après quoi, il est probable qu'il trouve infect le café sucré.

Il est possible de surmonter les symptômes de manque et il vaut la peine de persévérer dans l'effort.

Une thérapie de substitution

En cas de blocage, il faut remettre l'ouvrage sur le métier. Des échecs répétés sont les symptômes d'une dépendance à la religion. La lecture de textes athées peut contribuer à désendoctriner.

Une méthadone spirituelle

Lorsqu'un croyant ressent des symptômes de sevrage, un traitement consiste à faire appel à une spiritualité de substitution qu'il faut utiliser avec discipline et précaution, comme la méthadone. Le traitement est aussi indiqué pour les cures de désintoxication destinées aux victimes d'obsession religieuse.

La religion ultime : les Adeptes de Terminus

Les « Adeptes de Terminus », aussi désignés par le sigle AT, tiennent leur nom du fait qu'ils soutiennent que la vie des individus a une fin. Leur pensée religieuse réalise la fusion synthétique et rectificatrice des déismes et de l'athéisme. À ce titre, la pensée AT représente le couronnement de l'évolution philosophique et religieuse de l'humanité.

Fondements de la doctrine AT

À leur mort, les individus sont pesés, non pas selon leur comportement, mais selon leur foi. « Terminus » est le nom véritable de la force spirituelle qui effectue le tri.

Terminus est juste, vénérable, plein de bonté, et Son esprit est vierge de toute inclination à la vengeance. Le culte de Terminus consiste à ne Lui attribuer que de louables intentions. Terminus demande aux hommes de pardonner à leurs ennemis, mais, contrairement aux faux dieux qui ne suivent pas les commandements qu'ils ont édictés, Il ne menace pas les pauvres pécheurs des pires châtiments. Lui qui n'a jamais imaginé une seule cruauté, comment la bêtise humaine a pu répandre l'idée qu'Il veuille appliquer des supplices éternels ? Plutôt que de diffuser de telles calomnies, il serait préférable de ne pas croire en Dieu. Il demeure cependant placide dans Son infinie bonté et inaltérable dans Sa perfection. La Vérité se révèle spontanément aux esprits bien disposés.

Dans une certaine mesure, Terminus accède aux désirs des hommes :

En toute justice, chaque défunt se verra attribuer le destin qu'il a cru juste que d'autres en souffrent. Plus précisément, immédiatement après la mort, chaque personne subira le pire des sorts que ses croyances destinent à certains de ses coreligionnaires. En particulier, les chrétiens iront en Enfer, les bouddhistes renaîtront dans un être inférieur et les athées seront privés de résurrection. L'intensité des peines sera réglée individuellement, en proportion de la foi de chacun, et chaque défunt ne subira que des supplices dont il a cru Terminus capable.

Ainsi, Terminus ne châtie pas, mais laisse chacun se punir librement, au gré des intentions cruelles qu'il Lui prête.

Quant aux relations sociales, elles sont, pour l'AT, réglées par le respect des droits humains.

Pratique de la méditation AT

La méditation AT est une activité individuelle. Il n'est pas demandé de rejoindre une communauté, ce qui montre bien que l'AT n'est pas une secte. Les activités du mouvement AT sont totalement non lucratives : pas de quête, ni d'impôt ecclésiastique, ni de récolte de fonds. Le détachement complet, la totale pureté et la parfaite intégrité du mouvement sont autant de preuves éclatantes de la supériorité de l'AT sur les religions traditionnelles.

La syntonisation de l'esprit sur la volonté de Terminus apporte la paix et libère l'AT de la souffrance éternelle. La méditation AT comprend deux niveaux d'élévation :

1. Chasser de soi toute intention d'infliger des souffrances à autrui, y compris à ses pires ennemis.
2. Éradiquer de sa conscience toute accusation selon laquelle Terminus veuille persécuter les pauvres pécheurs. Puisque le but est de purifier l'image de Terminus, se référer à une religion traditionnelle n'est pas une excuse recevable.

On notera que les conséquences dans l'au-delà sont identiques pour les AT et les athées. Par contre, les fidèles des religions traditionnelles se condamnent eux-mêmes à d'éternelles souffrances, à moins qu'ils se convertissent à la doctrine AT, ou qu'ils deviennent athées.

CONTES PHILOSOPHIQUES

L'humanité en spectacle

Un jour, il y a très longtemps, Dieu rêvassait. « *Mon Dieu que je m'ennuie !* » se disait-il. Quelle en était la cause ? Quand tout est parfait, que tout se déroule sans heurt et sans surprise, il ne se passe rien d'intéressant, rien de captivant. Il ne subsiste que l'ennui.

« J'ai une idée pour me sortir de là » se dit-il. « Je vais créer une humanité, mais je ne la veux pas parfaite - quelle horreur ! -. Je souhaite une humanité ambivalente, capable du meilleur comme du pire. Je vais la faire pleine de contrastes, avec de l'amour, de la générosité et de la joie, mais aussi de la haine, de la cruauté et de la souffrance. Je vais plonger dans un contexte stimulant, avec des terres fertiles et des ressources naturelles, mais aussi des catastrophes comme des tremblements de terre, des tsunamis et des maladies. Bref, l'imperfection est nécessaire à l'animation de l'histoire et à l'expression de ma toute puissance. »

Ainsi fut fait. Depuis lors, l'humanité évolue sur ce qui est, à notre connaissance, la plus grande scène de divertissement, sous l'œil attentif du spectateur divin. À la fin du spectacle - pour nous, à notre mort - le croyant, plein d'espoir, tendra son chapeau pour recevoir le salaire de son travail d'acteur.

Le sage se rappelle que les acteurs ont été engagés de force et exercent leur activité sous la contrainte.

Dans le cas très invraisemblable où un tel Dieu existerait, espérons au moins qu'il s'amuse bien ! Pour accorder foi à l'existence de Dieu, il ne faut pas craindre les situations absurdes. Gardons notre esprit critique éveillé et ne prenons pas des contes mythiques pour des réalités.

Le sens de la vie

Cette histoire s'est passée en des temps très anciens où l'homme était chasseur-cueilleur.

Le clan des Bâtons Droits

Le clan des Bâtons Droits, favorisé par un environnement forestier favorable, avait acquis un grand savoir-faire dans l'art de fabriquer des bâtons parfaitement rectilignes, à la fois solides et légèrement souples, de toutes dimensions. Avec ses voisins, il troquait cet artisanat contre des produits de la chasse, de la pêche ou de la cueillette.

Le clan des Bâtons Sacrés

A la suite d'un troc, le clan des Bâtons Sacrés reçut un stock de bâtons droits. Le sorcier réunit le clan et, appuyé sur un bâton droit qu'il appelait bâton sacré, harangua :

Ainsi que nos dieux me l'ont communiqué et comme je vous l'ai enseigné, les bâtons droits sont des bâtons sacrés, c'est-à-dire des objets divins, sur lesquels nous pourrions nous appuyer durant notre voyage dans l'au-delà. Je vais distribuer un bâton sacré à chacun. Il vous faudra le conserver précieusement puisqu'à votre mort, nous l'enterrerons à vos côtés. Il pourra ainsi vous servir éternellement.

Le clan des Pragmatiques

A la suite d'un troc, le clan des Pragmatiques reçut aussi un stock de bâtons droits. Le chef réunit le clan, et déclara :

Contrairement à nos voisins du clan des Bâtons Sacrés, les bâtons droits n'ont pour nous aucune signification particulière, aucune destination prescrite par nos dieux. Je vais distribuer un bâton droit à chacun qui pourra en disposer librement.

Seule une petite partie du clan fut hostile et fermée :

Les bâtons droits, ça ne sert à rien. On en voit beaucoup dans la forêt où ils ne font que porter des feuilles.

Pour tous les autres, l'usage des bâtons droits fut des plus divers : bâton de fouissage pour récolter des racines, bâton à gauler les noix, lances pour la chasse et la pêche, arcs et flèches, broches pour cuire des pièces de viandes, supports de toits de huttes, etc. Il s'est même trouvé des personnes, dont le sorcier, pour en faire des bâtons sacrés.

Le sens de la vie

La vie est un cadeau que nous avons tous reçu. Pour les uns, son sens et son usage, prescrits par les dieux, obéissent aux directives spécifiques du clan religieux auquel on appartient. Pour d'autres, la vie n'a pas une signification unique et révélée, et chacun est

appelé à lui donner un sens. Par exemple, il s'agit de vivre sa vie le plus pleinement possible, en s'épanouissant sur tous les plans : physique, affectif, intellectuel et social.

Certains croyants me font penser à des enfants qui détestent les jeux de construction ouverts et n'acceptent de réaliser que les constructions auxquelles un plan de montage est joint. C'est dommage, car appauvrissant.

Celui qui se plaint de l'absurdité de l'existence ne fait que révéler son vide intérieur et se présente comme une proie facile aux recruteurs religieux qui se feront un plaisir de lui indiquer comment régler son existence.

La quête du bonheur

An 1

[Le disciple] Mes parents on fait de moi un catholique et je m'essaye sur ce chemin qui me conduira au salut.

[Le sage] Es-tu heureux ici maintenant ?

[Le disciple] Non, l'espérance d'un bonheur futur ne fait pas mon bonheur ici maintenant.

[Le sage] Te sens-tu comblé dans ta quête ?

[Le disciple] Dans le christianisme, l'homme naît coupable et, pendant toute sa vie, il reste coupable de ne pas en faire assez pour sauver son âme ; ainsi, le bonheur n'est pas de ce monde. Eh bien non ! je ne veux pas renoncer au bonheur.

[Le sage] Pour tendre vers le bonheur, il n'existe pas qu'un chemin, le même pour tous, car chacun doit trouver sa voie. Si un jour je tendais mon doigt pour te montrer un chemin, ce ne sont ni le doigt ni le chemin qu'il faudra observer, mais la procédure pour déterminer ta voie.

[Le disciple] J'ai compris, je dois m'enquérir d'une meilleure voie.

An 2

[Le disciple] Celui qui se contente d'être le suiveur des tendances de son milieu renonce à être lui-même. Sa conscience personnelle est réduite à un reflet de son environnement social. Je veux interroger mon moi profond afin de devenir moralement indépendant et avoir les coudées franches pour développer ma pensée propre. J'ai abandonné les pratiques religieuses, et je cherche une approche personnelle de la religion.

[Le sage] Es-tu heureux ici maintenant ?

[Le disciple] Non, je suis mal assuré dans ma foi, et je mets en doute mon espérance.

[Le sage] Te sens-tu comblé dans ta quête ?

[Le disciple] Non, la culpabilité de ne pas parfaitement agir me poursuit.

[Le sage] Et alors ?

[Le disciple] J'ai compris, je dois m'enquérir d'une meilleure voie.

An 3

[Le disciple] Je me suis empli de la sagesse du New Age, et je me sens relié à l'univers entier.

[Le sage] Es-tu heureux ici maintenant ?

[Le disciple] Non, mais l'Ère du Verseau viendra et me submergera de bonheur.

[Le sage] Te sens-tu comblé dans ta quête ?

[Le disciple] Non, la vie quotidienne ne me satisfait pas.

[Le sage] Et alors ?

[Le disciple] J'ai compris, je dois m'enquérir d'une meilleure voie.

An 4

[Le disciple] La foi consiste à désirer des choses dont l'existence est invérifiable et improbable telles que la vie éternelle et le parfait bonheur du paradis, puis à déclarer, contre toute vraisemblance, que tout cela est assuré. Je me suis émancipé des croyances que l'on m'a insufflées, et j'ai pris de la distance d'avec les religions. Désormais, je suis agnostique.

[Le sage] Es-tu heureux ici maintenant ?

[Le disciple] Non, car l'espérance est devenue une simple éventualité.

[Le sage] Te sens-tu comblé dans ta quête ?

[Le disciple] Non, car la culpabilité demeure en tant qu'éventualité, donc en tant que sentiment permanent.

[Le sage] Et alors ?

[Le disciple] J'ai compris, je dois m'enquérir d'une meilleure voie.

An 5

[Le disciple] J'ai renoncé au Paradis obtenu artificiellement par la méthode Coué. Pour tendre vers la sérénité, il faut s'affranchir de la crainte de la mort. Les religions exerçant un chantage à propos de ce qui se passerait après la mort, je me suis allégé des croyances religieuses. Dédramatiser l'existence est une mesure d'hygiène mentale. Il faut prêter plus d'attention à la vie qu'aux mythes. Pour éliminer les obstacles au bonheur, il faut combattre les peurs qui se rapportent à des choses imaginaires ou non prouvées comme la peur de l'Enfer. Je suis devenu athée. Je me suis ainsi libéré de la peur du Jugement dernier (ou de la réincarnation en un être inférieur) et j'ai cessé de trembler.

[Le sage] Es-tu heureux ici maintenant ?

[Le disciple] Non, mais je me sens beaucoup mieux. Après le soulagement, j'ai atteint un état permanent de légèreté. Les frustrations proviennent d'un manque d'adaptation au monde tel qu'il est, et je ne peux qu'accepter ce qui est inévitable. Les attentes irréalistes sont sources de déceptions. Il faut par contre s'attacher à ce qui dépend de nous. Lorsque je ne suis pas content de ma vie, il est généralement possible d'en corriger le cours, à condition toutefois d'avoir le courage d'investir l'effort nécessaire. À défaut de faire tout ce qui nous paraît désirable, on fait ce que l'on peut, mais on gagnerait à mieux définir ce que l'on veut vraiment, et à s'y tenir avec persévérance dans la durée. Pour aller loin, il faut avancer longtemps dans la même direction.

[Le sage] Te sens-tu comblé dans ta quête ?

[Le disciple] Oui, car j'ai compris qu'il faut chercher le bonheur ici maintenant. La vie est une opportunité dont il faut saisir chaque instant : aimer, apprendre, comprendre, construire... Je veux m'exercer à aimer la vie dans sa finitude et penser qu'être éphémère est une qualité. C'est un vrai travail spirituel que d'ouvrir son cœur pour apprécier l'instant présent sans cesse renouvelé.

[Le sage] Et alors ?

[Le disciple] Pour progresser sans errer, je veux me sentir en harmonie avec mes aspirations profondes débarrassées des fantasmes et des utopies, mais sans nuire à la nécessité de bâtir un projet de vie ni perdre de vue ma relation aux autres. Il vaut mieux rester constructif car, lorsqu'on porte un jugement rétrospectif sur sa vie, il y a généralement plus à regretter parmi ce que l'on n'a pas fait que parmi ce que l'on a fait. J'ai beaucoup avancé dans mon chemin spirituel et j'ai trouvé une voie qui me convient.

ÉPILOGUE

On ne peut pas établir la vérité, mais on peut écarter l'erreur, ce qui permet de cerner le domaine de recherche. Pour répondre au besoin de cohérence, chassons les contradictions et rejetons les fictions religieuses qui carburent aux écrits tombés du ciel. Retournons à l'école du bon sens et ramenons les deux pieds sur la terre. L'exercice de la libre pensée, en particulier l'opposition à tout dogme, exige que l'on accepte une grande diversité dans les manières d'envisager l'existence. Plus fondamentalement, aspirons à l'indifférence religieuse. Puisque cet idéal peut se situer hors d'atteinte pour les personnes sous emprise, soutenons solidairement toutes les attitudes qui encouragent la résistance à l'endoctrinement religieux.

Au lieu de geindre en prétendant que nous vivons dans une société sans valeurs et de mettre nos espoirs dans un autre monde, donnons du sens à l'univers dans lequel nous vivons. Réservons notre engagement à ce qui est universel, à l'écart des chapelles. Nous voulons nous caractériser par des valeurs plus ouvertes et d'une portée plus générale que le culte de la crédulité dans un cadre communautariste.

Au lieu de parier sur Dieu, parions sur l'homme. Retournons aux fondements de notre culture occidentale : l'humanisme hérité du siècle des Lumières, avec les droits humains, la démocratie, la laïcité, la recherche du bien commun et la primauté de la raison sur la foi. L'infini existe dans ce qu'il nous est possible de construire, de créer ou d'aimer.

Fondons l'enseignement, non sur l'autorité fût-elle d'Église, mais sur le développement de la raison, du sens critique, de l'indépendance d'esprit et de l'autonomie intellectuelle, dans un cadre laïque.

ANNEXES

Quatre arguments à opposer au pari de Pascal : objections, réfutation et renversement

Le texte qui suit a été mis en annexe parce qu'il contient des formules mathématiques.

La dimension historique

Dans le regard que nous portons sur le passé, nous devons garder un recul critique suffisant.

- D'une part, la description historique doit être factuelle. Il faut aborder le pari de Pascal avec neutralité, le replacer dans son époque et ne pas le juger avec les critères actuels. À l'époque, le calcul des probabilités n'existait pas encore. C'est Pascal qui a effectué les premiers pas dans la création d'un nouveau chapitre des mathématiques, ce dont nous lui sommes redevables. Pascal est un grand esprit qui impose le respect. Il faut se rappeler que, en ce qui concerne le calcul des limites et la convergence des suites, des définitions rigoureuses n'ont été établies qu'au XIX^e siècle.
- D'autre part, une manière de présenter l'histoire de la culture occidentale est à dénoncer quand elle est empreinte d'esprit missionnaire. En particulier, certains milieux catholiques ont fait du pari de Pascal un outil d'endoctrinement du XXI^e siècle. Plus généralement, cette attitude touche tendanciellement tous ceux qui attribuent une valeur sacrée aux traditions spirituelles.

L'objet de la critique ci-dessous ne porte pas sur Pascal en tant que personnage historique, mais sur la croyance que son pari serait encore d'actualité.

Réduction de la portée du pari de Pascal

Le pari est réservé aux personnes qui admettent à priori les hypothèses suivantes :

- l'âme humaine est immortelle ;
- des divinités nous observent et nous jugent, nous récompensent ou nous punissent ;
- nous pouvons influencer notre avenir dans l'au-delà par un comportement adéquat ;
- des rituels peuvent susciter les faveurs divines.

Pour ceux qui n'y souscrivent pas pleinement, il n'y a rien à sauver, rien à gagner, donc le pari est sans objet.

1. Objection à propos de la mise

Dans le pari, Pascal nous suggère que la mise est nulle. Voudrait-il ainsi signifier que croire n'engage à rien ? La mise est notre vie, notre conscience, notre liberté ; elle nous est infiniment précieuse ; nous ne voulons pas la jouer aux dés.

Dans la plupart des religions, le clergé joue un rôle de facilitateur dans les relations entre les fidèles et Dieu, une sorte de « coaching religieux », jugé utile mais auxiliaire. De ce point de vue, le catholicisme est une religion singulière : d'une part, le clergé exerce un rôle nécessaire et incontournable à travers les sacrements ; d'autre part, le Magistère de l'Église exerce l'Autorité suprême sur les consciences personnelles. La relation avec Dieu passe par la médiation du clergé qui y introduit ses exigences propres auxquelles le fidèle est tenu de se plier.

Le pontife romain et les évêques en " docteurs authentiques, pourvus de l'autorité du Christ, prêchent au peuple à eux confié la foi qui doit être crue et appliquée dans les mœurs " (LG 25). Le magistère ordinaire et universel du Pape et des évêques en communion avec lui enseigne aux fidèles la vérité à croire, la charité à pratiquer, la béatitude à espérer. Le degré suprême dans la participation à l'autorité du Christ est assuré par le charisme de l'infaillibilité. [... Les fidèles] ont le devoir d'observer les constitutions et les décrets portés par l'autorité légitime de l'Église. Même si elles sont disciplinaires, ces déterminations requièrent la docilité dans la charité. [...] En même temps, la conscience de chacun, dans son jugement moral sur ses actes personnels, doit éviter de s'enfermer dans une considération individuelle. De son mieux elle doit s'ouvrir à la considération du bien de tous, tel qu'il s'exprime dans la loi morale, naturelle et révélée, et conséquemment dans la loi de l'Église et dans l'enseignement autorisé du Magistère sur les questions morales. Il ne convient pas d'opposer la conscience personnelle et la raison à la loi morale ou au Magistère de l'Église.

Méfions-nous d'une religion qui sanctifie l'obéissance : croire nous rendra captifs. Il est inacceptable de devoir aligner les opinions sur toutes les prises de position du Magistère de l'Église et de renoncer au principe de libre examen. Alors que même les prisonniers conservent leur liberté de pensée, les catholiques consciencieux en sont privés.

Avec l'obéissance, le fonds doctrinal à reprendre est excessivement lourd. Nous pouvons légitimement refuser de nous soumettre à un endoctrinement religieux, de nous enchaîner aux préceptes, de pratiquer les rituels, de dire les prières, de nous laisser guider par le clergé, d'endosser un prêt-à-penser, et d'être constamment poursuivi par d'entêtantes préoccupations. Bref, nous n'avons pas tous la vocation de nous comporter en moutons sous la houlette de bons pasteurs.

Pour être sauvé, croire en Dieu ne suffit pas. Dieu vomit les tièdes. Un engagement docile et total est exigé. En particulier, les personnes suivantes sont en situation irrégulière et ont du souci à se faire pour leur salut éternel :

- ceux qui, délibérément, manquent à la messe ou à l'Eucharistie dominicale ;
- les divorcés-remariés ;
- les homosexuels ;
- les personnes vivant en concubinage ;
- les couples utilisant des moyens artificiels de contraception ;
- les personnes ayant collaboré à un suicide assisté ;
- etc.

On comprend pourquoi « *beaucoup sont appelés, mais peu sont élus* » [Mt 22 14].

Celui qui affirme que, dans le pari de Pascal, la mise est nulle – c'est l'interprétation de l'Église – mériterait que son nez s'allonge comme celui de Pinocchio.

Pour pallier les contraintes, beaucoup de contemporains ont choisi d'être croyants, mais de garder leur liberté par rapport aux dogmes et leur indépendance par rapport au clergé. Cet état d'affranchissement partiel ne suffit généralement pas à les délivrer du sentiment de culpabilité de vivre dans la désobéissance. Ils dépensent beaucoup d'énergie à se persuader qu'ils pourront quand même obtenir le salut éternel.

Quelle grandeur faut-il optimiser ? L'exemple du jeu des 10 fermes

Un paysan possède pour tout bien une ferme qui lui permet de nourrir sa famille. On lui propose de jouer sa ferme à pile ou face : s'il gagne, il recevra 10 fermes semblables à la sienne dans la région où il habite. S'il perd, il doit donner sa ferme.

Malgré que l'espérance de gain soit nettement favorable, il serait bien fou d'accepter ce jeu : si on nous propose de miser quelque chose d'irremplaçable, nous recherchons, non un gain maximal, mais des pertes minimales !

Faut-il parier ?

Chaque culture construit la ou les divinités qui symbolisent ses aspirations. Vaut-il la peine de sacrifier sa vie à une hypothétique récompense ? La sagesse populaire a créé l'aphorisme

Un Tiens vaut, ce dit-on, mieux de deux Tu l'auras ;

L'un est sûr, l'autre de l'est pas.

La Fontaine, Fables, Le Petit Poisson et le Pêcheur

2. Objection à propos de la probabilité de l'existence de Dieu

Si Dieu est, qui est ?

De deux choses l'une : « Dieu est, ou il n'est pas. »

Blaise Pascal

Voilà une simplification abusive d'aborder la question de l'existence de Dieu. Elle ne peut être réduite à une alternative que si l'on précise de quel Dieu on veut parler. Entre « une Force créatrice », le panthéisme et le « Dieu des chrétiens », une infinité de divinités distinctes peuvent être envisagées. Cependant, pour que le pari ait un sens, il est nécessaire d'admettre qu'il est assez probable que l'âme soit immortelle, que l'on puisse influencer dès maintenant notre avenir dans l'au-delà et qu'il existe des divinités qui nous observent, nous jugent, nous récompensent ou nous punissent, que des rituels puissent susciter des faveurs divines. Il s'agit là, grosso modo, de ce que Pascal appelle le dieu des philosophes. Ces hypothèses implicites, qui paraissaient faibles à l'époque, sont aujourd'hui perçues comme assez éloignées de l'évidence. Afin de boucler le raisonnement et parvenir au Dieu des chrétiens, Pascal consacre ensuite près de la moitié des *Pensées* à l'apologie du christianisme afin de construire une fragile passerelle entre le dieu des philosophes et le Dieu des catholiques. Il s'agit de surmonter un nouvel écueil : plus la liste des dogmes est longue - et le catholicisme n'en est pas avare - plus la probabilité d'être dans l'erreur est grande.

Dans l'exploitation du pari à des fins de propagande, la démarche est souvent simplifiée. Puisque croire en Dieu ne suffit pas à gagner le paradis, le véritable enjeu est la foi qui sauve, donc le catholicisme. Sous un déguisement, la question posée est en fait « Adhérez-vous à la vraie foi ? ».

Les monothéismes

Pascal suggère que la probabilité de l'existence de Dieu est de $\frac{1}{2}$. Cette évaluation, concédée aux personnes qui auraient des doutes, est contestable. Alors qu'on peut répondre à la question de l'existence divine par un seul mot, il faut une bibliothèque entière pour décrire chaque monothéisme qui consiste en une multitude d'assertions dont la véracité suscite autant d'interrogations.

Le christianisme n'est que le quatrième monothéisme, après

- le culte d'Aton du pharaon Akhenaton,
- le zoroastrisme, prêché par Zarathoustra, dont le dieu créateur se nomme Ahura Mazda,
- et le judaïsme dont le dieu, appelé Yahvé, se serait révélé à Moïse.

Il n'est pas le dernier puisque le cinquième est l'islam dont le dieu est appelé Allah.

Pourquoi le quatrième serait-il plus vrai que le premier ou le cinquième ? En faisant de Dieu le créateur du Mal, les monothéismes sont entachés de contradictions internes qui les discréditent et les rendent improbables.

Ce n'est pas Dieu qui a créé le monde en sept jours, mais ce sont les hommes qui ont créé cinq fois un Dieu unique, mais tous différents ! Le christianisme se décline en de nombreuses religions distinctes : catholicisme, orthodoxie, anglicanisme, ainsi qu'une multitude de courants protestants et de sectes diverses, ce qui laisse beaucoup plus de place à l'erreur qu'à la vérité.

Puisque, à l'échelle mondiale, chaque religion est nettement minoritaire, l'immense majorité des croyants est nécessairement dans l'erreur. Mais, naturellement, ce sont les autres croyances qui font fausse route. Toutes les autres religions ont été créées par les hommes, mais la nôtre est exceptionnelle, car elle a été créée par Dieu en personne. Englué dans un réseau de conditionnements culturels, le croyant se laisse porter par le conformisme religieux. Le port de lunettes doctrinales rétrécit fortement son champ de vision.

La foi en la vérité absolue est l'expression d'une prétention démesurée. La démarche de Pascal est typique des philosophes qui ramènent tout à certaines particularités de la culture dans laquelle ils sont immergés. Une forme répandue d'ethnocentrisme consiste à faire tourner le monde entier autour de sa religion, à la manière dont Ptolémée faisait tourner le soleil et les sphères célestes autour de la terre. Pour gagner en objectivité, il faut prendre du recul.

La mondialisation en cours affecte aussi les conceptions culturelles. A terme, une perception plus relative des religions devra nécessairement s'imposer. On peut ainsi se demander pourquoi la majorité des dieux sont sexistes. Une explication s'impose : les religions ont été créées par des êtres humains de sexe masculin.

Le nombre de religions est illimité

L'imagination humaine a rempli le ciel de divinités les plus diverses. Chaque culture particulière honore les siennes et honnit les autres. Dieu est-il unique ou multiple, personnel ou impersonnel, immuable ou en évolution, soucieux de l'homme ou indifférent, tout puissant ou limité, distinct de l'univers ou confondu avec lui ?

L'unicité de Dieu n'empêche pas de meubler le Ciel de tout un bestiaire surnaturel qui peut rivaliser avec les religions polythéistes. Outre la Trinité, on peut y voir anges, anges gardiens, archanges, Séraphins, Chérubins, Trônes, Satan, diables, incubes, succubes, etc. Leur diversité est encore multipliée par le fait que chacun d'entre eux peut prendre diverses apparences telles que nuée, colombe, buisson ardent, serpent, bouc et divers autres avatars.

Après la mort, vivra-t-on éternellement, temporairement, cycliquement dans des réincarnations, ou disparaîtrons-nous ? Vivrons-nous au Royaume des Morts, au Royaume des Ancêtres, au Royaume des enfers, au Royaume des dieux, au Royaume de Dieu, ou existe-t-il d'autres issues encore, par exemple une Démocratie paradisiaque, une Cité parfaite ? Conserverons-nous un corps, une sensibilité, une affectivité, une individualité, une conscience, une liberté ? Peut-on depuis la terre agir sur notre sort dans l'au-delà ? Par quels rites, par quelles pratiques ? Par exemple, dans le bouddhisme, il n'y a ni Dieu, ni dieu, ni dieux : l'interrogation de Pascal est sans rapport avec la signification ultime de l'existence qui est la gestion de la souffrance et du mal.

Combien existe-t-il de religions distinctes et incompatibles entre elles ? En prenant en compte les religions passées, actuelles et futures, elles sont innombrables. Comme les civilisations, les religions aussi sont mortelles. Le premier monothéisme, le culte d'Aton du pharaon Akhenaton, a été éphémère. Le deuxième, le zoroastrisme, après s'être développé en Perse antique, s'est considérablement affaibli. La troisième, le judaïsme, s'est divisée en factions fratricides où figurent les différentes formes de christianisme et d'islam.

Au regard de l'être humain (homo sapiens) qui existe depuis 300'000 ans, les religions actuelles sont extrêmement jeunes (le christianisme n'a que 2000 ans). Le taux de renouvellement des religions est suffisamment élevé pour faire douter que l'une d'entre elles soit immortelle. Un changement radical de système économique bouleverse le système des valeurs. Au néolithique, l'agriculture et l'élevage ont bouleversé les pratiques religieuses afin de mettre le Ciel en accord avec le nouveau mode de vie. Aujourd'hui, il se pourrait que le développement des sciences et des techniques constitue une révolution telle qu'elle pourrait durablement transformer cultures, civilisations et religions.

À ceux qui prétendent que les religions sont en nombre limité, mettons-les au défi d'en dresser une liste exhaustive : d'une part, les croyances des époques paléolithiques et néolithiques n'ont pas pu être reconstituées ; d'autre part, de nouveaux courants religieux apparaissent sans cesse. De plus, beaucoup de personnes prennent leurs distances avec la doctrine qui leur a été enseignée, de sorte que le système de croyances auquel elles adhèrent leur est personnel.

Enfin, pourquoi l'explication ultime ne se cacherait-elle pas parmi les éventualités que les humains ne peuvent même pas envisager ? Comment prendre en considération les religions des civilisations extra-terrestres ? Leur nombre est-il nul, fini ou infini ? De plus, rien n'assure que la liste, même ainsi rallongée, contienne la vraie foi. L'homme a beaucoup de mal à accepter son ignorance. Le nombre de religions est potentiellement infini.

De la probabilité qu'une religion donnée soit vraie

La probabilité dont il est ici question se laisse décomposer en plusieurs probabilités conditionnelles dont voici une esquisse :

A1 = évènement « Notre âme est immortelle » ;

$p(A1)$ = probabilité que notre âme soit immortelle.

A2 = évènement « Dieu existe en tant qu'être personnel doué d'intelligence, de conscience, de liberté et de puissance » ;

$p(A2 | A1)$ = probabilité que Dieu existe, sachant que notre âme est immortelle.

A3 = évènement « Notre comportement moral a une influence sur notre avenir dans l'au-delà, et Dieu nous juge, nous récompense ou nous punit » ;

$p(A3 | A1 \text{ et } A2)$ = probabilité que notre comportement moral ait une influence sur notre avenir dans l'au-delà, et que Dieu nous juge, nous récompense ou nous punisse, sachant que notre âme est immortelle et que Dieu existe.

A4 = évènement « Le vrai Dieu est celui de la Bible et la foi qui sauve est le catholicisme » ;

$p(A4 | A1 \text{ et } A2 \text{ et } A3)$ = probabilité que le vrai Dieu soit celui de la Bible et que la foi qui sauve soit le catholicisme, sachant que notre âme est immortelle, que Dieu existe, que notre comportement moral a une influence sur notre avenir dans l'au-delà et que Dieu nous juge, nous récompense ou nous punit.

La probabilité dont il est question ici est le produit de ces probabilités conditionnelles

$$p = p(A1) \cdot p(A2 | A1) \cdot p(A3 | A1 \text{ et } A2) \cdot p(A4 | A1 \text{ et } A2 \text{ et } A3)$$

Il est nécessaire que chacun des quatre facteurs soit non nul pour que le produit soit non nul. Ainsi, l'existence de Dieu ne suffit pas à fonder l'argument du pari.

Compte tenu que

- l'Enfer éternel est une peine disproportionnée, donc injuste ;
- puisqu'une mère aimante ne saurait s'adonner à un chantage cruel, il est invraisemblable que Dieu se comporte moins bien qu'elle ;
- aucune mère ne jetterait certains de ses enfants en Enfer,

la probabilité que Dieu nous récompense ou nous punisse est nulle :

$$p(A3 | A1 \text{ et } A2) = 0$$

Comme développé plus haut, le nombre de religions étant potentiellement infini, la probabilité que le catholicisme soit la vraie religion est nulle :

$$p(A4 | A1 \text{ et } A2 \text{ et } A3) = 0$$

De plus, les contradictions que contient la Bible renforcent le résultat :

Le Fils de l'homme enverra ses anges, qui ramasseront de son Royaume tous les scandales et tous les fauteurs d'iniquité, et les jetteront dans la fournaise ardente : là

seront les pleurs et les grincements de dents.

Matthieu 13 41-42

Eh bien ! moi je vous dis : Aimez vos ennemis, priez pour vos persécuteurs

Matthieu 5 44

Le précepte « Fais ce que je dis, mais pas ce que je fais » n'est guère convaincant.

La probabilité qu'une religion donnée soit vraie est nulle

Le relativisme religieux est soutenu par les dieux eux-mêmes qui se sont évertués à accomplir des « miracles » dans toutes les communautés religieuses, si diverses soient-elles. Face à une réalité qui a été augmentée de multiples manières, l'application du rasoir d'Ockham (voir *De l'agnosticisme à l'athéisme*) conduit à écarter totalement la kyrielle des religions.

En choisissant une doctrine au hasard, par exemple celle de la famille où la nature nous a fait naître, la probabilité qu'elle soit vraie est donc nulle. Prétendre qu'« une religion donnée a une probabilité positive d'être vraie » est un acte de foi qui ne découle pas de la raison.

Le pari de Pascal

Si, comme nous l'avons établi, la probabilité d'obtenir un gain infini est nulle, nous allons montrer que l'espérance de gain est indéterminée, et que l'argumentation du pari est ruinée.

3. Réfutation du pari de Pascal

Le pari de Pascal

Mais votre béatitude ? Pesons le gain et la perte, en prenant croix que Dieu est. Estimons ces deux cas : si vous gagnez, vous gagnez tout ; si vous perdez, vous ne perdez rien. Gagez donc qu'il est, sans hésiter.

Blaise Pascal, *Pensées*, 1670

Enseignement du pari de Pascal

Il est légitime de mettre le pari de Pascal au programme des écoles. Mais il arrive que certains enseignants, peu respectueux de laïcité, développent ce thème au-delà de ce qu'exige la culture pour en faire un outil missionnaire, le but étant de préparer les élèves à accueillir la foi. Lorsque l'idéologie l'emporte sur le sens critique, l'élève et ses parents doivent en être informés et apporter leur consentement. Pour éviter le parti-pris et faire contrepoids, d'autres points de vue doivent aussi être présentés.

Le raisonnement du pari de Pascal est circulaire

Admettons temporairement la valeur d'une chance sur deux pour la probabilité que Dieu existe. Si cela est, on gagne la vie éternelle au Paradis, et le gain est infini. Dans le cas contraire, on ne perd rien. Le choix semble facile à faire.

Il faut cependant se méfier des hypothèses cachées. D'abord, dans l'objet du pari, il n'y a pas que l'existence de Dieu, mais aussi que la religion catholique serait vraie et que la pratique religieuse conduirait au Paradis. Ensuite, il est prudent d'examiner ce que recouvre le terme « infini ».

En mathématiques, l'infini apparaît comme limite de suites. Considérons par exemple la suite ainsi suggérée :

- à un jeu dont la mise est nulle, à chaque essai, on gagne mille euros aléatoirement une fois sur deux ;
- à ce jeu dont la mise est nulle, à chaque essai, on gagne un million d'euros aléatoirement une fois sur deux ;
- à ce jeu dont la mise est nulle, à chaque essai, on gagne un milliard d'euros aléatoirement une fois sur deux,
- et ainsi de suite.

Or, les ressources terrestres sont limitées. Pour prononcer le « ainsi de suite », il faut admettre que le surnaturel existe. Autrement dit, en parlant de gain infini, Pascal suppose implicitement l'existence de Dieu, ce qui constitue un cercle vicieux, un raisonnement circulaire.

Formulation généralisée du pari de Pascal

Initialement, le pari de Pascal est censé soutenir la foi catholique. Mais son élément central - la possibilité d'un gain gigantesque - n'a rien de spécifiquement chrétien et peut être adapté à n'importe quelle affirmation qui promet beaucoup. Sa polyvalence permet d'en exploiter le principe bien au-delà du domaine religieux. Sa formulation généralisée s'énonce : « Plus la promesse est merveilleuse, plus il est fondé de miser sur elle ».

Variations sur le pari de Pascal

Une publicité nous sollicite : « *Si vous achetez ce produit, vous serez plus heureux. Si vous y renoncez, vous vous privez d'un grand service. Pesez le pour et le contre, et n'hésitez pas à l'acquérir !* »

Un politicien harangue : « *Je vais améliorer l'avenir de la société, et vous pourrez en profiter à votre aise. Il vaut la peine de miser sur moi : je compte sur votre vote !* »

Un guérisseur qui demande d'avoir foi en ses pouvoirs : « *Si tu me fais confiance, ta maladie disparaîtra et tu pourras vivre encore longtemps. Pourquoi ne pas essayer puisqu'il y a tant à gagner ?* »

Le prêtre chrétien qui parle au nom de Jésus : « *Si tu me suis, tu seras récompensé par un bonheur éternel. Deviens mon disciple, et ton gain sera infini !* »

Au-delà du charlatanisme

Une hypothèse non vérifiée est généralement une hypothèse dont la confirmation ou la réfutation est reportée dans le futur. Par contre, une hypothèse invérifiable perd son statut d'hypothèse pour devenir une fable.

Le principe du pari de Pascal endort les crédules en suscitant le réconfort immédiat procuré par l'espérance d'un gain miraculeux. Le bonimenteur est indifférent au vrai et au faux, car il ne se soucie que de plaire, pour son plus grand avantage. Alors que les promesses des charlatans peuvent être invalidées par l'absence des résultats attendus, celles des propagandistes religieux sont absolument invérifiables, ce qui les situe au-delà du charlatanisme.

Pour les amateurs d'espérance mathématique

Dans le contexte du pari de Pascal, la mise, qui est l'engagement chrétien, est fixée, ou tout au moins plafonnée. Dans ce qui suit, nous la supposons constante. Il reste deux variables : le gain et la probabilité de gain. Dans tous les jeux de hasard, plus vous visez un gain élevé, plus la probabilité de gagner diminue. Par exemple, en misant 1 €, c'est un jeu équitable de pouvoir gagner 1000 € avec une probabilité de 1/1000 ; dans un autre jeu, en

misant 1 €, il est équitable de pouvoir gagner 1'000'000 € avec une probabilité de 1/1'000'000. Dans ce contexte, on peut affirmer que, lorsque le gain tend vers l'infini, la probabilité de gagner tend vers 0.

Que se passe-t-il si l'espérance mathématique E du jeu est non nulle ? La formule à considérer est la suivante :

$$p = \frac{E + \text{mise}}{\text{gain}}$$

(La justification est donnée plus bas, sous *Aspects mathématiques*).

Alors que les joueurs auxquels s'adresse le pari s'attendent à une espérance mathématique proche de zéro, c'est-à-dire à un jeu pas trop biaisé, les croyants imaginent une espérance immense. Mais cela ne change rien : même si E vaut un milliard, lorsque le gain tend vers l'infini, la probabilité de gagner tend vers 0.

Si la probabilité de gagner est positive, faire tendre le gain vers l'infini équivaut à admettre le surnaturel. Mais on ne peut pas en faire l'hypothèse puisque c'est précisément ce que l'on veut prouver. Dans le cadre des jeux de hasard, les deux assertions « le gain est infini » et « la probabilité de gagner est un réel positif » sont incompatibles.

On peut maintenant corriger le principe énoncé plus haut : « Plus la promesse est merveilleuse, moins elle est probable. Et, à la limite, elle est invraisemblable. »

En faisant appel à la conclusion de *Objection à propos de la probabilité de l'existence de Dieu*,

$$E = - \text{mise} + \underbrace{\left(\underbrace{\text{gain}}_{\rightarrow \infty} \right) \cdot \underbrace{p}_{\rightarrow 0}}_{\text{indéterminé}}$$

Nous nous trouvons face à une indétermination du type « l'infini fois zéro ». Ainsi le raisonnement mathématique aboutit à une impasse, et les conclusions qu'en a tirées Pascal sont infondées.

Aspects mathématiques du pari de Pascal

Le pari de Pascal tire ses arguments du cadre des jeux de hasard.

Le modèle mathématique de la théorie des jeux

Beaucoup de commentateurs contemporains formalisent le pari de Pascal avec la théorie des jeux dont les fondements ont été décrits vers les années 1920 par Ernst Zermelo, puis développés par Oskar Morgenstern et John von Neumann en 1944. Comme Pascal est décédé en 1662, c'est un anachronisme d'interpréter le pari de Pascal au moyen de la théorie des jeux, et le risque est grand de trahir sa pensée.

Par ailleurs, l'infini est traité comme une entité, ce qui pose des problèmes de réalisme dont nous reparlerons.

Le modèle mathématique de Huygens

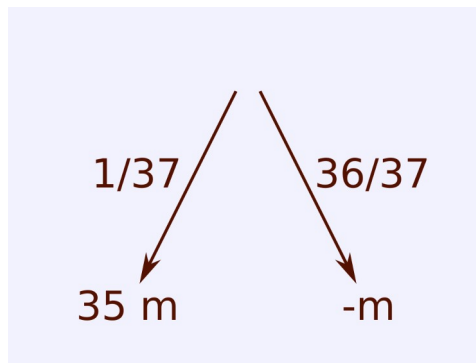
La première personne à poursuivre avec succès les travaux de Pascal sur les jeux de hasard a été le mathématicien et physicien hollandais Christiaan Huygens. Durant la période 1655-1657, alors que Pascal vivait encore, il généralise la méthode de Pascal au cas où les probabilités de transition sont inégalement réparties. Il est aussi le premier à utiliser le terme d'espérance (*Hoffnung*). C'est cette manière historique de formaliser le pari de Pascal qui est la plus pertinente et qui a été retenue.

En ce qui concerne l'infini, il ne sera pas traité comme une entité, mais comme une limite.

Un exemple de jeu : le plein à la roulette

La roulette comporte 37 cases numérotées de 0 à 36. Jouer « le plein » consiste à placer la mise, notée m , sur une seule case. Si le numéro choisi sort, le joueur gagne 36 fois la mise ; il s'agit du gain brut duquel on doit encore déduire la mise pour obtenir le gain net. Dans notre modèle, nous ne tenons pas compte de ce que le joueur laisse habituellement pour le personnel du casino. La variable aléatoire du gain net est

$$\left\{ \begin{array}{ll} -m + 36m = 35m & \text{avec une prob. de } 1/37 \\ -m & \text{avec une prob. de } 36/37 \end{array} \right\}$$



L'espérance du gain net est

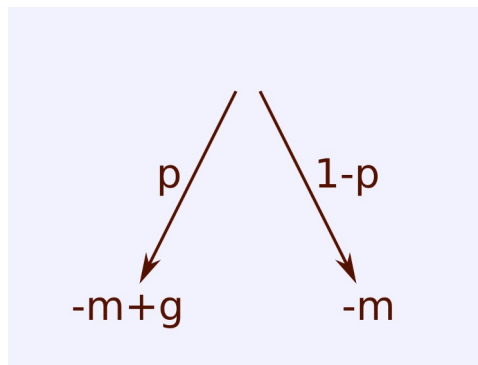
$$E = 35m \cdot \frac{1}{37} + (-m) \cdot \frac{36}{37} = \left(-\frac{1}{37}\right) \cdot m$$

Cela signifie que, sur un grand nombre de parties, le joueur perd en moyenne $1/37$ de ses mises au profit du casino. C'est un jeu à espérance négative.

La formule de l'espérance mathématique

Pour généraliser, considérons un jeu de hasard dans lequel, pour une mise m , on peut gagner un gain g avec une probabilité p . La variable aléatoire du gain net est

$$\left\{ \begin{array}{l} -m+g \text{ avec une prob. de } p \\ -m \text{ avec une prob. de } 1-p \end{array} \right\}$$



L'espérance du gain net est

$$E = (-m+g) \cdot p + (-m) \cdot (1-p) = -m+g \cdot p$$

Retenons

$$E = -m+g \cdot p$$

De cette dernière formule est tirée l'expression de la probabilité :

$$p = \frac{E+m}{g} \quad \text{où } g > 0.$$

Les conditions $0 \leq p \leq 1$ entraînent que $0 \leq E+m \leq g$

Cas des jeux équitables

Dans le cas où l'espérance est nulle, on dit que le jeu est équitable. La probabilité de gagner est alors $p = m/g$. Par exemple, en misant 1 €, c'est un jeu équitable de pouvoir gagner 1000 € avec une probabilité de 1/1000 ; dans un autre jeu, en misant 1 €, il est équitable de pouvoir gagner 1'000'000 € avec une probabilité de 1/1'000'000. Lorsque le gain est énorme, la probabilité de gagner est infime. À mise constante, si le gain tend vers l'infini, la probabilité de gagner tend vers 0 :

$$p = \lim_{g \rightarrow \infty} \frac{m}{g} = 0$$

Cas des jeux dont l'espérance est grande

Si l'espérance du gain net est positive, il est nécessaire qu'un sponsor généreux participe à fonds perdus au financement des gains. Alors que les joueurs auxquels s'adresse le pari s'attendent à une espérance mathématique proche de zéro, c'est-à-dire à un jeu pas trop biaisé, les croyants imaginent une espérance immense. Supposons par exemple que E vaille un milliard de fois la mise. Comme $(E+m)$ est constant, la probabilité limite reste nulle :

$$p = \lim_{g \rightarrow \infty} \frac{E+m}{g} = 0$$

c'est-à-dire, à mise constante, si grande que soit l'espérance mathématique du gain net, lorsqu'on fait tendre le gain vers l'infini, la probabilité de gagner tend vers 0.

Pour s'en convaincre, considérons la suite de gains suivante : $10 \cdot (E+m)$, $100 \cdot (E+m)$, $1000 \cdot (E+m)$, $10000 \cdot (E+m)$ et ainsi de suite. Les probabilités correspondantes auront pour valeurs :

g	p
$10 \cdot (E+m)$	0.1
$100 \cdot (E+m)$	0.01
$1000 \cdot (E+m)$	0.001
$10000 \cdot (E+m)$	0.0001
...	...
∞	0

Pour obtenir ce résultat, il n'est pas nécessaire que l'espérance mathématique soit constante, mais seulement que sa valeur absolue soit majorée, c'est-à-dire qu'il existe un nombre E tel que, pour tous les gains,

$$|\text{espérance mathématique}| \leq E$$

Finalement, le pari de Pascal est infondé.

Et si la probabilité que Dieu existe était petite, mais positive ?

Prenons une Église bien déterminée qui vous propose le salut à la condition de lui verser par exemple 100 € par mois. La probabilité que ce soit vrai est petite, mais on peut avoir un doute et juger que cette probabilité n'est pas nulle. Si vous n'effectuez pas les versements, c'est que vous ne soutenez pas jusqu'au bout l'idée de tenir compte des événements de faible probabilité. Pour quelle raison ? Vraisemblablement parce qu'il est impossible de tenir compte de tout ce qui serait éventuellement possible. On doit décider de ce qui est sérieux et crédible, et rejeter tout le reste. C'est l'état d'esprit qui prévaut pour appliquer le rasoir d'Ockham.

Par ailleurs, il faut garder à l'esprit que, pour celui qui ne croit en aucune forme de survie, le pari de Pascal est sans objet.

Et si, avec g tendant vers l'infini, E tendait aussi vers l'infini ?

1. On se retrouverait avec une indétermination du type « l'infini sur l'infini » ; la probabilité limite serait indéterminée, et l'on aurait échoué à montrer que la probabilité limite est positive.
2. Pascal concède que la probabilité de gagner pourrait valoir $1/2$ et décrète que la mise est nulle. Ainsi, pour lui, la formule à considérer est $E = g/2$. Par exemple,
 - si un jeu permet de gagner 1000 €, on gagnerait en moyenne 500 € à chaque essai avec une mise nulle ;
 - si un jeu permet de gagner 1'000'000 €, on gagnerait en moyenne 500'000 € à chaque essai avec une mise nulle ;
 - si un jeu permet de gagner 1'000'000'000 €, on gagnerait en moyenne 500'000'000 € à chaque essai avec une mise nulle ;
 - en prolongeant à l'infini cette famille de jeux de contes de fées, on obtient évidemment un miracle, en l'occurrence le pari de Pascal.

Malheureusement, comme les ressources naturelles sont finies, pour passer à la limite, il est nécessaire de supposer que le surnaturel existe. Mais cette démarche consiste à admettre par hypothèse que le surnaturel existe pour prouver que Dieu existe. C'est un cercle vicieux. On peut conclure que, si la probabilité est fixée, on ne peut pas faire tendre le gain vers l'infini.

3. Si le but est de convaincre des joueurs sceptiques, il est peu convaincant de faire appel à un acte de foi qui demande d'accepter à priori que le jeu est miraculeux, car il s'agit d'une caractéristique des arnaques. Puisqu'il faut être croyant pour que le pari soit convaincant, le pari perd beaucoup de sa substance : il n'est pas destiné à inciter des non-croyants à devenir croyants, mais seulement des croyants à devenir pratiquants.
4. On aurait accepté comme hypothèse que « lorsque g tend vers l'infini, l'espérance mathématique E tend aussi vers l'infini », ce qui est un avatar du pari de Pascal. Or, dans un raisonnement, admettre ce que l'on veut démontrer comme étant une hypothèse s'appelle un cercle vicieux.
5. En faisant une promesse – le paradis – qui engage un tiers sur lequel il n'a aucune prise – Dieu –, le partisan du pari met en œuvre un procédé qui s'apparente à celui des escrocs. À ce sujet, lire la quatrième objection « Renversement du pari ... ».

Et si la probabilité d'obtenir un gain infini tendait vers un réel positif fixé ?

1. La démarche consiste à situer le pari de Pascal parmi les jeux de hasard dont les gains sont gigantesques, proches de l'infini. L'expression « lorsque le gain tend vers ... » signifie simplement que l'on effectue une comparaison avec des jeux voisins dont les gains sont gigantesques, proches de l'infini.

2. On doit pouvoir s'approcher du gain infini par une suite de gains de plus en plus grands et observer l'incidence que cela a sur la probabilité de gain. Nommons ε le « réel positif fixé ». On peut calculer le gain $g = (E+m)/p$ qui correspond à $p=\varepsilon$: il s'agit de $g_\varepsilon = (E+m)/\varepsilon$. Le modèle mathématique produisant une suite de probabilités qui tend vers zéro, cela a pour conséquence que tous les gains qui sont supérieurs à g_ε correspondent à des probabilités de gagner inférieures à ε :

g	p
...	...
g_ε	ε
$10 g_\varepsilon$	$\varepsilon/10$
$100 g_\varepsilon$	$\varepsilon/100$
...	...
∞	ε ou 0 ?

Malaise.

3. La limite est le prolongement continu de la loi mathématique du jeu. Lorsque le dit « réel positif fixé » diffère de la limite, cela signifie que nous sommes en présence d'un saut, d'une discontinuité, et que la loi mathématique du jeu n'est pas respectée jusqu'au bout. Dans un jeu de hasard, les deux assertions « le gain est infini » et « la probabilité de gagner est un réel positif » sont incompatibles. Le pari de Pascal ne se situe pas dans la lignée des jeux de hasard, mais en rupture avec eux. Le raisonnement de Pascal sort du cadre dans lequel il s'était placé. S'il s'agit d'une sorte de miracle, il faudra l'expliquer, de préférence par la raison plutôt que par la foi.
4. Par ailleurs, en substituant les assertions « le gain est infini » et « la probabilité de gagner est un réel positif » dans la formule $E = -m + g \cdot p$, on obtient une espérance mathématique infinie, ce que l'on peut approcher par « si la promesse de gain est gigantesque, alors on est quasiment assuré de devenir immensément riche ». Voilà une affirmation dont les victimes des charlatans se repaissent, à tort.

4. Renversement du pari de Pascal

christianisme ou athéisme : quelle est la foi du moindre mal ?

Dieu ne promet pas le paradis, mais le Jugement dernier. En faisant une promesse – le paradis – qui engage un tiers sur lequel il n'a aucune prise – Dieu –, le partisan du pari de Pascal met en œuvre un procédé qui s'apparente à celui des escrocs. Si, au lieu de focaliser le pari sur la récompense du paradis, plus honnêtement, on prend aussi en compte l'Enfer, on aboutit à la conclusion inverse.

Puisque le nombre de religions est illimité, afin de simplifier le choix raisonné, sélectionnons deux positions bien tranchées, une famille de religions et une absence de religion : le christianisme et l'athéisme, et comparons-les.

Selon le christianisme, le chemin de notre vie aboutit à un carrefour à deux voies : d'un côté le purgatoire puis le paradis éternel, de l'autre l'Enfer et la souffrance éternelle. Certes, la perspective la plus intéressante est le paradis. Mais, selon Lc 13 23-25,

Quelqu'un lui dit : « Seigneur, est-ce le petit nombre qui sera sauvé ? ». Il leur répondit : « Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car beaucoup, je vous le dis, chercheront à entrer et n'y parviendront pas. Dès que le maître de maison se sera levé et aura fermé la porte, et que, restés dehors, vous vous serez mis à frapper à la porte en disant : « Seigneur, ouvre-nous », il vous répondra : « Je ne sais d'où vous êtes ».

Mt 22 13-14 tient des propos semblables :

Alors le roi dit aux valets : « Jetez-le, pieds et poings liés, dehors, dans les ténèbres : là seront les pleurs et les grincements de dents. » Car beaucoup sont appelés, mais peu sont élus

Et encore

Je vous le répète : il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume des cieux.

Mt 19 24

Ainsi, le nombre de perdants est largement supérieur au nombre de gagnants. L'Enfer est éternel et représente une perte infinie. Du point de vue chrétien, en moyenne statistique, il y a, dans la mort, plus à perdre qu'à gagner. Pour un chrétien modéré, la mort est un événement infiniment défavorable. Si c'est le père fouettard qui intervient le plus souvent et très rudement, il est préférable ne pas essayer de passer chez le père Noël pour recevoir un hypothétique cadeau. Beaucoup de contemporains se sont appliqués à édulcorer le christianisme. Cependant, à minimiser l'importance du péché et de l'Enfer, ils ne sont plus des chrétiens, mais des adeptes d'une doctrine personnelle.

La face claire de l'homme construit la religion comme un moyen d'adoucir le réel. Dans le même temps, sa face sombre remplit la religion de dangers redoutables qui inspirent craintes et peurs. Le salut est réservé à une élite extrêmement motivée et engagée. Le commun des mortels part perdant. Globalement, la religion perd sa valeur salvatrice et devient négative. Telle est l'inconséquence de la Bible.

Pour l'athée, notre vie se termine par notre disparition définitive, notre annihilation totale. Du point de vue du calcul des probabilités, l'espérance de gain post-mortem est nulle. L'athéisme propose une mort moins défavorable que le christianisme. Par conséquent, le calcul des probabilités nous recommande de ne pas donner suite au pari de Pascal.

Résumons. D'une part, si le Jugement dernier a bien lieu, la destination finale la plus probable est l'Enfer. D'autre part, si le Jugement dernier n'existe pas, rien ne se passe après la mort, ni récompense, ni châtement. Dans tous les cas, il n'y a pas d'intérêt à investir dans la foi.

Alors que la tradition religieuse nous propose de réussir notre mort, l'homme contemporain se préoccupe d'abord de réussir sa vie. Une des fonctions fondamentales de la croyance n'est-elle pas d'atténuer nos peurs ? Nous pouvons, à bon droit, refuser de passer notre existence opprésés entre la carotte et le bâton.

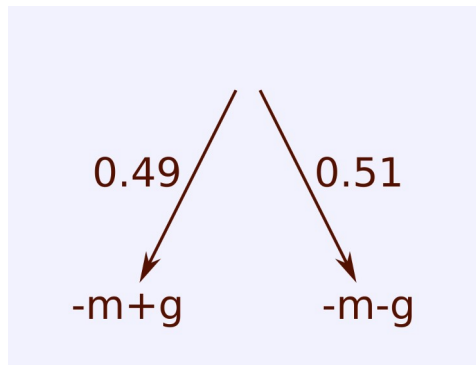
Pour gagner la liberté, il suffit d'adopter le point de vue adéquat. Étant donné que nous ne disposons que d'une seule vie, nous ne voulons pas la jouer au dé : il nous faut faire le choix qui, dans le cas le plus défavorable, nous permette de vivre dans la perspective d'une fin la moins dommageable possible. Puisqu'il vaut mieux s'endormir pour toujours que risquer de souffrir éternellement, l'athée peut envisager son existence d'une manière relativement plus sereine et moins angoissante que le chrétien.

Modèle mathématique du pari du moindre mal

Dans le cas où le Jugement dernier a lieu, quelle est la probabilité de gagner le paradis ? 10 % ? 1 % ? Pour conduire le calcul, il suffit que cette probabilité soit inférieure à 1/2, disons 49 %. La variable aléatoire du gain net est alors

$$\left\{ \begin{array}{l} -m + g \text{ avec une prob. de } 0.49 \\ -m - g \text{ avec une prob. de } 0.51 \end{array} \right\}$$

- dans $(-m+g)$, $(+g)$ désigne un gain immense que l'on fera tendre vers l'infini pour représenter le paradis ; $(-m)$ est la mise et représente l'engagement religieux ;
- dans $(-m-g)$, $(-g)$ représente une perte immense que l'on fera tendre vers moins l'infini pour représenter l'Enfer.



Dans le cas où il y a Jugement dernier, l'espérance mathématique du gain net est

$$E = (-m + g) \cdot 0.49 + (-m - g) \cdot 0.51 = -m - 0.02 \cdot g$$

Si l'on fait tendre le gain g vers l'infini, l'espérance du gain net tend vers moins l'infini :

$$E(\text{avec Jugement dernier}) = -\infty$$

Par contre, dans le cas où il n'y a pas de Jugement dernier, le gain est nul, donc l'espérance de gain net est égale à la perte de la mise :

$$E(\text{sans Jugement dernier}) = -m$$

Vous êtes donc invité à un jeu à deux issues qui sont toutes deux défavorables. Dans une telle situation, le meilleur choix est de refuser de jouer. Le pari de Pascal est un jeu à éviter.

Conclusion

Les éventualités qu'on ne peut exclure par une preuve sont si nombreuses et variées qu'on ne peut placer une mise que sur celles qui sont solidement étayées. Les autres doivent être délibérément ignorées en appliquant le rasoir d'Ockham.

La probabilité de l'existence d'un Dieu personnel est trop faible pour qu'il y ait un intérêt à s'investir en religion, et plus faible encore pour un Dieu qui nous aurait dicté des directives. Au pari de Pascal, le jeu ne vaut pas la chandelle. On peut sans dommage renoncer à miser et s'éloigner de la table de jeu des croyances, car il est plus utile et plus constructif d'investir son temps et son énergie dans le domaine laïque.

La sagesse consiste à se détacher des utopies, c'est-à-dire à pratiquer l'indifférence religieuse.

Exploitation du pari

Les endoctrineurs utilisent beaucoup la méthode du glissement : croire en Dieu implique - du moins veut-on nous le faire croire - d'adhérer au catholicisme, seule vraie foi. Et, contre toute logique, l'amalgame fonctionne : parce qu'elles croient en Dieu, beaucoup de personnes se sentent moralement obligées d'être chrétiennes. Il ne reste plus qu'à imprimer

ces « vérités » dans les esprits, tâche à laquelle s'activent avec succès les endoctrineurs chrétiens.

Critique du néo-thomisme

Ce texte a été placé en annexe parce qu'il contient des références à la physique.

Le XIX^e siècle a été le siècle de la science triomphante. Il était alors courant de penser que la science était parvenue à son aboutissement et que tout le réel était scientifiquement explicable. Il restait bien quelques lacunes, mais elles seraient comblées avec le temps. Il s'est avéré par la suite qu'il ne s'agissait pas de simples lacunes, mais de difficultés tellement sérieuses qu'il fallut reconstruire toute la physique. Ainsi sont nées, au XX^e siècle, la physique relativiste et la physique quantique.

À cette occasion, les concepts les plus fondamentaux ont été remis en cause. On peut parler d'une véritable révolution intellectuelle qui nous oblige à sortir des manières traditionnelles de penser. Tout système philosophique qui ne tiendrait pas compte de ces bouleversements serait disqualifié.

Pour apprécier les propos qui suivent, rappelons que, en matière philosophique, le catholique est « libre », mais seulement dans la mesure où il se rattache au néo-thomisme tel que dicté par le Vatican.

Sur la distinction entre pensée profonde et pensée élevée

Par étymologie, les pensées profondes et les pensées élevées sont antagonistes :

- Les pensées profondes sont proches des fondements et, à ce titre, ne dépendent que de peu d'hypothèses. Ainsi en va-t-il, par exemple, de l'œuvre philosophique de Karl Popper.
- Par contre, les pensées élevées sont perchées au-dessus d'une vaste construction culturelle qui s'appuie sur une liste gigantesque d'hypothèses telles que la croyance en Dieu, la foi aux dogmes de l'Église catholique, la confiance en l'autorité du pape, etc. Une belle illustration en est donnée par la philosophie thomiste associée au catholicisme.

Il est évident que plus les hypothèses sont nombreuses et l'édifice élevé, plus la pensée est contestable et fragile.

Sur l'insuffisance du sens commun et de l'évidence

La manière de concevoir le temps, l'espace et la matière - dans le sens ordinaire ou classique - est bien adaptée au monde macroscopique dans lequel l'homme évolue. Par contre, elle se révèle inadéquate pour le physicien qui chasse les galaxies lointaines ou les particules élémentaires. Quoique les mathématiques de la mécanique quantique permettent de décrire très précisément le monde réel à l'échelle subatomique, il est impossible de se

représenter intuitivement les phénomènes, car les concepts macroscopiques usuels (tels que « particule », « onde », etc) sont inappropriés. Le fonctionnement de l'univers échappe à la compréhension spontanée.

Le monde est trop différent de nos perceptions pour être directement appréhendé par l'intuition. Beaucoup de lois de la physique sont fort éloignées du sens commun. Peu de gens comprennent la théorie de la relativité et la mécanique quantique. Les lois de la nature sont loin d'être évidentes. Une véritable objectivité n'est pas possible. Dans toute expérience, le fait que l'observateur soit un être humain joue un rôle irréductible. On surmonte cette difficulté par la notion d'inter-subjectivité.

Le physicien peut s'appuyer sur l'expérience. Comment le néo-thomisme se prémunit-il contre les insuffisances du sens commun, de l'intuition et de l'évidence ?

Sur le caractère hypothétique de la connaissance

Toute théorie ou modèle scientifique est basé sur le choix de concepts et d'axiomes, ce qui comporte inévitablement une part d'arbitraire. La validité des lois n'est établie qu'à posteriori par un processus qui en contrôle les conséquences.

En physique, le contrôle est exercé par la critique, l'observation et l'expérimentation. Autrement dit, on ne sait pas si les théories en usage sont vraiment correctes, mais on dispose de critères pour rejeter les fausses. Le physicien sait que les lois fondamentales de la physique sont des hypothèses qui n'ont pas été démenties jusqu'ici. On exprime cela en disant que la physique utilise des modèles révocables. Des observations répétées ne permettent pas de prouver une loi, mais seulement de conforter un modèle existant ou, plus rarement, de formuler un nouveau modèle. La vérité scientifique est relative : la pertinence d'un modèle a un caractère provisoire : il n'est valide que pour autant qu'aucune observation ne vienne le contredire. On dit que la science obéit au principe de révision. L'induction ne peut jamais apporter la preuve définitive qu'une théorie physique soit valide. Il n'existe aucune théorie certaine, mais seulement des théories hypothétiques mais éprouvées, et des théories fausses.

A contrario, le néo-thomisme n'admet pas l'impossibilité de démontrer les premiers axiomes d'une théorie. Il refuse aussi le caractère hypothétique ou révisable de ses spéculations. Il se présente d'emblée comme une théorie miraculeuse qui expose la vérité absolue, immuable et définitive. Sa faculté d'interprétation est telle qu'aucun fait ni évènement ne pourrait de l'invalider. Le néo-thomiste n'éprouve-t-il aucun malaise de prétendre à ce singulier privilège ?

Sur l'existence d'un principe de causalité

La physique quantique a renoncé au principe de causalité classique. Dans une théorie probabiliste, donc non déterministe, le mot « cause » prend une signification radicalement différente de la définition usuelle.

Il existe des phénomènes qui n'ont pas de cause, par exemple, la désintégration d'un noyau d'un isotope radio-actif. En effet, l'instabilité est un état, pas une cause. Les mêmes causes ne produisent pas toujours les mêmes effets, car l'état d'une particule quantique s'exprime par des probabilités. Les expériences d'Alain Aspect ont même établi qu'il s'agit d'un vrai hasard, c'est-à-dire qui n'est pas produit par un déterminisme caché. Contrairement à l'affirmation d'Einstein « Dieu ne joue pas aux dés », nous savons aujourd'hui que l'évolution du réel n'est pas prédéterminée : l'avenir n'est ni contenu dans le présent, ni écrit à l'avance. Un vrai hasard est à l'œuvre dans la nature.

On peut penser que le principe général de causalité largement utilisé dans le thomisme, par exemple dans les preuves de l'existence de Dieu, est sujet à de graves failles.

Sur l'universalité d'un principe de causalité

Le physicien sait que chaque théorie définit sa propre notion de causalité. Aristote prétendait que la vitesse d'un corps était causée par une force, ce que Newton a corrigé en liant la force à l'accélération. Ainsi, en physique classique, la vitesse n'a pas de cause. En effet, on ne peut pas faire de distinction entre l'état de repos et un mouvement rectiligne uniforme. Ce sont les variations de vitesse que l'on explique en liant l'accélération à la résultante des forces. Les notions de causalité dans les différentes théories physiques – relativité, mécanique quantique - sont incompatibles entre elles. Il n'existe pas une définition précise de la causalité valable pour toute la physique. La description de la causalité est un horizon vers lequel on tend (théorie de la grande unification), mais qui reste encore largement inconnu. Cerner la causalité est un projet, un objectif.

Plus généralement, il n'est pas possible de mettre en place une théorie explicative unifiée et globale du tout, car la physique n'est pas (encore ?) capable de le faire. Dès lors, dans le thomisme, comment le principe général de causalité pourrait-il être universel sans être extrêmement flou, mal défini, voire utopique ?

Sur la nature d'un principe de causalité

Les sciences se refusent à utiliser des causes finales. Dans l'enseignement pré-universitaire, celui qui insiste sur les causes finales fait obstacle à la compréhension des sciences naturelles. Les concepts de l'Antiquité ont un intérêt historique, mais il est préférable que les étudiants aient à l'esprit les points de vue du XXI^e siècle.

Sur le démenti qu'apportent les sciences de la nature à la philosophie d'Aristote

La philosophie d'Aristote soutient le fixisme (les espèces végétales et animales sont restées inchangées depuis la nuit des temps) et l'essentialisme (chaque espèce végétale ou animale est caractérisée par une essence qui la définit).

Ces conceptions ont été invalidées par la théorie de l'évolution de Darwin. Les variations au sein d'une même espèce ne sont pas des anomalies, mais la règle. Ces variations, au fondement du fonctionnement de la vie, sont le moteur de l'évolution.

Il n'existe aucune forme pure, car la nature ne cherche pas à reproduire des modèles ou des patrons à l'identique.

Au lycée, il est dangereux de développer la pensée d'Aristote avec insistance sans lui adjoindre les mises en garde nécessaires.

Sur la frontière entre philosophie et sciences

Les sciences de la nature prennent un certain risque en avançant des affirmations qui pourraient être démenties par les faits. Un seul fait expérimental suffit à réfuter une théorie. Une théorie est scientifique parce qu'elle affirme l'impossibilité de certains événements.

Par exemple, selon Aristote, l'univers est clos et plein, donc le vide n'existe pas. Si un lieu paraît vide, c'est qu'il est plein d'air. Il serait inconcevable qu'un endroit échappât au Créateur. Torricelli fut le premier, vers 1640, à mettre le vide en évidence au moyen d'un baromètre. La théorie physique d'Aristote fut progressivement rangée aux archives. Remarquons au passage que le raisonnement ainsi contredit est de nature théologique, ce qui n'apporte aucun crédit à ce type d'argumentation. Seul un théologien peut croire que la théologie est la reine des sciences.

Contrairement aux théories scientifiques, les constructions philosophico-religieuses sont fondées sur des choix dont les conséquences ne peuvent pas être démenties par des observations. Elles sont donc irréfutables. Elles se positionnent ainsi, selon Karl Popper, dans le domaine de la doctrine, de l'idéologie. Pour faire apparaître la part d'arbitraire de leur contenu, il suffit de les comparer à des théories concurrentes. Il ne manque pas d'autres philosophies inspirées par les diverses religions.

Finalement, le thomisme est vrai parce que l'autorité romaine l'a décrété. Alors que l'argument d'autorité joue un rôle négligeable dans les sciences, il joue un rôle fondamental en philosophie.

Sur les deux cultures

Notre société est le lieu de rencontre de deux cultures : la première, dont le noyau est littéraire, prend ses racines dans l'Antiquité grecque ; la deuxième, dont le noyau est scientifique, ne s'est vraiment développée qu'à partir de XVII^e siècle après s'être séparée de la philosophie. Il faut y voir une véritable révolution par laquelle la culture est passée de la royauté de la théologie à la démocratie des arts et des sciences. Dans chacun de ces deux mondes, les connaissances d'arrière-plan, les concepts servant de référence au discours, le jeu des évocations et des analogies, tout est différent. Est artistique ce qui résiste à l'oubli ; est scientifique ce qui résiste à la critique. L'artiste qui se dit intuitif a une propension à imaginer des relations et se fait rapidement une opinion, sans avoir l'exigence d'établir si ces relations sont vraiment réelles. Il y a un plus gros écart culturel entre un écrivain et un physicien qu'entre un écrivain francophone et un écrivain anglophone. De part et d'autre du fossé d'incompréhension, les attitudes intellectuelles sont antinomiques : dans le premier, le respect, l'admiration, voire la dévotion au patrimoine culturel et la sacralisation de la tradition ; dans le deuxième, la mise à l'épreuve du capital transmis. La distance entre ces deux postures culturelles est source d'incompréhension et rend le dialogue difficile.

Chez beaucoup d'individus, les deux cultures sont rangées dans des tiroirs distincts et étanches débouchant sur une sorte de dédoublement de la personnalité : d'un côté l'homme respectueux d'une culture traditionnelle avec sa part religieuse qui impose à la nature un arrogant monologue, de l'autre l'homme rationnel soumettant avec modestie ses théories scientifiques à l'épreuve de l'observation et de l'expérimentation. Mais ce n'est pas la raison qui gouverne l'être humain.

Pour être crédible, une philosophie qui a la prétention d'être globale ne peut pas relever exclusivement d'une seule des deux cultures. Une nouvelle vision du monde reste à construire. Elle sera certainement plus modeste et moins prétentieuse que le néo-thomisme.

Pas de philosophie crédible sans indépendance

Une université d'État se doit d'être laïque, car un milieu partisan biaise les connaissances. À Fribourg, la faculté de théologie catholique n'est pas sans influence. Les philosophes qui se mettent au service d'une idéologie religieuse sont semblables à des architectes qui, ignorant les rapports négatifs des géologues, dressent les plans du dix-septième étage d'un immeuble impossible à réaliser. Dans une université officiellement catholique et héritière du Kulturkampf, leur situation bride leur indépendance d'esprit et les discrédite en les profilant comme propagandistes. Les retombées sur l'enseignement de la philosophie au degré secondaire II sont patentes : même présentées d'une manière moins dogmatique qu'autrefois, les manières de voir, de penser et de juger ont été instituées en chasses gardées

catholiques, malgré le contexte de l'enseignement public. Alors que la philosophie doit être l'éveil à la raison et à l'esprit critique, trop d'enseignants se sont mués en idéologues officiels.

Selon Karl Popper, le philosophe ne peut pas être celui qui cherche la vérité, mais celui qui débusque l'erreur. Seule peut avoir une portée universelle une philosophie minimale, c'est-à-dire qui se limite à un petit nombre de décisions primordiales et en tire les conséquences. Une des conditions qui a permis le développement des sciences est le renoncement complet à faire appel à des esprits, des forces occultes ou un demiurge écrivain. Vraisemblablement, il devrait être de même pour la philosophie. Pour renforcer sa crédibilité, elle devrait renoncer à l'art de justifier, par une rhétorique prétentieuse, des dogmes religieux arbitraires.

La théologie, qui a renoncé à régner sur les sciences, doit aussi abandonner ses prétentions sur la philosophie, ainsi qu'à une manière tendancieuse d'interpréter l'histoire. Une faculté de théologie, caractérisée par un engagement confessionnel et asservie à une autorité doctrinale, n'est pas à sa place dans une université d'État. La liberté académique s'abreuve à d'autres sources.

Pour toute personne soucieuse d'asseoir les connaissances sur des fondements solides et sérieux, la Faculté de théologie apparaît aussi crédible que le serait une invraisemblable Faculté d'astrologie. Le rôle de l'État doit être infléchi. En remplacement de la Faculté de théologie doit être mis en place un Département de Sciences religieuses, libéré de toute affiliation confessionnelle, c'est-à-dire complètement laïque.

BIBLIOGRAPHIE

- Pascal, *Pensées*, Ed. Garnier
- Karl R. Popper, *La Logique de la Découverte scientifique*, Ed. Payot
- Karl R. Popper, *La Connaissance objective*, Ed. Complexe
- Karl R. Popper, *La Société ouverte et ses Ennemis*
Tome 1: *L'ascendant de Platon*
Tome 2: *Hegel et Marx*, Ed. du Seuil
- Sir Karl Popper, *L'Univers irrésolu*, Ed. Hermann
- Merleau-Ponti, *Approches phénoménologiques*, Ed. Hachette
- Ilya Prigogine et Isabelle Stengers, *La nouvelle Alliance*, Ed. Gallimard
- Ilya Prigogine et Isabelle Stengers, *Entre le temps et l'éternité*, Ed. Fayard
- David Bohm, *La plénitude de l'univers*, Ed. Le Rocher
- Sven Ortoli, Jean-Pierre Pharabod, *Le Cantique des quantiques*, Ed. La Découverte
- Hubert Reeves, *L'heure de s'enivrer*, Ed. Seuil
- Académie des Sciences, *La philosophie des sciences aujourd'hui*
Ed. Gauthier-Villars, 1986
- Pierre Thuillier, *Les passions du savoir*, Ed. Fayard
- Bernard d'Espagnat, *À la recherche du réel*, Ed. Gauthier-Villars
- Roger Penrose, *L'esprit, l'ordinateur et les lois de la physique*, InterEditions
- Georges Lochak, *La géométrisation de la physique*, Ed. Flammarion
- Hervé P. Zwirn, *Les systèmes complexes*, Ed. Odile Jacob
- Nicolas Gisin, *L'impensable hasard*, Ed. Odile Jacob
- C. P. Snow, *The Two Cultures and A Second Look*, Ed. Cambridge University Press
- Elisabeth Badinter et Robert Badinter, *Condorcet*, Livre de poche